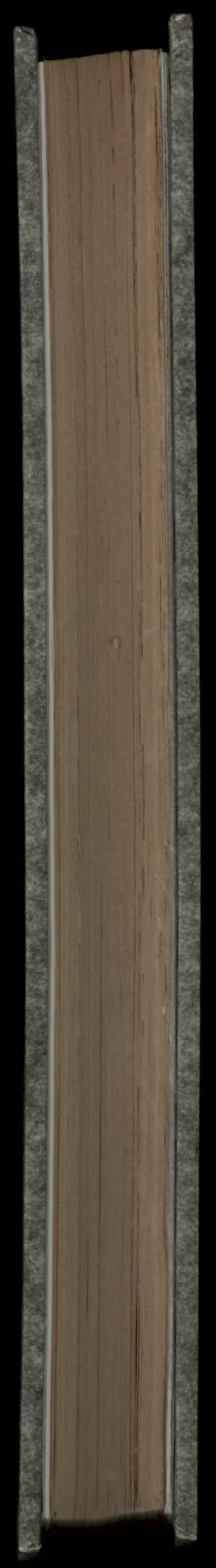
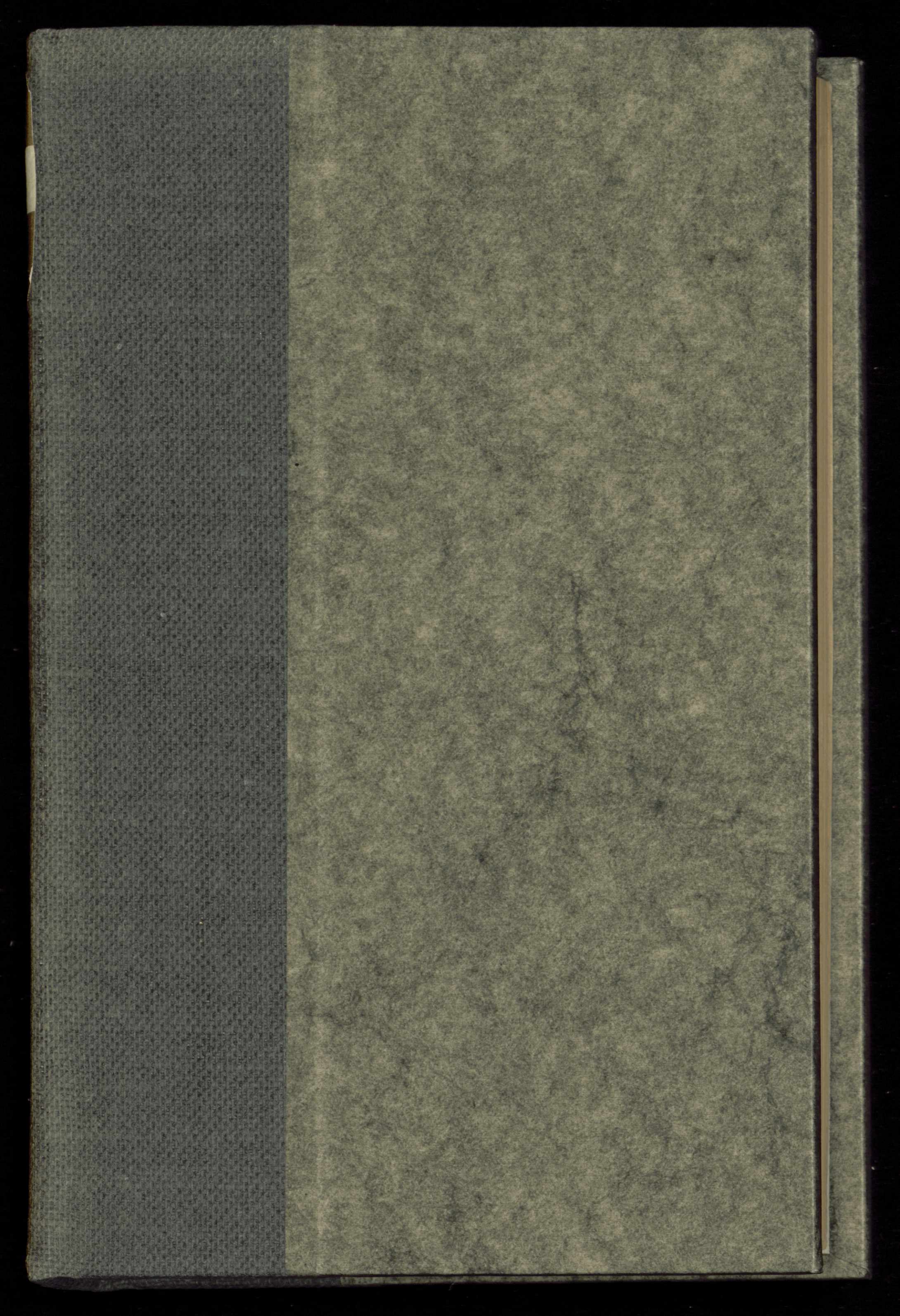
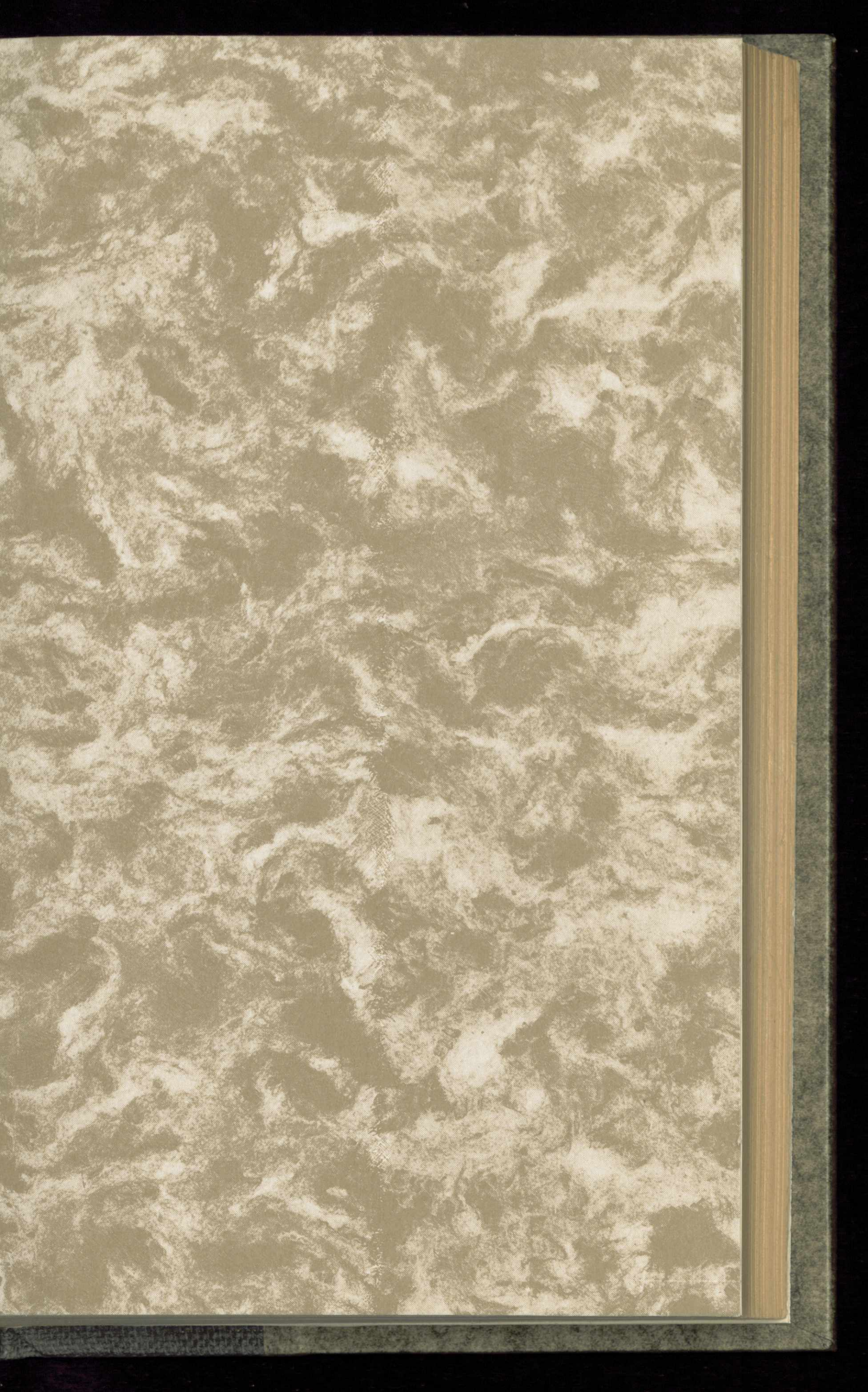
E. LEVY

CRISE
DE LA
SOCIÉTÉ
THÉOSO-
PHIQUE









MADAME

ANNIE BESANT

ET

LA CRISE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE



DU MEME AUTEUR :

L'Evangile de la Raison

L'Evangile de la Raison ne se rattache à aucune école de pensée, à aucune conception particulière de l'Univers. Il recourt *exclusivement* à l'interprétation *logique*, scientifique *d'observations et d'expériences accessibles à tous*. Il aboutit à une connaissance intégrale de la nature humaine, connaissance exacte et raisonnée déterminant une impulsion réelle vers l'acte moral et justifiant l'idéalisme le plus élevé. *Et cette connaissance est une éclatante confirmation des enseignements de la Théosophie ou Anthroposophie. L'Evangile de la Raison* apparaît ainsi comme un pont solide reliant la Science courante à la Science de l'Ame et de l'Esprit.

PREMIER VOLUME:

Le Problème Biologique. — Un volume in-16. Prix: 3 fr. 50. Librairie Académique Perrin et C[ie], éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

Le présent volume établit:

1° La physionomie définitive du problème moral.

2° Une nouvelle méthode d'investigation psychique réalisant une pénétration *effective* des phénomènes conscients.

3° Une thèse biologique irréfutablement concluante.

En préparation:

La Psychologie animale (1 vol.).

La Psychologie humaine (1 vol.).

EUGÈNE LÉVY

MADAME ANNIE BESANT ET LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

PRÉCÉDÉ

D'une lettre
de M. Edouard **SCHURÉ**



PARIS
G. DUSSARDIER ET P. FRANK, EDITEURS
38, RUE BALLU, 38
1913

AVANT-PROPOS

Je remercie mon illustre compatriote, M. Edouard Schuré, de m'avoir autorisé à reproduire la lettre qu'on lira plus loin.

M. Schuré a enrichi de leurs plus purs joyaux la littérature et la vie spirituelle de la France contemporaine. Bien au delà de nos frontières, des âmes infiniment nombreuses alimentent leur vie intérieure aux sources vivifiantes de sa parole inspirée.

Au moment où ma conception du devoir m'enjoignait avec une inflexible autorité de dénoncer par un cri d'alarme l'heure terrible que traverse la Société Théosophique, la lettre de M. Schuré est venue me démontrer que les mêmes faits inspiraient à ce grand écrivain les mêmes rancœurs et les mêmes appréhensions. En une langue noble et belle qui exprime avec éloquence l'élévation de ses vues et la générosité de ses mobiles, le génie intuitif d'Edouard Schuré entraîne notre sentiment du Vrai à une convic-

tion identique à celle qui résulte de l'étude des documents coordonnés dans cette brochure par un effort de logique rigoureusement impartiale.

Cette parfaite concordance de nos conclusions m'a causé une satisfaction profonde. Pour comprendre l'appui qu'elle m'a prodigué, il faudrait deviner l'immense chagrin que m'ont causé, à mesure que je les écrivais, ces pages si accablantes pour Mme Besant.

Je sais mieux que personne — et par moi-même — tout le bien qu'ont fait les premiers livres de Mme Besant. Et ses erreurs actuelles, ses actes infiniment regrettables n'effacent pas en moi le souvenir de son très grand mérite. Au contraire, ce souvenir lui-même a contribué à me soutenir pendant que je remplissais ma tâche pénible. Car j'estime qu'en essayant d'enrayer la propagation du mal qu'elle fait actuellement, je lui témoigne la reconnaissance la plus efficace, celle qui diminue le poids de ses responsabilités karmiques. Les théosophes me comprendront. Ils comprendront aussi que ceux-là la desservent qu'une loyauté aveugle retient à ses côtés.

Une autre pensée encore m'a soutenu et encouragé. Pour tous ceux qui savent distinguer l'essentiel de l'accessoire, la question du « Retour du Christ » est la plus considérable sans doute de toutes celles qui solliciteront l'intérêt de l'humanité contemporaine et future. Elle ne préoccupe encore que peu d'esprits à notre époque.

Mais ceux qui l'ont étudiée savent qu'elle est destinée à remuer l'âme humaine comme l'une des vagues de fond les plus irrésistibles qui l'aient jamais soulevée. Et l'intérêt m'a semblé pressant d'élucider dès à présent l'équivoque funeste qui déjà règne dans ce domaine, d'autant plus que les affirmations erronées de Mme Besant ont provoqué de toutes parts l'idée injustifiée d'une incompatibilité entre le Christianisme et la Théosophie. A Paris, trois conférences faites à l'Institut Catholique ont défendu ce point de vue. L'une d'elles avait pour titre: « Combattre les Théosophes est un devoir religieux ». D'autre part, un article important paru récemment dans le « Church Times » de Londres, l'un des organes religieux les plus répandus, concluait en disant « ..... le jour où l'on accepte la Théosophie, on renonce au Christ ». Il faut avouer qu'un examen approfondi des assertions de Mme Besant impose cette opinion à tout esprit logique. Mais les erreurs de Mme Besant ne sauraient être imputées à la Théosophie. Les pages consacrées ici-même au « Retour » du « Christ » de Mme Besant montreront que ce message n'a aucun rapport avec les enseignements théosophiques. Elles sont trop brèves cependant pour tenter même d'ébaucher l'argumentation serrée, irrésistible, souveraine qui aboutit, dans la Théosophie enseignée par le Dr. Rudolf Steiner, à la glorification la plus décisive du Christ, et qui contraint la

pensée la plus rigoureuse à admettre son rôle prépondérant, son rôle central et unique dans l'Evolution de l'Humanité. Pour l'auteur de cette brochure il est, dans tous les cas, un fait certain. L'enseignement du Dr. Steiner l'a obligé à se prosterner, de tout son cœur, de toute son intelligence, devant le Christ, quoi qu'il fût étranger au Christianisme à la fois par sa naissance et par son passé philosophique et théosophique. Et ce Christ est bien celui des Evangiles, intégralembnt et scrupuleusement respectés. Il ne saurait donc être question un seul instant d'un antagonisme entre le Christianisme et la Théosophie proprement dite, bien au contraire. Et tout esprit sincère sera toujours à même de s'en convaincre.

Ceux qui désirent préserver la Théosophie de tout ce qui tend à la compromettre approuveront l'initiative que j'ai prise ici, et me pardonneront de n'avoir reculé devant aucune clarté, aussi pénible fût-elle; de n'avoir eu d'égards pour aucune erreur, quelqu'en fût l'auteur, de ne m'être incliné enfin que devant la Vérité des documents et des faits, et devant les interprétations du bon sens. J'ai recherché le suffrage des seuls esprits n'espérant rien que la Vérité.

Eugène Lévy.

Lettre de M. Edouard SCHURÉ à M. Charles BLECH

Président de la Société Théosophique de France

CHER MONSIEUR,

En l'année 1907, vous m'avez gracieusement offert le titre de membre honoraire de la S. T., à cause de la part que j'avais prise par mes écrits à votre mouvement. Je compris tout ce qu'il y avait d'amical et de flatteur dans votre intention. J'acceptai donc avec autant de joie que de reconnaissance l'honneur que vous avez bien voulu me faire. Si aujourd'hui je me vois forcé de sortir

officiellement de la S. T., c'est mon devoir de vous en dire les raisons sans détour.

A la date dont je parle (1907) on pouvait espérer que l'harmonie se maintiendrait dans la S. T. malgré les tendances diverses qui s'y manifestaient. Car elle reconnaissait par ses principes mêmes la variété nécessaire des religions et des philosophies, sous l'égide de la fraternité humaine et d'un principe divin de l'univers. Il y a eu depuis l'ère chrétienne deux sortes de courants dans l'ésotérisme : le courant oriental et le courant occidental. Je remarquerai en passant que ces deux courants se distinguent nettement dans la vie et dans l'œuvre de la fondatrice de la S. T. Mme H. P. Blavatsky. Car son premier ouvrage *Isis unveiled* fut écrit sous une influence visiblement occidentale et rosicrucienne, tandis que ses ouvrages postérieurs portent l'empreinte orientale et indoue. Dans les hauteurs sereines de la pensée et de l'initiation, ces deux traditions se sont toujours entendues et entr'aidées. Elles ne se sont disputées et combattues que là où les passions et les ambitions personnelles ont fait irruption dans les doctrines. On pouvait, on devait souhaiter que la S. T. resterait fidèle à son but inscrit dans sa bannière. Pour ma part, je le désirais d'autant plus que parmi les branches nationales de la S. T. un rôle particulièrement élevé et fécond revenait de droit à la section française, celui de garder l'équilibre entre les tendances les plus

diverses et d'en chercher la synthèse. La marque la plus haute du génie français, n'est-elle pas son besoin de liberté et d'universalité ? La personnalité remarquable de la Présidente, Mme Annie Besant, la noblesse de son passé, semblaient promettre que la S. T. se maintiendrait dans la voie large de tolérance, d'impartialité et de véracité, qui constitue une partie essentielle de son programme.

Malheureusement, il n'en fut rien. La cause primordiale de cette déviation réside dans l'union étroite de Mme Besant avec M. Leadbeater, occultiste savant, mais nature trouble, d'une moralité louche. M. Leadbeater ayant été condamné par le Conseil Général de la S. T., Mme Besant manifesta publiquement sa réprobation pour les procédés d'éducation qu'on lui reprochait. Son verdict d'exclusion, contre le théosophe convaincu d'indignité, fut même des plus sévères. Par une incroyable volte-face, elle déclara peu de temps après son intention de faire rentrer M. Leadbeater dans la S. T. et réussit non sans peine à obtenir la majorité de ses collègues pour ce vote. Le prétexte qu'elle donnait de cette palinodie était la charité et le pardon. La vraie raison était que la Présidente avait besoin de M. Leadbeater pour ses investigations occultes et que cette collaboration lui paraissait nécessaire à son prestige. Pour ceux qui ont suivi ses paroles et ses actes à partir de ce jour, il apparaît clairement que Mme Besant

était tombée sous la suggestion redoutable de son dangereux collaborateur, qu'elle ne voyait, ne pensait, n'agissait plus que sous sa domination absolue. La personnalité qui désormais parle par sa bouche n'est plus l'auteur de *la Sagesse antique,* mais le visionnaire douteux, le suggestionneur habile, qui n'ose plus se montrer ni à Londres, ni à Paris, ni en Amérique, mais qui, tapi dans un pavillon d'Adyar, dirige la S. T. à travers sa Présidente.

Les conséquences néfastes de cette influence devaient bientôt se montrer au grand jour par l'affaire d'Alcyone et la fondation de *l'Ordre de l'Etoile d'Orient.*

Par un singulier hasard, j'eus l'occasion de surprendre la cause secrète et pour ainsi dire le ressort psychologique de cette déplorable entreprise. Je commence par dire qu'à ce moment personne ne parlait encore d'un nouvel Instructeur devant venir de l'Inde, ni d'une réincarnation prochaine du Christ et que probablement personne n'y pensait. On n'avait pas encore découvert Alcyone. C'était en 1908. Je venais de publier la traduction d'un livre du docteur Rudolf Steiner sous ce titre: *Le mystère chrétien et les mystères antiques.* Ce volume avait attiré l'attention du public européen sur la résurrection de l'ésotérisme occidental manifestée par l'œuvre grandiose et par l'action du théosophe allemand. De passage à Stuttgart, je me rencontrai avec une dizaine de théosophes an-

glais, hollandais, suisses et français. On mit sur le tapis la question suivante: « Les deux écoles, celle d'Adyar et celle du docteur Steiner, pourront-elles marcher ensemble ? » Nous fûmes presque tous d'avis que l'entente pouvait se faire malgré la différence des points de vue et que cela était hautement désirable, dans l'intérêt supérieur de la théosophie, qui ne représente pas un courant particulariste ou national, mais un courant universel de l'humanité contemporaine. Un seul interlocuteur du groupe protesta. C'était un théosophe hollandais, fort intelligent, d'esprit sceptique et railleur, ami intime de M. Leadbeater et hôte habituel d'Adyar. Il déclara nettement que les deux écoles ne pourraient pas s'entendre, et en donna pour raison que l'*Inde seule possède la tradition et qu'en Occident il n'y a jamais eu d'ésotérisme scientifique.*

Cette affirmation péremptoire m'étonna. Je ne devais en comprendre le sens et la portée que peu après, lorsqu'éclata, comme une bombe ou plutôt comme un feu d'artifice, l'affaire d'Alcyone. Car cette affaire n'est en réalité pas autre chose que la réponse d'Adyar à la renaissance de l'ésotérisme chrétien en Occident, et je suis persuadé que sans cette dernière nous n'aurions jamais entendu parler du futur prophète Krichnamourti.

Qu'un véritable initié de l'Inde, brahmane ou autre, parvenu à sa maturité, vienne en Europe sous sa responsabilité personnelle ou au nom de

ses maîtres, enseigner sa doctrine, rien de plus naturel et de plus intéressant. Il n'y aurait qu'à l'écouter, à le juger sur ses paroles et sur ses actes, et à éclairer notre science par la sienne. Mais ce n'est pas sous cette forme que nous avons aperçu le nouvel apôtre d'Adyar. Un jeune Indou, âgé de treize ans, initié par M. Leadbeater, c'est-à-dire drainé par lui, suggestionné à haute pression, est annoncé et présenté au public européen comme le futur instructeur de l'ère nouvelle. Krichnamourti, baptisé du nom d'Alcyone, n'a pour cela d'autre titre que les injonctions de son maître et le patronage de Mme A. Besant. On raconte au long, on publie ses trente-deux incarnations précédentes dont les premières remontent au temps de l'Atlantide. Ces récits, donnés comme le résultat des visions de M. Leadbeater et de Mme Annie Besant, sont pour la plupart d'une puérilité grotesque, et ne peuvent convaincre aucun occultiste sérieux. Ils sont ostensiblement arrangés pour nous démontrer que, depuis vingt ou trente mille ans, les principaux personnages de la S. T. se préparent au Grand-Œuvre qui va bientôt éclater. A travers leurs incarnations qui font penser à un roman feuilleton, ces figures sont décorées des plus grands noms de la mythologie grecque et des astres les plus brillants du firmament. Pendant une conférence de Mme Besant à Adyar, Krichnamourti apparaît sur une estrade comme une idole et les indigènes l'ado-

rent en baisant ses pieds. Il ne prononce d'ailleurs pas un mot et ne fait qu'un geste de bénédiction qui lui est *soufflé* par Mme Besant. En rapportant cette scène, M. Leadbeater annonce à tous les théosophes que, depuis la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, jamais une aussi haute atmosphère spirituelle n'a visité les hommes.

Pour ce prophète muet, on fonde l'*Ordre de l'Etoile d'Orient,* auquel on convie le monde entier et dont il est proclamé le chef. En Europe, Mme Besant fait des conférences sur le Christ futur, dont elle prédit l'avènement comme très prochain. Elle ne dit pas positivement que ce sera Krichnamourti, mais elle le laisse entendre, elle en suggère la pensée par des allusions transparentes. On se réserve la liberté d'en faire l'annonciateur ou l'incarnation de ce Christ. Quoi qu'il en soit, le jeune prodige passif, qui n'a pas encore donné au monde la moindre preuve d'une mission quelconque, devient désormais le centre et le point de mire de la S. T., le symbole et l'arche de la foi orthodoxe d'Adyar. Quant à la doctrine prêchée par Mme Besant, elle repose sur une perpétuelle équivoque. Au grand public anglais, auquel elle parle du Christ futur, elle laisse croire qu'il s'identifie avec le Christ des Evangiles, tandis qu'à ses intimes, elle affirme ce qu'enseigne M. Leadbeater et ce qu'il proclame ouvertement dans un de ses livres, l'*Occultisme*

dans la Nature, à savoir que le Christ des Evangiles n'a jamais existé et qu'il est une invention des moines du IIe siècle.

De tels faits sont difficiles à caractériser. Je dirai simplement qu'ils sont attristants pour tous ceux qui ont cru comme moi à l'avenir de la S. T., car ils ne peuvent qu'en détourner les esprits clairvoyants et sincères. Je n'en veux tirer ici qu'une conclusion historique. De la succession des faits, que je viens de rappeler, il ressort avec une évidence frappante, que l'*Ordre de l'Etoile d'Orient* et l'espèce de religion qu'on essaye de susciter autour du nom d'Alcyone est avant tout une machine de guerre inventée pour battre en brèche la théosophie indépendante de l'Occident, un essai (combien maladroit!) de subtiliser l'ésotérisme chrétien au profit, je ne dirai pas de la sagesse orientale (celle-ci se récuserait) mais de la secte d'Adyar: tentative dont M. Leadbeater est l'instigateur, Mme Annie Besant la complice, et la société tout entière la victime.

Un mot encore des derniers événements.

D'après ce qui précède, un conflit devait se produire inévitablement entre la Présidente et le docteur Steiner. Aux sourdes attaques qui durent depuis plusieurs années, celui-ci n'opposa d'abord qu'une longue patience et un silence complet. La tension extrême d'une situation qui ne pouvait se prolonger indéfiniment, le déterminèrent à agir avec une énergie inattendue. Les documents

publiés de cette polémique prouvent que Mme Annie Besant a manqué de droiture et de sincérité en cherchant à dénaturer la doctrine et la personne du théosophe allemand par des assertions fausses et des procédés sournois. Aux accusations portées contre elle, appuyées sur des faits incontestables et sur ses propres écrits, on s'attendait qu'elle opposerait une réfutation en règle. Elle n'a répondu que par l'annulation pure et simple des loges allemandes et suisses. Enfin, pressée de conclure le débat sans discussion, dans un récent article du *Theosophist,* elle essaye de discréditer sommairement la pensée et le caractère du Dr. Steiner, en affirmant « qu'il a été élevé par les Jésuites ». Cette assertion dénuée de tout fondement et dont Mme Besant serait fort embarrassée de fournir la preuve, achève de démontrer le caractère déloyal de ses insinuations.

L'ensemble de ces faits a déterminé la résolution que je prends aujourd'hui. A mes yeux, on ne peut plus actuellement être membre de la S. T. sans donner implicitement son approbation aux gestes et aux paroles de sa Présidente, qui sont en contradiction flagrante avec le principe essentiel de la Société, je veux dire le respect scrupuleux et absolu de la Vérité. Pour ces raisons, j'ai le regret de vous adresser ma démission de membre de la Société Théosophique.

En accomplissant ce devoir pénible, j'ai la con-

science de rester fidèle à l'esprit de la Théosophie éternelle et universelle, avec la certitude qu'elle sortira un jour, triomphante, de son éclipse temporaire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux et de ma considération distinguée.

Edouard SCHURÉ.

Paris, 1er mars 1913.

MADAME

Annie BESANT

ET

LA CRISE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

LES PROCÉDÉS
de M[me] Annie Besant

La Convention de 1912

Dans son discours à la Convention d'Adyar (Theosophist, février 1913), Mme Besant déclare: « Le Secrétaire général de la Section allemande, éduqué par les Jésuites, n'a pas été capable de se dégager assez vigoureusement de cette influence fatale pour concéder la liberté d'opinion au sein de sa section. »

Ce fait, avancé par Mme Besant, est entièrement faux.

Le docteur Steiner n'a *pas* été élevé chez les Jésuites.

Son autobiographie, provoquée par cette imputation, éclaircira ce point incessamment (1).

---

1. — En voici un résumé très succinct, mais tout à fait concluant:

Le Dr. Steiner est né le 27 février 1861 dans le

Et Mme Besant nous dira probablement, un de ces jours, qu'elle a été mal renseignée.

Cependant, à ce sujet, quelques remarques s'imposent.

Il faut affirmer que toute personne ayant le sens des responsabilités jugera indigne d'elle-même de colporter une semblable calomnie, et d'en tirer, d'une seule haleine, des conclusions aussi injurieuses.

A plus forte raison, tout membre, même le premier venu, d'une société régie par la fière devise: « Aucune religion n'est au-dessus de la Vérité »

---

village de Kraljevic, en Hongrie, comme fils d'un fonctionnaire de cette petite station de chemin de fer.

Les déplacements successifs de son père l'amenèrent, à l'âge de 2 ans, à Pottschach, sur la frontière de la Styrie et de la Basse-Autriche; puis 7 ans après à Neudörfel (en hongrois Lajtha Szt. Miklôs), petite station à la frontière de la Cisléthanie, du côté hongrois. Jusqu'à l'âge de 10 ans, Rudolf Steiner fréquenta les écoles de paysans des villages que traversa son père: il n'y avait, d'ailleurs, dans ces villages ou dans leurs environs, aucun établissement de Jésuites. Au contraire, M. Steiner montre l'indifférence religieuse des milieux où il passa son enfance et sa jeunesse, et qui décida son père de l'envoyer, à l'âge de dix ans, dans une école pratique, la « Realschule » de Wiener-Neustadt, pour le préparer à embrasser plus tard la carrière d'in-

se sentira-t-il pénétré du devoir strict de ne répéter aucun propos inexact. Il s'abstiendra surtout de porter une accusation de cette espèce, lorsqu'il ne possède pas de preuves positives, irréfutables, établissant qu'elle est justifiée.

Mais lorsque la *Présidente* de cette Société se rend coupable d'une semblable médisance, elle en accroît la gravité jusqu'à ses extrêmes limites en raison des hautes fonctions dont elle est investie, en raison aussi de la solennité de l'Assemblée à

---

génieur ou toute autre profession conforme à l'esprit de la culture moderne. R. Steiner suivit les cours de religion de cette école pendant les quatre premières années seulement où ils étaient obligatoires. Il n'a pas été confirmé. Afin qu'il pût continuer ses études à une école supérieure, son père se fit déplacer plus tard dans les environs de Vienne, où R. Steiner prit des inscriptions à l'Institut Polytechnique. Ces études terminées, il devint précepteur dans la famille d'un négociant juif. C'est au cours de ces années de préceptorat que sa carrière s'orienta vers les études classiques, entreprises au début dans le but d'aider l'un de ses élèves. C'est ainsi qu'il acquit le grade universitaire de docteur en philosophie.

Ces faits établiront de façon suffisante le caractère absolument faux des allégations de Mme Besant. Ils révèleront même leur nature particulièrement grotesque: car qui voudra croire qu'un négociant juif, en Autriche, confie à un élève des Jésuites l'éducation de ses enfants?

laquelle elle s'adresse, et qui compte des représentants de tous les pays du monde civilisé.

Si elle commet un acte semblable, on pourra dire qu'elle a piétiné publiquement le drapeau confié à ses mains, dont la devise exalte le culte de la Vérité au-delà même du culte du Divin.

Telle est l'immense tristesse de l'heure présente.

M. Steiner est un instructeur que je vénère profondément. Mais ce n'est pas parce que l'insulte s'adresse à sa personne que je suis affligé. C'est parce que je ne puis me dissimuler qu'en agissant comme elle l'a fait, Mme Besant n'a pas seulement manqué à ses fonctions présidentielles, mais qu'elle a encore trahi la qualité la plus déterminante du Théosophe, celle qui renferme la quintessence de sa devise et des trois buts de la Société: la fidélité au Vrai, le souci de la Véracité.

Je ne viens pas m'arroger le droit de juger mon prochain. Il ne s'agit ici ni de Mme Besant ni de moi. Il s'agit de la Société Théosophique, d'un instrument destiné à aider au progrès de l'humanité. Plus nous aurons à cœur sa mission, et plus ardemment nous veillerons à ce qu'elle reste digne de sa noble tâche et capable de l'accomplir.

Mme Besant elle-même l'a si bien compris qu'en 1906, lors de la triste affaire Leadbeater, lorsqu'elle pensait que « la Société Théosophique

devait écarter d'elle des enseignements qui souillaient et dégradaient » (1) elle ajoutait textuellement :

« Si un jour je faillissais à mon tour, je demande à ceux qui m'aiment de ne pas reculer devant la condamnation de ma faute, de ne pas l'atténuer ni de dire que noir est blanc, mais qu'ils allègent plutôt mon lourd Karma, de même que j'essaie moi-même d'alléger le Karma de mon ami et frère, en proclamant que la pureté de l'idéal reste intacte..... »

« ... Leadbeater est tombé, Judge est tombé, moi aussi je tomberai probablement... » (1)

Le moment qu'invoquait alors si généreusement Mme Besant semble venu, pénible au delà de toute expression pour ses vrais amis acceptant d'affronter tout leur devoir, ayant avant tout, comme elle le réclamait elle-même, le culte de notre Idéal.

Mme Besant s'est servie d'une fausse imputation pour représenter tous les actes du docteur Steiner comme inspirés par un esprit étroit et sectaire. L'allégation étant fausse, ses suspicions disparaissent aussitôt. Mais l'attitude de Mme Besant, révélée par cette calomnie, ne nous offrira plus une garantie d'impartialité suffisante pour

---

1. — Texte original dans *The Theosophical Voice*, Chicago, vol. I, novembre-janvier 1908-09, n° 3.

adopter sans contrôle ses conclusions dans ses différends avec le Dr. Steiner. C'est donc un examen consciencieux des faits eux-mêmes qui s'impose.

Quel esprit anime celui qui prend ici l'initiative d'une pareille enquête? Qu'il me soit permis de rappeler en quels termes je parlai à Mme Besant dans le *Theosophist* de mai 1912, page 441 : « Bien avant que M. Steiner commença sa propagande, vos écrits, inspirés par la puissance souveraine de votre dévotion au plus noble idéal humain, m'avaient déterminé à mettre ma vie intérieure et extérieure au service de la Vérité. Et laissez-moi vous offrir ici le tribut d'une gratitude et d'une vénération profondes qui demeurent au delà de toute atteinte. »

Ces sentiments, j'ai loyalement essayé de les préserver tout au long de ces pages. Mais les anciennes exhortations de Mme Besant elle-même m'enjoignent de subordonner ces sentiments au souci exclusif de la vérité.

Aussi ferai-je appel aux seuls faits, aux seuls documents irrécusables; et les principes universellement admis par tous les théosophes en seront les interprètes exclusifs.

---

(1) En rapportant l'affirmation erronée de Mme Besant au sujet de l'éducation du Dr. Steiner,

---

1. — Addition en cours d'impression.

j'admettais sa bonne foi et j'exprimais la conviction qu'elle redresserait son erreur aussitôt qu'elle serait mieux renseignée. Cette prévision ne s'est pas réalisée. Dans le *Theosophist* d'avril 1913 qui vient de paraître, elle enregistre et publie la protestation énergique du Dr Steiner qui en appelle, contre cette calomnie, aux faits les plus palpables de sa vie. Mais elle ne tient aucun compte de cette protestation. Elle corrobore au contraire son allégation en en citant les sources: le Dr. Frantz Hartmann, un M. Paul Zillmann, un Dr. Ferd. Maack.

Or, les *Mitteilungen* d'avril 1913 — qui s'imprimaient en Allemagne pendant que le numéro d'avril du *Theosophist* s'imprimait à Adyar — contiennent une petite anecdote qui se rapporte précisément à Frantz Hartmann. Le Dr. Steiner écrit ceci (page 1): « Au Congrès de 1909, à Budapest, Mme Besant me parla d'une personnalité qui se considérait en désaccord avec moi sur bien des points. Je lui demandai quels étaient ses griefs. Elle me dit que cette personnalité me prenait pour un jésuite; et afin de montrer combien elle s'amusait de cette affirmation, elle ajouta que cette même personnalité l'avait déjà traitée de jésuite elle-même. En 1909 Mme Besant savait donc que cette accusation était ridicule... » Voici pour M. Frantz Hartmann.

Le deuxième « témoin » de Mme Besant est M. Paul Zillmann, dont elle dit elle-même qu'il

n'avait jamais été capable de s'entendre avec le Dr. Steiner. Une deuxième fois, c'est chez un *adversaire* du Dr. Steiner qu'elle se renseigne.

Elle cite enfin le Dr. Ferd. Maack. Mais elle ne dit pas que la brochure tout entière qui renferme cette fausse allégation ne saurait un seul instant éveiller l'illusion d'un essai biographique sincère. Cette brochure apparaît comme une critique acerbe s'élevant contre tout ce que dit et fait le Dr. Steiner. Il y est traité de « pupilles des jésuites » dans un sens identique à celui qui se dégage des lignes suivantes qu'on a pu lire, dans une brochure allemande de Heinrich Hensoldt, *Dr. phil.*, parue il y a cinq ou six ans et qui a pour titre: « Annie Besant, une Sainte bizarre ». En parlant d'elle, cet auteur écrit : « Depuis longtemps elle semble s'être consolée avec l'ancienne morale *des Jésuites,* qui dit que la fin justifie les moyens, et avoir découvert un *modus vivendi.* Elle croit bien elle-même à présent, du fond du cœur, que sans quelque charlatanerie — malgré toute la bonne volonté de rester honnête — il n'est pas possible de jouer un rôle dans le monde ».

La seule idée que nous suggéreront tous ces misérables propos, c'est que l'insinuation d'un rapport quelconque avec les jésuites semble être, en Allemagne, un moyen favori et efficace pour compromettre une réputation. Et Mme Besant aurait vraiment cru à l'*impartialité* d'un auteur

qui prend à parti à la fois et la personnalité du Dr. Steiner et son occultisme; elle aurait *sérieusement* prêté le sens d'un *renseignement biographique* à un propos de guerre qui proteste lui-même contre cette interprétation en raison du cadre où il est présenté? Un renseignement biographique sérieux s'appuie toujours sur des dates et des lieux. La notice biographique que nous donnons ci-dessus satisfait à ces conditions. Au contraire, des insinuations dénuées de tout fondement seront forcément muettes sur tous ces points.

Nous sommes absolument contraints de reconnaître que Mme Besant a ramassé un propos manifestement calomnieux. Il avait déjà été formulé trois fois, c'est entendu. Mais a-t-elle cru qu'en la répétant une quatrième fois cette *calomnie* deviendrait *la vérité?* A ce compte, Mme Blavatsky serait bel et bien l'imposteur le plus grandiose du XIXe siècle, puisqu'elle en a été le personnage le plus calomnié; ce n'est pas 3 fois, mais plus de 30 fois et peut-être 300 fois qu'on l'a accusée des pires supercheries.

Tout cela est horriblement triste. Un esprit soucieux de sa dignité ou fidèle à sa raison désavouera Mme Besant résolument, impitoyablement. Car elle nous arrache vraiment nos dernières illusions.

La Convention de 1911

Tous savent que Mme Besant remplit, dans la Société Théosophique, deux fonctions absolument distinctes: celle de Présidente et celle d'Instructeur. La S. T. ne reconnaissant aucun dogme, mais, au contraire, la plus large liberté d'opinion, il va de soi que Mme Besant, agissant en sa qualité de *Présidente,* sera tenue, en principe même, d'observer la neutralité la plus stricte dans toutes les questions de doctrine ou d'enseignement. Sa double qualité lui imposera même le devoir d'une réserve particulièrement sévère, afin d'éviter avec le plus grand soin tout abus de l'autorité présidentielle en faveur de l'enseignement qu'elle représente. C'est ainsi que nous devons entrevoir l'attitude d'une personnalité cumulant les fonctions de Présidente et d'Instructeur.

Dans ma lettre publiée par le *Théosophist* en mai 1912, j'ai montré combien Mme Besant, dès 1911, s'écarta de cette ligne de conduite dans son allocution présidentielle à la Convention d'Adyar où elle disait : « Même en Allemagne un nombre grandissant de Théosophes préfère les enseignements anciens et *plus larges* aux enseignements nouveaux (ceux du Dr. Steiner).

Mme Besant se livrait ainsi à une détractation de l'enseignement du Dr. Steiner. Elle invoquait l'égalité de tous les enseignements au sein de la Société Théosophique pour déclarer que celui du Dr. Steiner était plus étroit que le sien, affirmation contraire à la réalité. Mais en eût-il été ainsi, qu'elle jetait, par son discours, le discrédit sur un enseignement différent du sien, violant ainsi le principe même qu'elle invoquait; en plus, n'était-ce pas là un procédé indigne d'un véritable instructeur, qui ne s'abaisse jamais à vanter sa supériorité ? On perçoit déjà, chez Mme Besant, une attitude de dénigrement moins violente certes, mais de même nature que la calomnie proférée à la Convention de 1912.

Parlant à cette même Convention de 1911, Mme Besant affirmait encore que l'enseignement du Dr. Steiner « accordait au Christianisme une prépondérance que ne sauraient admettre des nations non chrétiennes, mais qui convenait aux idées allemandes, etc. » Combien de fois d'ailleurs n'ai-je pas entendu répéter que cet instructeur violait ainsi le principe de « l'égalité » des religions au sein de la S. T.

Et pourtant, la question est facile à trancher: si cette égalité vise l'étendue et la profondeur des révélations divines contenues dans les cérémonies cultuelles et les Ecritures des diverses religions, une « égalité » entre le Christianisme et le Bouddhisme, par exemple, entraînera également l'« é-

galité » de ce dernier avec les pratiques et les superstitions, codifiées ou non, d'un noir d'Afrique ou d'un indigène d'Australie. En repoussant cette équivalence, on aura admis une différence de degrés entre les religions. On en aura, en même temps, défini la cause, qui réside en un rapport constant entre la religion et le niveau évolutif de la race entourant son berceau. Comment supposer un seul instant que ceux qui dispensent les religions à l'humanité ne tiennent pas compte du principe de l'évolution, puisque c'est eux précisément qui dirigent l'évolution humaine, et que la religion est invariablement le moule même des civilisations ? Si les religions étaient réellement « égales » à travers tous les temps, ceux qui guident notre évolution agiraient comme un Etat instituant dans ses écoles un programme égal pour enfants et adolescents de tous âges. Sur ce point toute discussion est impossible. Et l'on voit aisément que la place du Christianisme dans l'ensemble organique des religions ne justifiera aucune prévention à l'égard de sa valeur, bien au contraire. Le principe irrécusable d'une succession d'étapes dans la Révélation du Divin vient ainsi justifier l'enseignement du Dr. Steiner sur le point où on le critiquait.

D'ailleurs, le second des buts de la Société Théosophique instituerait-il l'étude *comparative* des religions si elles étaient... *égales* sous *tous* leurs aspects?

L'énoncé même de ce but de notre Société nous apprendra à quel point de vue il est légitime d'invoquer l'égalité des religions dans la S. T.

La Théosophie expose les grandes lois présidant à l'évolution spirituelle de l'humanité. Chaque religion est leur expression temporaire, adaptée aux facultés d'une race, aux conditions d'une époque déterminée. Il est certain qu'une âme respirant l'atmosphère de cette Religion centrale, synthétique, *qu'est précisément la Théosophie,* aura réalisé la véritable égalité, la véritable fraternité des religions. L'idée de considérer l'une ou l'autre comme « supérieure » ou « inférieure » ne saurait plus surgir, puisqu'elles apparaissent toutes comme des formes de la Vérité suprême, merveilleusement adaptées au but qu'elles visent à un moment donné. On pourrait risquer le paradoxe de dire que chaque religion ne ferait preuve d'infériorité que si elle était *différente* de ce qu'elle est car, en sa pureté primitive, elle convient, *précisément telle qu'elle est,* aux nécessités de la race qui la reçoit et elle est donc *parfaite.* Et puisque l'incarnation dans une race quelconque est ouverte, en principe, à tous les Ego, aucun d'eux ne saurait concevoir de supériorité individuelle en raison de sa naissance occasionnelle dans un culte ou dans un autre.

De cette conception découle l'égalité, au point de vue religieux, de tous les membres de la S. T., quelle que soit la confession à laquelle ils appar-

tiennent par leur naissance. Car une religion supérieure — celle de la Sagesse divine — les unit tous, les fait tous citoyens *d'une patrie religieuse dont chaque religion isolée n'est qu'une province plus petite.*

C'est parce que la Théosophie supprime ainsi les frontières plus étroites qui limitent chaque religion qu'elle s'élève au-dessus de toutes, à un niveau où apparaît *leur source commune et l'identité de leur but:* c'est à ces deux points de vue que les religions sont « égales ». Et tous ceux qui manifesteraient une préférence pour une forme religieuse déterminée révéleraient par là que leur âme n'a pas établi ses assises dans la sagesse divine qui les façonna toutes.

Si ces remarques caractérisent l'attitude de tout théosophe à l'égard des religions, elles s'appliqueront bien plus impérieusement encore à un instructeur théosophique, dont les actes et les paroles doivent s'inspirer des principes théosophiques exclusivement.

En prenant à partie la suprématie d'une religion, Mme Besant a-t-elle voulu affirmer l'irréfutable nécessité, pour ceux qui parlent au nom de la Théosophie, de ne pas jeter dans la balance de leur enseignement une affinité personnelle en matière religieuse? Il faut, dans ce cas, l'approuver sans réserve. Car l'instructeur abandonne le terrain de la Théosophie s'il manifeste une préférence individuelle pour un culte quel qu'il soit.

Au lieu d'élever l'âme de l'étudiant au-dessus des religions individuelles, dans la sphère de leur harmonieuse unité, il l'attachera plus solidement encore à sa foi étroite. Il froissera en même temps la susceptibilité des différentes races et nations représentées au sein de la S. T. Il aura intensifié les sentiments même que l'éducation théosophique tend à transmuer et ennoblir. Il aura renforcé les conceptions intellectuelles qu'il devrait, au contraire, réformer.

La remarque de Mme Besant concernant la suprématie d'une religion isolée dans la S. T. n'est donc pas sans fondement. Tout instructeur devra se garder d'exprimer une prédilection personnelle en matière religieuse, puisqu'elle trahit des sentiments contraires à l'esprit même de la Théosophie.

M. Steiner aurait-il manqué à cette obligation?

Ses adversaires n'ont jamais prétendu relever une seule parole, un seul acte le convainquant d'une préférence personnelle pour une religion quelconque.

Mais il est vraiment intéressant d'examiner à ce point de vue l'attitude de ceux-là précisément qui l'accusent de violer « l'égalité des religions ».

On sait que M. Leadbeater, né chrétien, et qui a été prêtre chrétien, a embrassé le bouddhisme et a reçu le « pansil », le baptême bouddhique, en grande pompe, à Ceylon, des mains du Grand-Prêtre Sumangala. En relatant cette conversion

dans *Old Diary Leaves,* III[e] vol., page 196 de l'édition anglaise, le colonel Olcott ajoute : « L'affluence était grande. C'était la première fois qu'un clergyman chrétien se déclarait publiquement sectateur du Seigneur Buddha, et la sensation que causa ce fait est facile à imaginer. » Sensation d'ailleurs profondément justifiée, car ce jour-là le christianisme avait été gravement déconsidéré aux yeux du monde, et au nom de la Société Théosophique. En effet, changer de religion, même pour le premier venu, ce n'est pas seulement témoigner d'une préférence personnelle, c'est reconnaître la supériorité de la religion qu'on embrasse sur celle qu'on repousse. Mais quelle éclatante désapprobation n'exprime-t-on pas à une religion qu'on abandonne après en avoir été le ministre, et quelle préférence convaincue s'affirme dans la conversion d'un homme dont la vie a été consacrée à l'étude des questions religieuses ! Ces actes proclamaient-ils chez celui qui les accomplit la conviction de « l'égalité » des religions? Personne ne le prétendra. On ne peut y voir que l'abandon total du point de vue théosophique en faveur d'une religion particulière. Toute aspiration, toute pensée théosophiques sont étrangères à cet acte.

Quant à Mme Besant, elle ne cache pas davantage ses préférences.

Dans le *Theosophist,* May 1912, page 287, elle se prononce ainsi : « Quant à moi, personnelle-

ment, l'Indouisme, la religion la plus ancienne de notre cinquième race, m'offre l'exposé le plus satisfaisant de la *Sagesse,* mère de toutes les religions, probablement parce que j'y suis née si souvent, et m'y sens plus à l'aise ». Mais ce qui donne à ces paroles leur véritable sens, c'est qu'elles précèdent la citation d'un article paru dans un journal de Londres, accusant, Mme Besant, « malgré ses exposés souvent très beaux des vérités morales du christianisme », d'être en réalité « un adversaire subtil et dangereux de l'Evangile du Christ » et disant, en outre, textuellement : « Est-il étonnant que les Indous tournent le dos à notre civilisation, lorsqu'une Européenne d'une puissance intellectuelle supérieurement développée, et douée d'une éloquence extraordinaire, vient leur dire que ce sont eux qui possèdent et ont de tous temps possédé la clé de la suprême sagesse; que leurs dieux, leur philosophie, leur moralité sont à un niveau supérieur de la pensée, auquel l'Occident n'a jamais atteint? » L'auteur de cet article nous est représenté par Mme Besant comme un « missionnaire, sérieux sans aucun doute ». Il faut croire que ce missionnaire nous renseigne avec exactitude sur la façon dont Mme Besant s'exprime sur l'Indouisme, puisqu'elle *ne le dément en aucune façon,* mais, au contraire, *manifeste expressément ces mêmes préférences,* à cette occasion, dans le commentaire que nous avons cité.

Et lorsque nous voyons ce missionnaire déduire de l'attitude de Mme Besant qu'elle est une ennemie de l'Evangile du Christ, nous comprendrons quelle faute singulièrement grave commet un instructeur en abandonnant le terrain théosophique de la Sagesse-Mère, où chaque religion est *parfaite*. Car cette faute propage ses effets bien au-delà des frontières de notre Société et nuit considérablement à l'idée théosophique dans le monde.

Mme Besant a causé à la Société ce préjudice et rétréci aux yeux de nos membres le point de vue religieux de la Théosophie, en prenant fait et cause pour une religion déterminée. Elle contrevient ainsi au devoir primordial d'un instructeur théosophique, et c'est à elle que l'on pourrait reprocher, en modifiant légèrement ses propres paroles, « qu'elle donne à l'Indouisme une suprématie que ne sauraient accepter..... ni les théosophes chrétiens, ni les indous, ni les bouddhistes, ni ceux d'aucune confession, s'ils sont véritablement théosophes. »

Mme Besant, inconsciente de l'empreinte évolutive marquant la physionomie de chaque religion, oubliant l'aveu officiel de ses propres préférences pour l'Indouisme, lance au Dr. Steiner un reproche qu'il ne mérite pas, mais qu'elle-même mérite à un double titre: en raison du sens qu'elle prêtait à son reproche, et en raison de ses préférences personnelles, inconciliables avec le

point de vue théosophique en matière religieuse.

---

(1) Je m'étais fait un devoir strict de ne produire, au cours de cette enquête, aucune allégation qui ne s'étayât de preuves incontestables. J'avais ainsi renoncé, faute de documentation, à dire ici ce que j'ai toujours entendu répéter autour de moi dans la Société Théosophique : que Mme Besant avait embrassé l'Indouisme. Or, dans le *Theosophist* de mars 1913, paru précisément ces jours-ci, après la rédaction de ces pages, Mme Besant écrit (page 809) : « Beaucoup d'entre vous, *comme moi-même,* ne sont pas chrétiens ». Mme Besant étant née chrétienne, elle ne peut avoir cessé de l'être qu'à condition d'avoir renié le christianisme en faveur d'une autre religion. Toutes nos réflexions à propos de la conversion de M. Leadbeater s'appliquent donc également à Mme Besant. Elle reproche au Dr. Steiner de favoriser une religion aux dépens des autres, sans même tenter la preuve de son assertion, tandis que c'est elle au contraire qui pratique le particularisme religieux dans le sens le plus parfait du mot, aussi bien dans ses actes que dans ses opinions, citées tout à l'heure. On voit à quel point sont justifiées les conclusions que nous avons formulées.

---

1. — Addition en cours d'impression.

La Question des Loges Suisses

Le Dr. Steiner a fondé, en Suisse, un certain nombre de loges extrêmement florissantes et supérieures, comme nombre de membres, aux loges suisses se rattachant à l'enseignement de Mme Besant. Or, par un véritable coup d'état, quatre loges de Genève, les seules en Suisse ou à peu près attachées à ce moment-là à l'enseignement de Mme Besant, se divisèrent un jour en sept loges, nombre constitutionnel requis pour la fondation d'une section nationale, et demandèrent une charte à Adyar sous l'égide de statuts mettant pour tout avenir aux mains des membres de ces loges les destinées de la section. Les autres loges suisses n'avaient même pas été prévenues de cette démarche.

Cette charte fut accordée aux 61 membres génevois, et une majorité de 132 membres attachés au docteur Steiner fut ainsi bâillonnée au nom de la Constitution ; et Mme Besant ne s'aperçut pas que c'était violer les principes théosophiques les plus sacrés que d'étouffer ainsi les droits et la liberté au nom de paragraphes constitutionnels. En voyant avec quelle âpreté Mme Besant a refusé de faire droit

aux appels répétés des loges suisses se rattachant au Dr. Steiner, et comment elle n'a cessé, jusqu'au bout, de tenir tête aux légitimes aspirations de la majorité, on doit pour le moins reconnaître qu'elle protège de son appui l'initiative arbitraire des loges génevoises, si elle ne l'a pas encouragée. Et cette initiative, en raison des visées révélées par les statuts, s'affirme comme une manœuvre déloyale à l'égard de ceux qui professent au sein de la S. T. l'enseignement du docteur Steiner. Car ces statuts décrétaient que la section suisse serait régie par les décisions de son Conseil d'administration se composant de 7 membres.... *qui seraient les Présidents des 7 loges fondatrices.* Ce nombre pouvait être porté à *12,* laissant ainsi pour tout avenir la majorité à Genève, mais encore les 5 membres supplémentaires étaient..... *choisis par le Conseil d'administration Génevois* parmi les Présidents de Branche! On voit immédiatement et sans commentaires quelles intentions durent animer les auteurs de semblables statuts.

L'on ne peut reprocher aux loges fondées par le docteur Steiner d'avoir repoussé la décision transactionnelle de Mme Besant, proposant d'établir en Suisse une section de langue allemande et une section de langue française, et de rattacher Lugano à la Section italienne. Si Mme Besant abandonnait le principe des frontières nationales, prétexte constitutionnel des auteurs du coup

d'Etat, il n'était pas admissible de lui substituer le principe tout arbitraire de frontières linguistiques, non inscrit dans la Constitution.

D'une part cette barrière artificielle déchirait le lien entre des amis attachés à la fois entre eux et au même instructeur et, d'autre part, elle établissait une division illusoire, car il est impossible en Suisse de tracer une démarcation linguistique absolue.

La loge de Lugano, par exemple, fondée par des Allemands, ne compte aucun membre de langue italienne et ne se sert pour ses travaux que de la langue allemande. Aussi les loges attachées au Dr. Steiner, en réclamant de ne pas être séparées des loges amies de Neuchâtel et de Lugano, déclaraient-elles, de leur côté, ne s'opposer en aucune façon à l'expansion des loges génevoises et de l'enseignement de Mme Besant à travers la Suisse tout entière, allemande, française ou italienne.

Sur le terrain du bon sens et de l'équité il était difficile de repousser ce langage. Mme Besant le repoussa cependant, en disant que le Secrétaire général italien demandait que Lugano fut rattaché à sa Section. Mais elle s'attira la réponse suivante que je cite textuellement: « Vos lignes renferment une contre-vérité. Dès leur réception, l'ancien président de la loge de Lugano se mit en rapport avec le Secrétaire général italien. De la correspondance qui suivit, il ressort clairement

que le Secrétaire général de la Section italienne non seulement n'avait nullement formulé cette demande, mais encore qu'il ne jugeait même pas la chose désirable... A votre passage à Gênes cependant, *trois semaines plus tard,* il s'inclina devant votre volonté. » (*Mitteilungen,* janvier 1913, p. 15.)

La lettre de Mme Besant lui avait d'ailleurs attiré d'autres reproches encore de la part des loges suisses. Elle avait écrit que la fondation de la loge de Lugano par le Dr. Steiner avait été une agression contre l'Italie. On dût lui rappeler que la Charte qu'elle avait elle-même remise au Dr. Steiner, lorsqu'elle le revêtit des fonctions de Secrétaire général, lui assignait comme domaine « Germany et Switzerland ». En outre, dans le corps même de la lettre où elle dénonçait cette « agression » contre l'Italie, elle confessait que « Lugano avait été l'une des loges fondatrices de la Section allemande »: ce qui démontrait que sa fondation était bien antérieure à l'entrée même du Dr. Steiner dans la Société Théosophique.

Il y a là une accumulation presqu'invraisemblable d'inexactitudes et de contradictions du caractère le plus fâcheux.

Mais ce ton et cette attitude de Mme Besant éclairent le but réel de la tactique génevoise. Puisqu'on devait abandonner la mainmise sur les loges steinériennes situées en Suisse alle-

mande, du moins essayait-on de « sauver » les territoires encore incomplètement « envahis ». Et l'emploi même du mot « invasion » par M[me] Besant, au sujet de la fondation de la loge de Neuchâtel par le Dr. Steiner (voir *Mitteilungen*, XV, p. 4), montre clairement que toute apparition ultérieure du Dr. Steiner sur territoire suisse eût été caractérisée comme une « invasion ».

Si la dictature génevoise avait triomphé, il est évident qu'on comptait ligoter en Suisse l'enseignement Steiner, le refouler en Allemagne.

Il ne faudrait pas reprocher à un membre de la Section française d'épouser ici les querelles de la Section suisse. Cette objection serait justifiée si le lien entre les membres de la S. T. dans le monde n'était pas purement moral, ne reposait pas exclusivement sur un idéal commun. A ce titre, qui donne son seul sens véritable aux trois lettres « M. S. T. », nul ne saurait rester indifférent en voyant notre Présidente s'obstiner dans son point de vue injuste, malgré l'irréductible résistance des loges suisses défendant inlassablement leurs droits moraux et matériels à travers une correspondance *qui dura deux années entières*. Et j'évoquerai ici, en une antithèse instructive, l'attitude, fidèle à notre devise, que nous eussions dû trouver chez M[me] Besant en pareil cas. Bien avant l'intervention des loges lésées, elle eût dû, dès la première heure, con-

damner spontanément les procédés employés par les fondateurs de la Section suisse, et leur demander de faire, dans la nouvelle Section, une place convenable aux droits de tous ordres des autres loges. Au contraire, et c'est un fait profondément déplorable, Mme Besant, même pressée de le faire, ne se soucia point d'appuyer la solution que dictaient le bon sens et l'équité. Il est vrai que cette solution eût en même temps sanctionné la liberté, en Suisse, de l'enseignement du Dr. Steiner.

Le cas Cordes

Mais en Allemagne même, qui eût pensé qu'on essayât de saper cet enseignement, de le miner, de le détruire ? C'est là le point le plus pénible à conter, car il découvre les procédés de plus en plus brutaux de la plus fanatique intolérance. Assistons aux controverses qui précédèrent le dénouement.

Dans un but que révélera ce récit, Mme Besant attacha à la Section allemande un M. Cordes. Au nom des fonctions qui lui avaient été confiées, M. Cordes écrivit à un membre de la Section allemande, M. Hubo, lui demandant « des nou-



velles destinées à la publicité, courtes et concises, et un nombre aussi grand que possible de renseignements privés et intimes » au sujet desquels, dans un autre passage de sa lettre, il promit la plus grande discrétion. M. Hubo interpréta cette demande de renseignements intimes et privés, destinés à circuler en secret, comme une suggestion déshonorante pour lui, il la qualifia de tentative d'espionnage et refusa d'entrer en relations avec M. Cordes. Mme Besant, dans le *Theosophist* d'octobre 1912, *sans reproduire la lettre de M. Cordes*, écrivit qu'une demande de renseignements, accueillie chaudement dans tous les pays en une pensée de solidarité théosophique internationale, avait suscité chez un membre de la Section allemande la réponse que nous venons de lire, et qu'elle cite textuellement. Mme Besant y voit une défiguration malveillante de son désir d'un contact plus intime entre les Sections et critique très sévèrement la réponse de M. Hubo. *Mais elle passe sous silence les paroles de M. Cordes qui l'ont provoquée.* Non seulement *elle laisse* ainsi croire qu'au sein de la Section allemande, à l'encontre de toutes les autres Sections, on refuse un rapprochement fraternel, et cela sous des prétextes manifestement ridicules, mais elle *organise véritablement cette fausse interprétation* en ne publiant qu'un seul passage *soigneusement choisi* de la lettre de M. Hubo, et en taisant celle de M. Cordes qui l'a

provoquée. Et, ici, il ne peut être question d'omission... involontaire, car, dans la lettre de M. Hubo, le texte même de l'insinuation de M. Cordes demandant des nouvelles « *d'un caractère privé et intime* » *est reproduit précisément à une seule ligne de distance au-dessus du texte que Mme Besant en extrait pour son article du Theosophist !* La Section allemande a publié depuis ces textes complets. (*Mitteilungen,* XIV, décembre 1912). Et Mme Besant, informée de ces faits par M. Hubo depuis le 14 novembre, *n'a pas jugé bon de rectifier.*

Il est impossible de se dissimuler la portée infiniment grave de semblables faits. Ce sont des actes de lèse-vérité absolument caractérisés, réfractaires à toute autre interprétation, dût-on, pendant des heures entières, se labourer le cerveau comme je l'ai fait pour essayer de ne pas prononcer, à l'égard de Mme Besant, des paroles qui, dans mon propre cœur encore si dévoué à son image d'hier, retentissent presque comme une profanation. Mais les faits, hélas ! sont les faits... poursuivons-en l'examen.

L'Affaire Vollrath

En 1908, le Comité de la Section allemande se vit obligé d'exclure de cette Section le Dr. Vollrath.

Celui-ci en appela à Mme Besant dans un rapport outré, renfermant, à l'égard du Dr. Steiner, des accusations analogues à celles qu'il reproduisit plus tard dans un pamphlet virulent publié en Allemagne.

Mme Besant envoya ce rapport au Dr. Steiner. Celui-ci répondit à Mme Besant, réfutant de façon détaillée toutes les allégations qu'il contenait. Le 18 mars 1909, Mme Besant répondit au Dr. Steiner : « ...... Je décide, en ma qualité de Présidente, étant saisie d'un appel que m'a adressé le Dr. Vollrath au sujet de son expulsion de la S. T. allemande, et après avoir entendu tous les détails de cette affaire, que son expulsion de la S. T. allemande est valable..... » (*Mitteilungen*, XIV, décembre 1912).

En été 1911, Mme Besant nomma le Dr. Vollrath à un poste de confiance dans l'Ordre de l'Etoile d'Orient, en Allemagne. La Section allemande considéra cet acte comme un blâme infligé

à ses décisions, et comme un vote de méfiance à l'égard de son Secrétaire général qu'avaient injustement attaqué les allégations du Dr. Vollrath. A cette attitude de la Section allemande, Mme Besant répliqua le 8 mai 1912 en écrivant au journal *Mitteilungen* (XIV, décembre 1912) : « ..... l'expulsion d'une Section n'entraîne pas l'expulsion de la S. T. tout entière, on ne me demandait pas de la ratifier de façon à en faire une expulsion de la S. T. *Le Dr. Vollrath n'en a pas appelé à moi.* Il n'était donc pas de mon devoir d'examiner qui avait tort ou raison en cette affaire et jusqu'à ce jour je l'ignore. Toute cette attaque contre Adyar n'est pas juste, car *l'administration d'Adyar n'a pas eu connaissance de cette affaire* et n'est donc intervenue d'aucune façon... »

On voit immédiatement de quoi il s'agit : les lettres de Mme Besant du 18 mars 1909 et du 8 mai 1912 se contredisent. Si elles les a réellement écrites toutes les deux, il ne lui reste qu'à avouer que le souvenir d'un jugement moral qui était en même temps un acte administratif a pu complètement disparaître de sa mémoire. Car en 1909 elle dit : « Saisie d'un appel du Dr. Vollrath, et ayant entendu tous les détails de cette affaire », et en 1912 elle écrit : « Le Dr. Vollrath n'en a pas appelé à moi. Il n'était donc pas de mon devoir d'examiner qui avait tort ou raison en cette affaire... *Adyar n'a pas eu connaissance de cette affaire* et n'est donc pas intervenu... »

Eh bien, Mme Besant, sans contester le moins du monde être l'auteur de ces deux lettres contradictoires, ne se résigne nullement à confesser son « oubli », établi si clairement qu'il en devient indiscutable. Et pourtant, si elle refusait simplement d'avouer, les choses ne seraient pas aussi graves qu'elles le sont : on en jugera par la réponse de Mme Besant. Le 12 janvier 1913, en une lettre-circulaire (*Bulletin Théosophique français*, mars 1913, p. 65), Mme Besant, après avoir prévenu qu'elle « désire appeler l'attention sur la façon habile dont le Dr. Steiner dénature les faits », reproduit *les mêmes lettres* dont nous avons extrait nos citations, mais... elle métamorphose toute la question. Elle « oublie » totalement de quoi il s'agit, et met tout son effort à redresser un point *qui n'a jamais été contesté, et qui n'a pas le moindre intérêt dans cette controverse, puisque tous ont toujours été d'accord à son sujet :* à savoir qu'elle n'a pas sanctionné l'exclusion du Dr. Vollrath de la S. T. en général, mais de la Section allemande seulement. Mme Besant écrit : « Il est assez évident que dans la phrase « on ne me demande pas de *la* ratifier », *la* se rapporte à « l'expulsion de la S. T. » Et plus loin : « Le Dr Vollrath n'en appelait à moi que *contre son expulsion de la Section allemande,* et ses lettres ne parlaient que de cela » (italiques de Mme Besant). Elle démontre ainsi avec un succès complet, c'est trop évident, que sa lettre est

suffisamment précise et que seule l'expulsion de la Section allemande est déclarée valable. Mais en choisissant ce système de défense déjà si caduc, Mme Besant, malheureusement pour elle, *oublie* — à nouveau — qu'elle a écrit, dans la deuxième de ces lettres contradictoires, ces mots *qui perdent sa cause irrémédiablement:* Adyar n'a *pas eu connaissance de cette affaire* et n'est donc intervenu en aucune façon...!!

Mais enfin..... *que* voudraient dire ces mots s'ils ne signifiaient pas l'absence de *tout* souvenir, *aussi bien au sujet de l'exclusion de la Section allemande que de la S. T. en général ?* Il suffit de les lire une seule fois pour être fixé irrévocablement. Alors, comment Mme Besant ose-t-elle tenter aujourd'hui cette coupable diversion ? Fort heureusement, celle-ci n'aura servi qu'à établir mieux encore ses torts indéniables — mais en les aggravant, hélas ! considérablement.

L'oubli, on le voit, est tout à fait aveuglant. Mais Mme Besant veut que nous l'ignorions et pense s'en tirer en disant tout simplement, après sa diversion, « qu'il ne s'est passé rien de plus ».

On ne saurait partager l'avis de Mme Besant. Voici ce qui s'est passé. Mme Besant s'est rendue coupable, d'abord, d'un inconcevable oubli entraînant de sa part une attitude offensante à l'égard de la Section allemande et de son Secrétaire général. Cet oubli, et le froissement justifié qui s'en suivit, sont établis au-dessus de toute dis-

cussion. Il y a « flagrant délit » si jamais il y en eût. Mais Mme Besant refuse de reconnaître ces faits aveuglants. Au lieu de s'en excuser avec la franchise qui semble l'unique ressource en pareil cas, elle... insulte le Dr. Steiner, lui reprochant « sa façon habile de dénaturer les faits ». Il *pouvait* y avoir « oubli » lorsqu'en 1912 Mme Besant infligeait un démenti à sa lettre de 1909, oubli grave certes, mais non infâmant. Aujourd'hui cet « oubli », nié contre toute évidence, apparaîtra nécessairement comme une malveillance préméditée. Et « la façon habile » dont Mme Besant substitue une question inexistante à la question gênante deviendra à nos yeux une « déformation des faits » d'autant plus déplorable qu'elle sert de prétexte à l'insulte imméritée lancée contre le Dr. Steiner. L'accusation qu'elle contient servira ainsi tout naturellement à caractériser les procédés de Mme Besant — et, cette fois, non parce qu'un contradicteur, irrité d'être pris en faute, la profère gratuitement, mais parce que la physionomie indestructible des faits eux-mêmes la proclame, qu'on prenne ou non la peine de la formuler.

La suppression du Congrès de Gênes

Voici un autre incident au sujet duquel Mme Besant adresse au Dr. Steiner le même reproche injurieux de dénaturer les faits.

La suppression du Congrès de Gênes avait provoqué de la part du Prof. Penzig, Secrétaire général de la Section italienne, une dépêche adressée au Dr. Steiner et présentant ainsi le motif de cette suppression : « *Ai agi sur ordres stricts de la Présidente et de Wallace,* secrétaire de la Confédération ; adressez-vous à eux officiellement. »

Dans le *Bolletino* de la Section italienne d'octobre 1911, M. Penzig dépeint la situation créée inopinément à la veille du Congrès par deux dépêches de Mme Besant. L'une annonçait qu'elle ne viendrait pas, « sans un mot d'explication » dit M. Penzig, la deuxième, du lendemain, disait: « Présidente confirme sa dépêche abandonnant le Congrès ».

Il ne sera pas nécessaire de reproduire ici le texte complet du récit de M. Penzig, puisqu'il le résume lui-même en concluant ainsi : « Il n'y avait donc pas autre chose à faire que d'*accepter la résolution qu'avaient prise en commun la Présidente* et le Secrétaire de la Fédération, et d'en

assurer l'exécution rapide : je télégraphiai donc aussitôt à tous les Secrétaires généraux des Sections européennes, etc., etc... »

Au cours de l'assemblée générale de la Section allemande qui eut lieu le 10 décembre 1911, le Dr. Steiner, dans son discours, ne fit aucune allusion au Congrès de Gênes ou à sa suppression. Ce discours est publié en entier dans les *Mitteilungen,* XIII, mars 1911. M. Steiner dut cependant répondre à un membre l'interpellant à propos de la somme de 789 mk. 75 appliquée au Congrès de Gênes, et demandant « pourquoi ce Congrès fut décommandé en dernière heure, alors que la plupart des membres étaient déjà en route pour l'Italie » (mêmes *Mitteilungen,* p. 7.) M. Steiner dût évidemment mentionner le télégramme du professeur Penzig (ai agi sur ordres stricts, etc...). Quels autres renseignements aurait-il donnés ? Il n'en possédait aucun autre, et la lecture du *Boletino* d'octobre 1911 — nous venons de le voir — n'était certes pas faite pour infirmer cette dépêche. Il rappela en même temps la genèse des Congrès internationaux et leur complète autonomie à l'égard du Président de la S. T. Il ajouta que la suppression était valable, puisqu'elle était signifiée par la Section italienne, mais qu'elle restait incompréhensible.

Tels sont les faits documentaires, dans leur rigoureuse exactitude.

A la suite de cette communication à la Section

allemande, Mme Besant reprocha au Dr. Steiner de l'avoir à tort rendue responsable de la suppression du Congrès de Gênes. Cependant, ce n'est que le *23 novembre 1912* que M. Penzig rectifia sa dépêche et le récit du *Bolletino* dans une lettre adressée au Dr. Steiner et publiée dans les *Mitteilungen,* XV, janvier 1913. J'en extrais ces passages essentiels : « Vos reproches à Mme Besant se basent exclusivement sur le télégramme que je vous ai envoyé à Munich le 11 septembre, en réponse à votre interrogation télégraphique, et qui disait : « Ai agi sur ordres stricts de la Présidente, etc... » Cependant Mme Besant a écrit, *ces temps derniers* (1), à plusieurs reprises (*Theosophist* d'août 1912, p. 638 et p. 12 de sa dernière circulaire) qu'elle n'avait pas donné d'ordres semblables ; elle dit à ce sujet (*Theosophist*) : « Je n'ai même pas suggéré la suppression du Congrès et n'aurais jamais songé à prendre cette liberté. Tout ce que j'ai dit c'est que je regrettais de ne pas pouvoir y assister. »

M. Penzig poursuit en disant que la dépêche de Mme Besant « Présidente confirme dépêche abandonnant Congrès » n'était pas très claire et devait d'autant plus facilement lui suggérer l'idée d'une suppression du Congrès, qu'il avait donné ce sens là précisément au mot « abandonner », dans une dépêche précédant celle de Mme Besant, dépêche

1. — Dans l'original ces mots ne sont pas en italiques.

qui disait à Mme Besant en manière d'interrogation : « ..... Je considère donc préférable d'abandonner le Congrès. Prière de confirmer. » Puis, M. Penzig continue : « C'est ainsi que j'ai pu, le lendemain, vous télégraphier la phrase des ordres stricts, provoquée par une fausse interprétation du télégramme de Mme Besant. La *plus grande part* (1) de responsabilité dans la suppression du Congrès de Gênes n'incombe donc pas à Mme Besant, mais à moi. »

Tout cela est certainement très clair et l'on voit que M. Penzig lui-même, jusqu'aux « *temps derniers* » où Mme Besant écrivit le contraire, crut de bonne foi que c'était elle qui avait supprimé le Congrès. Son article du *Bolletino* d'octobre le démontre clairement.

Comment d'ailleurs ne pas le croire ?

Si Mme Besant voulait réellement que le Congrès eût lieu, n'aurait-elle pas dû protester expressément contre la suggestion de M. Penzig proposant de le supprimer sans autre motif que son abstention ?

Puisque M. Penzig poussait la déférence jusqu'aux limites extrêmes que révèle une semblable proposition, c'était le devoir strict de Mme Besant de l'encourager énergiquement à maintenir le Congrès. Autrement il était inévitable qu'on fût contraint, en toute impartialité, d'en attribuer la

1. — En allemand : *der allergrösste Teil.*

suppression à l'attitude de Mme Besant. Cependant, au lieu de conseiller formellement de maintenir le Congrès, ou de dégager au moins sa responsabilité pour le cas où on le supprimerait malgré elle, que fait Mme Besant ? Elle rédige une dépêche dont la manifeste ambiguité suggère à tel point la suppression du Congrès à M. Penzig qu'il ne s'apercevra même pas qu'elle pourrait être interprétée différemment. Il croira de bonne foi que Mme Besant avait entendu supprimer le Congrès, jusqu'au moment où elle écrira le contraire. Cela est tellement vrai qu'on chercherait en vain, dans le récit du *Bolletino,* la moindre trace d'une hésitation, même légère, chez M. Penzig, au sujet du sens de la dépêche présidentielle. En effet, M. Penzig avait demandé *confirmation* de sa proposition *d'abandonner* le Congrès, en prêtant à ce mot le sens de suppression, et on lui répond : « Présidente confirme sa dépêche *abandonnant* le Congrès. » En vérité, à sa place, chacun de nous eût compris et agi comme lui.

D'ailleurs, pour être tout à fait juste, il faut dire que la première suggestion de supprimer le Congrès, émanant de M. Penzig et soumise à Mme Besant dans la dépêche citée plus haut, ne saurait être imputée exclusivement à l'initiative de M. Penzig, quoiqu'il l'eût *formulée* le premier. Que devait-il penser des intentions de la Présidente qui lui annonçait son abstention « sans

un mot d'explication »? Pourquoi n'avait-elle pas exprimé en même temps, à l'adresse des membres et des organisateurs du Congrès, les vœux que devaient lui inspirer son intérêt pour la cause théosophique aussi bien que les convenances les plus usuelles... si, dans sa pensée, le Congrès devait avoir lieu?

Ceux qui connaissent la sollicitude dont Mme Besant a toujours entouré les manifestations de ce genre, et qui apprécient en même temps l'impeccable précision verbale du style de notre Présidente, sentiront nettement que l'âme loyale et la pensée droite de M. Penzig ne pouvaient hésiter un seul instant dans l'interprétation de ces dépêches, qu'il s'agisse de leur sens littéral ou de leur sens subtil.

Si Mme Besant désirait vraiment que le Congrès eût lieu, le laconisme de ses deux dépêches et l'ambiguïté de la seconde sont et resteront toujours inexplicables. (Le texte de la première dépêche n'a pas été publié.)

Mais, en revanche, tout s'explique si nous ajoutons à cet exposé un seul détail : pour le cas où Mme Besant eût désiré que le Congrès n'eût pas lieu, il lui était interdit de le dire nettement : cette initiative sortait complètement de ses attributions.

Supposons un instant qu'elle désirait cette suppression : le laconisme était propice à l'ambiguïté, et celle-ci était obligatoire, puisqu'une

initiative franche correspondait à un véritable abus de pouvoir.

Rappelons-nous maintenant qu'à ce Congrès de Gênes, auquel Mme Besant ne pouvait assister, le Dr. Steiner devait faire plusieurs conférences — devant des membres accourus en grand nombre de tous les pays — et nous comprendrons que Mme Besant, hostile, nous l'avons vu, à l'expansion de son enseignement, pouvait désirer que le Congrès n'eût pas lieu. Elle avait même pour cela des raisons d'une importance toute particulière. L'un des sujets choisis par le Dr. Steiner était « *Le Christ au XX*e *siècle* ». Or la thèse du Dr. Steiner compromet au plus haut point la vraisemblance du « Retour du Christ » annoncé par Mme Besant. Le Dr. Steiner ferait peut-être pénétrer ses vues dans d'autres Sections, puisqu'il avait si bien convaincu la Section allemande. Et le prestige de Mme Besant et de son message en souffrirait nécessairement. On voit bien que Mme Besant avait d'excellentes raisons pour redouter que le Dr. Steiner ne gagnât à nouveau du terrain, d'autant plus qu'elle ne pouvait, absente, lui opposer son influence personnelle. Insensiblement nous arrivons ainsi à comprendre qu'elle ait pu, par la rédaction de ses dépêches, suggérer et encourager la suppression d'un Congrès qu'il lui était défendu de supprimer ouvertement. Et elle a agi de la sorte, en dépit des circonstances les plus aggra-

vantes. Car de toutes parts de nombreux théosophes étaient déjà en route, et avaient franchi, en totalité ou en partie, les énormes distances qui séparent Gênes de l'Amérique, de la Russie, de la Hollande, d'Angleterre, de Scandinavie, d'Allemagne, de France.

Mme Besant comprit bien d'ailleurs ce qu'elle avait fait. Elle en demeura tellement embarrassée, qu'elle n'osa *jamais* parler de la suppression de ce Congrès dans le *Theosophist* où, pourtant, elle passe en revue, tous les mois, les faits les plus insignifiants du mouvement théosophique. Jamais, au sujet de cette suppression, elle n'a formulé un mot d'explication ou manifesté la moindre curiosité.

Et pourtant — puisqu'elle semble certaine de n'y avoir été pour rien — n'était-ce pas là une question à élucider, des plus intéressantes et des plus considérables ? Je me rappelle encore quelle fut ma déception en parcourant le *Theosophist* de novembre 1911 — le premier numéro qui eût pu nous renseigner — de n'y pas trouver *un seul mot* sur ce sujet, et quelle pénible impression me causèrent alors les détails tout à fait insignifiants que Mme Besant, en revanche, relatait dans ce numéro: « La ferme et la boulangerie sont en plein fonctionnement, mais, à mon grand désappointement, les machines à moudre et à pétrir que j'ai achetées en juillet dernier ne sont pas encore arrivées, fait peu flatteur pour la maison

qui les fournit — ou plutôt qui ne les fournit pas. J'ai envie de la nommer... »

Les numéros se succédèrent, des futilités du même ordre, hélas ! peu théosophique, revinrent sans cesse sous la plume de Mme Besant, sans que, jusqu'à ce jour, elle se soit inquiétée de ce que devint le Congrès de Gênes, sans qu'elle ait jamais formulé un mot de regret à l'adresse des membres qui avaient fait en vain de grands voyages et de grandes dépenses, ou des théosophes gênois qui avaient eu les tracas stériles de l'organisation. Contre tous ces intérêts si légitimes, contre le véritable intérêt théosophique sous tous ses aspects, l'appréhension de voir grandir l'influence du Dr. Steiner semble avoir prévalu.

Telle est la véritable situation, si nous consultons les faits. Aussi, jusqu'à ce jour, tout en assumant « la plus grande part » des responsabilités dans la suppression du Congrès de Gênes, M. Penzig, malgré sa grande déférence pour Mme Besant, a-t-il pensé devoir lui en laisser... « une certaine part » : ce sont les lois de l'arithmétique qui le proclament à travers ses paroles.

C'est ainsi qu'en réalité se comportent les choses. Dans ces conditions, est-il juste de répandre partout que le Dr. Steiner dénature les faits au sujet du Congrès de Gênes, est-il juste de dire qu'il prétend à tort que Mme Besant a supprimé ce Congrès ? Puisque M. Penzig ac-

cepte, avec une générosité peut-être excessive, les responsabilités qui lui incombent, il ne devrait pas permettre à Mme Besant de répandre ces bruits, il devrait dire « le Dr. Steiner, renseigné comme il l'était par ma dépêche des « ordres stricts », ne pouvait pas parler autrement qu'il l'a fait; et si le malentendu s'est prolongé, *c'est que j'ai tardé juqu'au* 23 *novembre* 1912 *pour lui envoyer une lettre rectificative* ».

Mais si M. Penzig ne parle pas ainsi et ne rectifia pas plus tôt, c'est qu'il n'a pas douté un seul instant que Mme Besant eût réellement supprimé le Congrès, jusqu'au moment où elle écrivit le contraire dans le « Theosophist »; et aujourd'hui même, malgré son dévouement pour Mme Besant, il se refuse d'en accepter l'entière responsabilité...

Il est douloureux de voir ainsi le Dr. Steiner mis en cause, toujours à nouveau, alors que les faits, au contraire, incriminent ceux qui l'accusent. Et, cette fois, notre enquête établit, à la charge de Mme Besant, des faits bien plus graves encore que ceux qu'elle reproche au Dr. Steiner à propos de ce Congrès: nous avons reconnu que ses affirmations à lui étaient l'expression même de la stricte vérité, tandis que, malgré ses dénégations, *les faits* convainquent Mme Besant d'avoir organisé et voulu la suppression de ce Congrès, au mépris de tous les intérêts théosophiques, et d'avoir déployé toute son habileté à consommer cet abus de pouvoir.

La suppression de la Section Allemande

Mais laissons de côté les petites et les grandes vexations, examinons l'épisode final de cette lutte contre le Dr. Steiner, puisqu'aussi bien il vient de se dérouler sous nos yeux. Il est résumé en un document officiel rédigé par Adyar même, à la fois réquisitoire et verdict. Voici les 4 points pour lesquels la Section allemande s'est vu retirer sa charte, énoncés dans la lettre de Mme Besant au Dr. Steiner du 14 janvier 1913, lettre publiée dans le bulletin de mars de notre Section:

I. Refus de charte à une loge de Gœttingen.

II. Refus de charte à une loge de Leipzig.

III. Motion excluant les membres de l'Etoile d'Orient des réunions de la Section.

IV. Silence du Secrétaire général au sujet de lettres de la Présidente, l'informant de demandes reçues conformément à l'article 31 des statuts, et lui demandant les statuts de sa Section.

C'est en raison de ces griefs, s'adressant *tous* au Secrétaire général seulement — il est aisé de s'en rendre compte — que 2.400 membres ont été retranchés de notre Société.

C'est là, à leur égard, une décision d'une injus-

tice atroce, et que rien jamais ne saura justifier. Car il y a là quatre prétendues transgressions du *Secrétaire général.* Il fallait s'en prendre à lui, exiger de la Section allemande qu'elle le remplaçât avant que de sévir contre elle..... Pourquoi n'a-t-on pas choisi ce moyen ? Parce que, encore une fois, la vérité stricte n'est pas dite franchement. Les raisons réelles de cette exclusion en masse ne sont pas les quatre griefs que l'on allègue. C'est une dépêche reprochant à Mme Besant certaines atteintes à la vérité et signée par les 28 membres du Comité de la Section allemande, qui leur a valu cette mesure. Cette dépêche annonçait la publication de documents justifiant cette grave accusation. On pressentait qu'il faudrait s'expliquer, on prévoyait que ce serait difficile. Au contraire, on arrangeait tout en *supprimant* la Section allemande, *comme on le fit, avant* l'arrivée des documents annoncés. C'est ainsi qu'agit le Pouvoir Exécutif d'une Société dont la devise place la Vérité au-dessus de *Tout.* Il exécute, lui, en bloc, 2.400 membres *avant de les avoir entendus.* Et pourtant ils invoquaient contre Mme Besant des griefs et des preuves qui renforceraient encore celles que je reproduis ici.

Les quatre griefs officiels, quant au fond, ne sauraient un seul instant être pris au sérieux. En effet, faut-il rappeler que Mme Besant a fondé elle-même, il y a quelques années, dans la S. T., une Section *libre,* se rattachant directement à

Adyar, et destinée précisément à recevoir en son sein les membres de tous les pays que des divergences de vue écartaient de leurs Sections Nationales? Dès lors, n'était-ce pas l'effet d'une sage prévoyance de la part du Dr. Steiner de ne pas incorporer à sa Section les deux loges isolées dont il refusa de signer les chartes, du moment qu'il était de notoriété publique que ces loges se dressaient contre lui, contre son enseignement, contre sa Section? Il suffit de lire la brochure qu'a publiée le Président de l'une de ces branches, ou le pamphlet ordurier, il faut le dire, lancé contre le Dr. Steiner par le Dr. Vollrath, pour se rendre compte que tout travail *en commun* était impossible, inimaginable. Mais, lui, le Dr. Steiner, a-t-il protesté lorsque Mme Besant accorda une charte à l'une de ces deux branches, la rattachant ainsi directement à Adyar et l'accueillant au sein de la S. T. ?

Pas le moins du monde. Il entendait bien que la bannière de la S. T. couvrît non seulement les deux enseignements, mais encore ceux qui poursuivent sa personne de leurs injures, ceux qui critiquent son enseignement en lui prêtant des assertions qu'il n'a jamais émises, ou ceux qui dénaturent ses textes en les citant (1). Il n'a

---

1. — Voir le récit de ces faits dans *Mitteilungen* mars 1913.

jamais élevé la moindre objection contre leur présence dans la S. T. ou contre la fondation de leurs loges en Allemagne. Et il faut dire ici qu'en présence de l'inqualifiable conduite de certains de ces membres, cette tolérance constitue un acte d'abnégation, de générosité vraie. Pourquoi, demandera-t-on, le Dr. Steiner n'a-t-il pas alors poussé la générosité jusqu'à les admettre, eux et les membres de l'Etoile d'Orient, dans la Section allemande?

Les diffamateurs et les rédacteurs de fausses citations auraient délibérément, systématiquement, troublé le travail des loges; on ne peut en douter en voyant comment ils s'élèvent publiquement contre ce que fait et dit le Dr. Steiner..... Et comme ils étaient, en même temps, les chefs même, en Allemagne, de l'Etoile d'Orient...! Mme Besant n'a même pas daigné remarquer que le décret d'exclusion des membres de l'Etoile d'Orient disait *expressément* que ce n'étaient *pas* « leurs vues ou enseignements divergents, mais *l'attitude de leur Comité, incompatible avec le premier des objets de la S. T.* » qui motivait cette exclusion. Comme si ce n'était pas là *le texte même* de l'acte d'exclusion, Mme Besant dit, dans son discours à la Convention, « cette expulsion est, naturellement, sans effet, puisqu'aucun membre ne peut être expulsé d'une Section *pour ses opinions; cet acte montre que la liberté de pensée n'est pas admise dans la Section allemande* ».

On le voit, c'est toujours le même parti pris, le même audacieux travestissement des faits. Si Mme Besant avait d'ailleurs pu s'affranchir un instant de son hostilité à l'égard de l'enseignement adverse et évoquer le sens *positif* d'une réunion de loge, elle eût certainement pensé que les membres de l'Etoile d'Orient, dont la vie intérieure tout entière est orientée vers le prochain retour du Christ dans un corps physique, ne sauraient s'associer avec un réel profit aux travaux basés sur l'enseignement du Dr. Steiner, centré dans la conviction qu'un pareil retour est impossible. Voici, je pense, un *fait* qui fournira la démonstration péremptoire de l'impossibilité d'une pareille collaboration. M. Hübbe-Schleiden, chef de l'Etoile d'Orient, demanda au Dr. Steiner d'éviter l'emploi du mot « Christ » pour désigner le Christ, puisque Mme Besant s'en servait pour désigner le Bodhisattva (*Mitteilungen*, mars 1913, page 6). Aussi incroyable que cela paraisse, on osa ainsi suggérer au Dr. Steiner de désaffecter le sens millénaire du nom désignant Jésus de Nazareth, et de se rendre ainsi complice de l'équivoque funeste suscitée par Mme Besant et dont nous parlerons tout à l'heure. Et l'on voudrait prétendre qu'on désirait *sérieusement* participer aux travaux des loges s'inspirant de l'enseignement du Dr. Steiner?

Et pourtant, en dépit de ces attitudes, de ces prétentions inqualifiables, le Dr. Steiner n'a ja-

mais prétendu retirer, aux uns ou aux autres, le droit d'être membres de la Société Théosophique. S'il a entendu assurer un travail pacifique aux loges dont il est l'instructeur, c'était d'abord son devoir. Mais c'était aussi son droit, puisque la « Section libre » est destinée à recevoir les membres n'harmonisant pas avec leurs Sections nationales. Et elle a été fondée par Mme Besant elle-même, à une époque où sa propre conduite ne réunissait pas les suffrages de tous les membres, dans le but d'éviter la sortie en masse de ceux qui désapprouvaient l'invitation officielle adressée à M. Leadbeater de rejoindre la Société.

Par cet acte elle atténua alors sa responsabilité. Mais combien ne l'aggrave-t-elle pas, aujourd'hui qu'existe la Section libre, en rejetant 2.400 membres dont la situation correspond exactement au cadre de cette Section, même si tous les griefs formulés contre eux étaient justifiés.

Il y a dans tous les pays des groupements ou des individus attachés ainsi directement à Adyar. En Allemagne même (voir *Mitteilungen*, mars 1913), deux loges, fondées par un ancien membre hollandais dans le but de travailler strictement selon l'occultisme Besant-Leadbeater, finirent par s'attacher directement à Adyar, leurs convictions tout opposées à celles de la Section allemande leur suggérant le besoin d'un travail séparé. Non seulement le Dr. Steiner avait alors

admis très volontiers ces actes d'indépendance à l'égard de sa Section, mais il ne protesta même pas lorsque l'une de ces loges, qui avait exclu de son programme les livres du Dr. Steiner, écrivit aux présidents de certaines loges allemandes dans le but de réunir des théosophes désireux de s'associer à son programme. Sous quel prétexte plausible pouvait-on songer à imposer aux loges allemandes des collaborateurs hostiles, leur interdire l'attitude de réserve qu'on sanctionnait chez leurs adversaires, lorsqu'il leur plaisait de l'adopter ?

Le problème serait obscur, insoluble, si les discours de Mme Besant aux Conventions de 1911 et de 1912, son attitude à l'égard des loges suisses, les dessous du Congrès de Gênes, toute sa politique à l'égard de la Section allemande ne nous avaient révélé les intentions véritables de Mme Besant: c'est la suppression de l'enseignement du Dr. Steiner dans la S. T. qui, en réalité, est visée, *même au sein de la Section allemande.*

Et, sous le couvert d'une accusation insoutenable et qui s'est écroulée sous nos yeux, on annule en toute hâte la charte de la Section allemande, amputant la Société d'un dixième de ses membres, gênants parce que hétérodoxes: seule l'orthodoxie Besant-Leadbeater est désormais admise.

En veut-on une preuve de plus ? Dans le Theosophist du 1er janvier 1913, imprimé par conséquent dans le courant de décembre, *avant* que le

Conseil général lui eût demandé l'exclusion des théosophes allemands, *avant* l'arrivée de leur impétueuse dépêche, Mme Besant écrivait: « Combien préférable serait-il pour nous tous s'ils se retiraient franchement..... » Mais le comble, c'est qu'elle ose même annoncer le retrait de la charte allemande dans son discours à la Convention d'Adyar, *toujours avant* que le Conseil général en eût décidé. Elle nous le signale elle-même par un renvoi page 7 du supplément du *Theosophist*, février 1913, qui se rapporte à ce passage de son allocution: « Le Conseil général m'a demandé d'adopter cette mesure *depuis* que ces lignes furent écrites. — A. B. » En véritable autocrate, Mme Besant annonce les décisions du Comité exécutif *avant même qu'il n'ait statué!*

Mme Besant semble entraînée dans cette voie désastreuse par une impulsion d'une violence irrésistible, renversant tout sur son passage. Si elle avait pu réfléchir, elle se serait souvenue du sage avis de son ami M. Bhagavan Das, Secrétaire général de la Section indoue, avant de sacrifier, à quelques membres turbulents de l'Etoile d'Orient, 2.400 théosophes irréprochables. Un compromis, signé par Mme Besant et M. Bhagavan Das, venait à peine de terminer une campagne ardente qui s'était poursuivie à travers huit mois dans le principal organe théosophique des Indes (*Theosophy in India*). Les lignes suivantes extraites de ce document (paru dans le n° de

septembre-octobre, page 203) indiquent suffisamment la nature des questions soulevées: « ... Nous reconnaissons tous deux que toute activité tendant à... transformer des questions de politique générale en des questions de loyauté ou de déloyauté personnelle à l'égard d'une personne ou d'une autre dans la S. T., est une violation des principes fondamentaux de la S. T. La différence divisant les deux signataires réside en ceci: la Présidente de la S. T. approuve énergiquement le mouvement de l'Etoile d'Orient, tandis que le Secrétaire général de la Section indoue pense que la propagande active et le prosélytisme en faveur d'un culte personnel, ou d'une nouvelle religion, ou de l'embryon d'une nouvelle religion (caractères reconnus à l'Ordre de l'Etoile d'Orient par la Présidente) est en même temps *une violation des principes fondamentaux de la S. T.*, si cette propagande est faite au sein de la Société. » (1).

Et ce n'était pas là, de la part du Secrétaire général indou, une opposition systématique ou malveillante. Le document lui-même nous renseigne à ce sujet. Mme Besant et M. Bhagavan Das écrivent: « Nous sommes cordialement d'accord

1. — Les articles de M. Bhagavan Das dans les numéros juillet-août-octobre de *Theosophy in India* présentent un exposé très clair et profondément attachant qui nous achemine irréfutablement vers cette conclusion.

dans notre désir et notre détermination de ne pas laisser notre différence d'opinion porter ombrage à notre affectueuse amitié ». Le lien étroit et ancien qui les unit est d'ailleurs connu de tous ceux qui ont suivi le développement de la S. T. Et M. Baghavan Das n'est pas seulement le Secrétaire général de la Section indoue, qu'il a servie depuis 27 ans, il est encore extrêmement apprécié de tous, et tout particulièrement de Mme Besant elle-même. A maintes reprises, elle a exprimé sa profonde admiration pour ses œuvres « *Science of Peace* », « *Science of Emotions* », etc.

La Section indoue est de toutes la plus nombreuse. Sept cents démissions (1) y ont répondu à l'attitude de Mme Besant. Si l'on y ajoute les 2.400 Théosophes allemands, si l'on considère l'écho favorable suscité par les critiques de M. Bhagavan Das ou par l'attitude de la Section allemande chez un grand nombre de théosophes, dans presque toutes les Sections, il serait permis de dire qu'une fraction extrêmement imposante de la S. T. se dressait devant Mme Besant, protestant, pour des raisons de tous ordres, contre l'Etoile d'Orient. Mais Mme Besant méprisa tous ces avertissements.

---

1. — Renseignement emprunté à M. Collison, page 23, *Mitteilungen*, avril 1913.

Un autre fait encore démontrera à quel point Mme Besant, en agissant comme elle l'a fait, avait perdu le sens de l'équité la plus élémentaire. Mme Besant veille a bon droit à ce qu'aucune disposition statutaire d'une Section ne soit contraire à la Constitution de la S. T. Nous devons donc admettre que des statuts sanctionnés par elle, élaborés par une Section qui lui est toute dévouée, ne s'arrogent aucun droit anticonstitutionnel. Eh bien, les statuts de la Section française contiennent la disposition suivante (art. 8) : « Si les agissements d'un membre sont de nature à entraîner son élimination de la Société, la mesure doit être l'objet d'une délibération du Conseil, qui sera exécutoire et *sans appel* en cas d'unanimité des membres présents ou absents dûment consultés. Dans le cas où l'unanimité ne serait pas acquise, l'accusé aura droit d'en appeler à la décision d'une Assemblée générale extraordinaire qui serait convoquée dans le plus bref délai, et dans laquelle il pourra se présenter ou se faire représenter ». Au moment où, après une carrière longue et fructueuse, la Section française revisait ses statuts en 1908, pour se constituer personnalité civile, elle manifesta, par cette disposition, le légitime souci de garantir son travail fécond et progressif contre tous ceux qui constitueraient un élément de trouble ou de péril. Et l'on ne peut guère se défendre plus résolûment et plus éner-

giquement qu'en décidant que toute exclusion décrétée à *l'unanimité du Conseil serait exécutoire et sans appel.* Il eût ainsi suffi à la Section allemande de baser sa décision sur l'art. 8 des statuts de la S. T. de France pour *refuser même à Mme Besant* — ce qu'elle ne fit pas — toutes explications au sujet des éliminations décrétées *à l'unanimité* par son Comité.

De quelque côté que nous tournions le regard, *les faits* viennent ainsi témoigner contre Mme Besant, prononcent des accusations écrasantes et des verdicts péremptoires. On voit clairement, hélas, quel a été le ressort réel de tous ces événements, quelle a été la *véritable cause* de la décision du Conseil général: un désir de Mme Besant, intime, impérieux, inexorable de se débarrasser des théosophes steinériens.

Peut-on, chez ceux-ci, observer un désir analogue, la détermination de quitter la S. T.?

Non, bien au contraire. Leurs intentions à ce sujet sont mises sous nos yeux dans un rapport sur trois réunions de la Section allemande concernant la fondation d'une « ligue », et publié par le *Theosophist* de décembre 1912. Ce rapport est anonyme et s'inspire, aux yeux de ceux qui ont assisté à ces réunions, d'une partialité manifeste. Tout ce qui viendrait accabler Mme Besant est purement et simplement supprimé. En voici un exemple.

On fait dire à Mlle de Sivers, en une seule ligne,

qu'elle expose les difficultés rencontrées à l'occasion des premières conférences du Dr. Steiner à l'étranger. Or elle avait conté à l'assemblée qu'un jour le hasard lui avait mis entre les mains un deuxième programme, différent de celui qui avait été adressé aux membres de la Section allemande. Ce programme, distribué au grand public pendant les conférences, portait une notice biographique ne figurant pas sur l'autre programme et représentant le Dr. Steiner comme un matérialiste repenti, converti à la théosophie..... par la lecture des livres de Mme Besant ! toutes choses inexactes naturellement, mais susceptibles d'assigner à Mme Besant, dans l'esprit de l'auditoire, le rang d'investigateur occulte et de véritable Instructeur, au Dr. Steiner celui d'un simple propagateur des idées de Mme Besant. Il est évident que la bonne foi des organisateurs de ces conférences ne saurait être suspectée ; ils avaient pu être mal renseignés. Aussi le Dr. Steiner ne s'en était-il jamais formalisé, et Mlle de Sivers n'avait-elle mentionné ce fait que pour opposer l'attitude conciliante de la Section allemande, *qui n'avait soulevé aucun incident à ce sujet,* à l'attitude provocante de Mme Besant qui, dans son discours à la Convention d'Adyar, en 1911, osait se plaindre des « partisans agressifs » du Dr. Steiner, *sans citer un seul fait justifiant cette accusation.* Ici même, d'ailleurs, ce fait est destiné seulement à illustrer

la partialité manifeste des informations du *Theosophist.* Il est douloureux de penser que c'est à l'aide de semblables récits tronqués et défigurés que Mme Besant renseigne les membres de notre Société.

Mais le rapport mentionné tout à l'heure nous signale cependant un fait intéressant. Il atteste qu'*aucun* des membres de la Section allemande ayant pris la parole au cours de ces réunions n'a *proposé que l'on se séparât de la S. T.;* au contraire, *tous* ceux qui ont agité cette question ont affirmé leur attachement à la Société.

M. Bauer, membre du Comité de la Section allemande: « La Société, comme telle, n'est pas opposée à la liberté, *et nous ne devons donc pas la quitter.* »

Mlle de Sivers: « Le travail indépendant de la Section allemande ne semble pas être goûté : une grande propagande contre nous est faite au moyen de pamphlets, etc.; de nouvelles loges pour nous remplacer sont formées artificiellement, et leur nombre est déjà presque suffisant... *cependant, nous essayerons de rester...* »

Dr. Unger, président de ces réunions, et président en perspective de la ligue en formation : « Notre mouvement n'est en aucune façon dirigé contre la S. T., il est en harmonie avec elle. *Il n'y a donc pas de raison pour que nous quittions la Société.* »

Dr. Steiner: « *Nous ne quitterons pas la S. T. à moins qu'on ne nous y force.* »

Dr. Unger: « *Nous résisterons de toutes nos forces si l'on veut nous expulser de la S. T.* »

Les voix les plus autorisées de la Section allemande avaient ainsi exprimé leur attachement à la S. T., et Mme Besant ne pouvait l'ignorer. Elles avaient révélé aussi, il faut le dire, l'angoisse qui les étreignait en présence des sourdes menées de Mme Besant. Mme Besant est restée insensible à tout cela. Elle avait décidé de faire table rase de tout ce qui résisterait à sa domination exclusive au sein de la Société, et elle sacrifia à cette ambition la Section allemande.

Ce qui est poignant par-dessus tout, c'est de comparer, à cette persécution brutale, l'attitude du Dr. Steiner *après* l'exclusion. On n'avait jamais reproché autre chose à la Section allemande que d'écarter de ses loges certains membres qui avaient entrepris une campagne déloyale contre son Secrétaire général et instructeur, et qui ridiculisaient la Section tout entière. M. Hübbe-Schleiden, chef en Allemagne de l'Etoile d'Orient, écrivait, par exemple, qu'au sein de la Section allemande l'on chercherait vainement un membre ne copiant pas littéralement le Dr. Steiner ou ne répétant pas mot à mot ce qu'il disait ; que les branches étaient administrées dogmatiquement, comme des diocèses par leurs évêques, etc. (Voir « *Le Message de Paix* »

et *Mitteilungen,* mars et avril 1913 ». Mais on savait qu'en même temps la Section allemande reconnaissait explicitement et très volontiers le droit de ces membres d'être de la S. T., et de couvrir de leurs loges le territoire allemand tout entier, en se rattachant directement à Adyar. La riposte de Mme Besant à cette attitude avait été, nous l'avons vu, l'expulsion... *de la Société Théosophique elle-même...* des 2.400 théosophes qui avaient essayé de défendre leur dignité.

Quelles paroles cet acte inouï inspirera-t-il au Dr. Steiner? Lisons les *Mitteilungen* de mars 1913, p. 13 : « Mes chers amis, je voudrais en ce moment, comme toujours, éviter d'être sentimental, mais je puis bien vous dire que c'est avec un serrement de cœur que je quitte la Société Théosophique..... A présent nous sommes exclus et ne pouvons que déclarer qu'à tout moment nous travaillerons à nouveau en commun avec la Société Théosophique, lorsque l'ordre y sera rétabli. Car nous estimons et honorons la S. T. dont vraiment nous ne nous séparons pas de notre gré... »

Personne ne pourra lire sans émotion ces nobles paroles, dont la grande élévation apparaîtra surtout si nous observons jusqu'au bout l'attitude de Mme Besant. Elle a expulsé la Section allemande, mais elle ne se tient pas encore pour satisfaite. Elle prendra toutes ses précautions afin

qu'il ne puisse rester, aux fidèles orthodoxes, la moindre velléité d'examiner désormais l'enseignement banni. Pour réduire l'adversaire et le buter hors de la S. T., elle a détracté son enseignement, elle en a entravé l'expansion à l'étranger, elle l'a supprimé au sein de la Section allemande. Pour atteindre son but, elle n'a même pas reculé devant la calomnie personnelle. Au moment de l'assaut suprême, en un dernier effort, l'enseignement et la personnalité de son auteur sont évoqués et confondus une fois encore, en une excommunication majeure. Mme Besant écrit dans le *Theosophist* de janvier 1913: « En Allemagne, les Jésuites travaillent dans la S. T. et la défigurent au point d'en faire une secte christianisante et d'assurer ainsi son échec en Orient. Ils utilisent leurs anciennes armes — fausse représentation, calomnie, fausses accusations, dirigées contre les chefs du mouvement qu'ils désirent anéantir..... » Affirmation aussi souverainement fausse que maladroite, puisque le Dr. Steiner, *dans ses conférences de Karlsruhe* « de Jésus au Christ », *en septembre* 1911, *dénonce précisément, en un exposé très détaillé, les dangers redoutables associés aux méthodes de développement occulte pratiquées par les Jésuites.*

Il semble vraiment que rien ne saurait arrêter Mme Besant dans son implacable résolution d'aliéner au Dr. Steiner toute estime et toute sympathie au sein de la Société, d'y annihiler

son influence, d'en extirper son enseignement. Car si « les Jésuites travaillent en Allemagne dans la S. T. », c'est que le Dr. Steiner, qui est incontestablement l'unique inspirateur du travail dans la Section allemande, est le suppôt, l'homme de paille des Jésuites, et, à ce titre, nécessairement méprisable, comme tout être dissimulant son identité et son véritable but. Et, par surcroît, l'impopularité universelle des Jésuites eux-mêmes rejaillira sur lui, la colère même et l'indignation seront soulevées dans les âmes droites contre l'auteur de toutes les infamies évoquées par Mme Besant.

On le voit, le Dr. Steiner est bien cerné de toutes parts, et s'il paraît succomber aujourd'hui sous le poids de tant de perfidies accumulées, c'est que Mme Besant, puissante au sein de la S. T. en raison de la confiance que lui valut son passé, y jouit d'un pouvoir discrétionnaire absolu. De tous côtés, elle est aveuglément obéie et suivie par un grand nombre d'âmes nobles, éblouies encore, à l'heure qu'il est, par ce qu'elle fût. Mais cet énoncé de *faits,* incontestables comme toute réalité vraie, positive et bien vivante, sera susceptible d'éclairer tous les esprits, puisque le contrôle en est aisé, grâce aux documents publiés par les loges allemandes et suisses. Et bientôt, il faut l'espérer, ceux-là même qui sont les amis les plus dévoués de Mme Besant seront convaincus qu'ils s'acquittent d'une dette sa-

crée en se conformant à son ancienne exhortation. Le moment est venu de lui dire que tout ceci est bien, bien noir. Ce serait un sacrilège de déclarer que tout est blanc. Et, comme Mme Besant le disait elle-même lorsqu'elle condamnait M. Leadbeater, ce serait aggraver son Karma que de la suivre aveuglément, ce serait un irréparable attentat contre notre Idéal Théosophique.

Le “Retour” du “Christ” de Mme Besant

PREMIÈRE PHASE

Mais une question bien plus haute, plus solennelle encore surgit ici. Une question qui éveillera en notre âme un écho tragique, si nous en mesurons toute la portée. Car Mme Besant n’est pas seulement le Président de la S. T., elle est aussi un Instructeur écouté, obéi, vénéré. Les inexactitudes inconscientes, les insinuations calomnieuses, les travestissements délibérés de la Vérité, toutes ces violations de nos principes les plus sacrés ne concernent, il est vrai, que des contingences du plan physique. Mais nous savons, et Mme Besant répètera volontiers aujourd’hui comme toujours, qu’il faut à l’occultiste un cœur pur, une volonté droite, une intelligence claire et puissante pour que les résultats de ses

investigations soient dignes de notre confiance. En ce moment précis, le seul énoncé de ces qualifications morales et intellectuelles de l'occultiste exprime une douloureuse interrogation. Mme Besant, en agissant comme elle l'a fait, a-t-elle, oui ou non, disqualifié le résultat de ses investigations ?

Je n'émettrai aucune opinion. Il sera préférable, cette fois encore, de consulter les faits. Et puisqu'aucun véritable Instructeur, aucun occultiste sérieux ne demande plus, de nos jours, à être cru sur parole, mais invite lui-même ceux qui l'écoutent à saisir par leur côté logique les faits qu'il avance, les croyants même les plus fervents de Mme Besant ne sauraient protester contre un examen de ce genre portant sur l'affirmation centrale de son message spirituel, sur le retour du Christ. L'importance tout à fait prépondérante de cette annonciation, le rôle déterminant qu'elle joue dans les activités de la Présidente et de la S. T., la répercussion déjà considérable qu'elle a eue bien au-delà des frontières de la S. T., toutes ces circonstances justifient certes le désir d'une vérification.

Mais celle-ci est-elle possible? Incontestablement, si nous restreignons notre enquête aux seuls matériaux fournis par Mme Besant et M. Leadbeater: car ils ne croient certes pas être en désaccord entre eux ou avec eux-mêmes. C'est là tout autre chose que de confronter le résultat

de leurs investigations avec les affirmations contradictoires d'autres occultistes: un semblable travail dépasserait de beaucoup le cadre de cette enquête et nous y renoncerons donc malgré la lumière souveraine qu'il projetterait. Nous nous contenterons de réunir en un tout organique les différentes affirmations de ces deux occultistes que lie une étroite et entière conformité de vues et tout un passé d'investigations communes, et qui proclament leur parfait accord sur tous les points de leur enseignement. Une confrontation de ce genre nous fixera rapidement: il suffira de savoir *à qui* pensent, d'une part, Mme Besant et M. Leadbeater en parlant du Christ, et *à qui* pensent, d'autre part, à travers l'Occident tout entier, les fidèles des religions chrétiennes lorsqu'ils prononcent ce nom.

En ce qui la concerne, Mme Besant nous renseigne, dans le Christianisme ésotérique, page 134. « L'enfant dont le nom Hébreu a été changé en celui de Jésus naquit en Palestine, l'an 105 *avant Jésus-Christ,* sous le consulat de Publius Rutilius Rufus et de Cnaeus Mallius Maximus. »

Le Christ dont parle Mme Besant n'est donc pas le Jésus de l'Histoire et des Evangiles, puisque la vie de celui-ci se déroule un siècle après.

Le Jésus historique nommé le Christ, la figure centrale du Christianisme de tous les temps, naquit 105 ans plus tard que le Jésus de Mme Besant. Les faits auxquels se trouve associée aussi

bien la vie du Christ lui-même que celle de ses apôtres, le témoignage de Tacite, la concordance de tous les auteurs au sujet de ces dates historiques s'opposent à l'identification pure et simple du Christ des Evangiles avec le Jésus de Mme Besant. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point.

Quelle activité les investigations de Mme Besant attribuent-elles au Jésus antérieur d'un siècle ? Dans le Christianisme ésotérique, Mme Besant se contente de commenter le texte des Evangiles, au point de vue de l'enseignement ésotérique qu'ils renferment, sans se prononcer sur la fidélité historique plus ou moins grande des récits concernant la Vie du Christ. Mais M. Leadbeater supplée à cette lacune dans son livre « l'Occultisme dans la Nature ». Voici ce qu'il dit :

« Si, par exemple, on examine, à l'aide de la clairvoyance, la vie du fondateur du Christianisme, on n'y trouve aucune trace des douze apôtres, et il semblerait qu'ils n'ont jamais existé en tant qu'hommes, qu'ils ont été introduits dans l'Histoire pour une raison quelconque, peut-être pour symboliser les douze signes du zodiaque »...

« Quoi qu'il en soit, la vérité est que les quatre Evangiles n'ont jamais été destinés à être pris dans un sens historique. Tous les quatre sont issus d'un texte beaucoup plus court, écrit en hébreux par un moine du nom de Mathaeus, lequel vivait dans un monastère situé dans un

désert au fond de la Palestine. Ce moine paraît avoir conçu l'idée de retracer, sous forme de récits, quelques grands faits relatifs aux initiations et d'y ajouter quelques événements de la vie du Jésus réel qui était né en l'an 105 avant Jésus-Christ et aussi quelques-uns de la vie d'un autre prédicateur, fanatique obscur, qui avait été condamné à mort et exécuté à Jérusalem environ 30 ans après Jésus-Christ. »

« Il envoya ce document à un de ses amis, grand prieur d'un monastère très important d'Alexandrie, en lui suggérant de le traduire pour le publier en grec. Le prieur alexandrin semble avoir employé plusieurs de ses jeunes moines à ce travail, chacun d'eux devant le faire en entier et le traiter selon ses propres vues. Un certain nombre de textes, de valeur très inégale, furent ainsi écrits, chacun des moines y incorporant plus ou moins les faits contenus dans le manuscrit original de Mathaeus, y ajoutant aussi quelques légendes dont ils avaient eu par hasard connaissance, sans compter ce que leur inspirait leur goût et leur fantaisie. Quatre de ces textes ont survécu, et, à chacun, sont attachés les noms des moines qui les rédigèrent : Mathieu, Marc, Luc et Jean. »

L'observateur le plus inattentif reconnaîtra que la personnalité visée par les investigations de Mme Besant et de M. Leadbeater n'est pas, ne peut pas être, celle que visent les Evangiles.

En effet, le Jésus de Mme Besant et de M. Leadbeater a vécu 105 ans avant le Christ des Evangiles. On ne trouve dans sa vie, examinée à l'aide de la clairvoyance de M. Leadbeater, aucune trace des 12 apôtres. Leur existence réelle est niée, « ils ont été introduits dans l'Histoire pour une raison quelconque ».

Les Evangiles seraient surtout une description *théorique* de certains faits relatifs aux Initiations, agrémentés d'événements ayant trait à un Jésus antérieur, c'est-à-dire à un Jésus *irréel* pour le Christianisme. Et, encore, ces événements, qui déjà se rapportent à un autre Jésus, se mêlent à la vie d'un fanatique obscur, à des légendes de hasard et des fantaisies de jeunes moines.

C'est là, nous dit M. Leadbeater, « la Vérité » pour lui. Et, pouvons-nous ajouter, pour Mme Besant également. C'est bien du même Christ qu'ils parlent tous les deux. Car à la page 23 du même ouvrage, M. Leadbeater dit:

« Quant à l'avènement prochain du Christ et à son œuvre, je ne puis mieux faire que de vous conseiller de vous en rapporter au Livre de Mme Besant: « Le Monde de Demain ». L'avènement du Christ n'est pas éloigné et le corps qu'il doit prendre est déjà né. »

Quel est ce corps ?

Dans une interview, la Revue très parisienne « Je sais tout », du 13 novembre 1912, l'apprend en ces termes à ses innombrables lecteurs.

« L'Instructeur, l'Initiateur auquel fait allusion le commandant D. A. Courmes (1) s'incarnera (mais il faut parler de ces choses avec une réserve infinie) (*sic*) devra s'incarner, croit-on, dans la personne du jeune Hindou Krishnamurti, que les chefs de la Théosophie préparent à ce moment sacré. Tous ceux qui ont approché Krishnamurti le considèrent comme un être supérieurement doué et tout à fait hors de l'humanité ordinaire. »

C'est là, sans aucun doute, l'expression sincère du sentiment de M. D. A. Courmes, aussi bien que celui des « chefs de la Théosophie » eux-mêmes, Mme Besant et M. Leadbeater.

Tous connaissent le jeune Krishnamurti et sa présence muette et décorative sur l'estrade, aux Conférences de Mme Besant. A maintes reprises, en des paroles impressionnantes, elle a préparé l'esprit de son auditoire à cette incarnation:

« Si donc vous désirez voir clair, la première des choses à faire consiste, pour vous, à vous débarrasser du préjugé de race, de couleur, de cette fierté qui vous incline à penser que la race blanche est la race favorite de Dieu. Aussi longtemps que ces sentiments ne seront pas arrachés des cœurs, aussi longtemps que nous ne cesse-

---

1. — Directeur de la *Revue Théosophique française,* interviewé par « Je sais tout ».

rons pas d'être protecteurs hautains et condescendants au lieu de tendre à une fraternité égale entre tous les hommes, nous rejetterons le Christ quand il viendra parmi nous, *sous prétexte qu'Il n'est pas de notre sang, de notre race.* » (*L'Avenir Imminent*, page 95.)

Mme Besant ajoute une précision nouvelle dans sa conférence sur le « Développement de la S. T.», parue dans le *Theosophist*, et dont j'ai eu sous les yeux la traduction dans la Revue allemande « Theosophie », éditée à Leipzig, par le Dr. Hugo Vollrath (décembre 1912). Elle y écrit : « ..... alors vint le message de la Venue de l'Instructeur du Monde, du Christ, et *l'entraînement de son organisme au sein de la S. T.....* »

Le jeune Krishnamurti est d'ailleurs chef de l'Ordre de l'Etoile d'Orient, association groupant ceux qui croient en la venue prochaine d'un Instructeur divin, et il fut adoré à genoux par une foule de théosophes, à Adyar, lors de la Convention de 1911, ainsi que l'annoncèrent à cette époque les revues théosophiques. Mme Besant écrivait elle-même à ce propos : « Nul n'a douté qu'il ne fût pas seulement en ce moment en présence du jeune Brahmine qu'est J. Krishnamurti, mais aussi de quelqu'un qui, pour l'instant, était le temple vivant du Très Saint. » (Reproduit (d'après le *Theosophist*) par la *Revue Théosophique Française,* août 1912, p. 311.)

Et Mme Besant, en portant son message au

public théosophique occidental en 1911 et 1912, en organisant à Londres des séries entières de conférences convergeant toutes vers ce sujet principal: « Le retour du Christ », prononçait, dans les conférences centrales mêmes de ces cycles, intitulées le « Christ futur » ou « la Venue de l'Instructeur du monde », des paroles comme, par exemple, celles-ci: « ..... avant peu le suprême Instructeur sera de nouveau sur terre, de nouveau manifesté comme Instructeur, une fois de plus Il ira et vivra parmi nous, *comme il vécut jadis en Palestine* » (*Le Monde de demain,* p. 253), ou encore : « L'histoire se répétera-t-elle ? Les *drames de Judée,* de *Jérusalem,* du *Calvaire* seront-ils joués une fois encore ? » (*L'Avenir imminent,* p. 91).

D'autres évocations de scènes *historiques* des Evangiles se retrouvent tout au long de ces conférences.

Résumons à présent toute cette documentation.

D'un côté, pour Mme Besant et M. Leadbeater, des investigations occultes établiraient l'existence d'une personnalité nommée Jésus, ayant vécu 105 ans avant le Christ des Evangiles, personnalité qui n'a pas été entourée des douze apôtres, dont aucun par conséquent n'a écrit les Evangiles. Ceux-ci seraient une simple théorie de l'Initiation, panachée de quelques récits fantaisistes n'ayant aucune valeur historique. Nous ne savons *rien* par conséquent du Jésus auquel, dans leurs in-

vestigations, s'attachent ces deux occultistes. Absolument rien — cela paraît irréfutablement établi. Et nous ignorerions même que le Jésus dont ils nous entretiennent a jamais existé, s'ils ne prenaient soin de nous l'apprendre (1). En tout cas, son passage sur notre terre, qui nous est ainsi signalé, n'y a pas laissé la moindre trace.

Le Jésus de Mme Besant n'a nullement été un Instructeur du monde, si les investigations qu'on nous rapporte sont exactes. Il a été un particulier obscur, que ne rappelle aucun document religieux ou historique; aucun mythe, aucune légende ne parlent de lui. Ce serait véritablement le premier Instructeur qui n'aurait laissé aucun souvenir de son activité.

Alors que l'authenticité des Ecritures Sacrées de tous les temps est admise par ces occultistes et atteste jusqu'à nos jours l'activité féconde des grands Instructeurs du passé, nous constaterions ici l'absence complète de tout document et aussi de toute influence sur la culture de l'époque. Un grand Instructeur aurait ainsi passé totalement inaperçu.

Admettons-le, puisque tel est le résultat des recherches de M. Leadbeater et de Mme Besant.

Cependant ces deux occultistes, continuant

---

1. — Nous examinerons tout à l'heure les références de Mme Besant au Talmud, qui sont bien ultérieures à son message du retour du Christ.

leurs investigations, ont annoncé, à un moment donné « le retour du Christ ». Du Christ dont ils nous ont toujours entretenu, cela va sans dire?

Eh bien, non!

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Mme Besant, avec la tranquille audace de l'inconscience, accomplit cette volte-face stupéfiante de s'établir d'un seul bond, sans le moindre souci d'une transition, sur le terrain du Christianisme *historique,* d'annoncer le retour de *l'autre* Christ, du Christ historique, d'adopter comme *réels* les drames de Judée, les événements de Jérusalem et le supplice du Calvaire. Et elle réussit ainsi à l'aide d'une équivoque d'une incroyable frivolité, mais d'une portée tout à fait tragique, à faire croire aux chrétiens qui l'écoutent que ses investigations dans les mondes spirituels lui permettent d'affirmer le retour du Christ *historique,* alors qu'en réalité les investigations qui sont la base de son message occulte *nient l'existence* du Christ historique comme celle des Apôtres, et déclarent apocryphes les Evangiles.

Il est poignant de retrouver ainsi chez Mme Besant, dans la compréhension de son rôle d'occultiste comme, tout à l'heure, dans l'accomplissement de ses fonctions présidentielles, la même insouciance à l'égard de l'exactitude des faits qu'elle énonce, la même inconsciente indifférence à l'égard du vrai ou du faux. Mais, dans ce domaine, le retentissement sera incalculable!

Mme Besant se rend complice d'une mystification dont la gravité exceptionnelle accablera profondément ceux qui évoquent l'effroyable Karma qu'elle se prépare ainsi. Mme Besant égare la foule des âmes attachées au Christ vrai vers on ne sait quel instructeur à venir, dont M. Leadbeater, avec elle, a sondé le passé obscur. Elle les a amenées à croire que c'est lui qui revient, leur Christ, le Fils de Marie qui fut baptisé par Jean, celui qui ressuscita Lazare, qui aimait Jean et Pierre et Marthe et Marie, qui leur prodigua à tous ses enseignements et ses exhortations, qui fit tous les miracles, qui accomplit les guérisons; celui dont la Vie se trouve contée tout au long des Evangiles, avec ses mille traits sublimes et touchants, celui qui *fit* et *dit réellement* toutes ces saintes et douces choses, comme le Sermon de la Montagne, dont le récit, à travers les siècles, a inondé de force et de joie des millions d'âmes, parce qu'elles sentaient passer sur elles, en les lisant, le souffle du Vrai, et qu'elles participaient à la Vie palpitante elle-même, précieusement conservée dans les Evangiles comme en un Vase sacré. Elle leur a fait croire que c'est le Christ de la Sainte-Cène qui revient, celui qui accomplit sur la terre le Mystère de la Sainte-Communion avec ses Disciples, le Christ condamné par Ponce-Pilate, crucifié entre deux larrons et qui ressuscita le troisième jour, puis apparut à Marie-Madeleine, aux apôtres, à Tho-

mas l'incrédule et qui fit route avec les disciples d'Emmaüs.

Le Jésus que Mme Besant connaît, qu'elle a trouvé dans ses recherches occultes, n'a *rien fait*, n'a *rien dit* de tout cela. Ce qu'il a fait et ce qu'il aurait dit sur terre, *personne n'en sait rien.*

N'est-il pas bien étrange et infiniment déplorable de voir Mme Besant et M. Leadbeater nier la réalité historique du Christ et de sa vie contée par les Evangiles, sans même essayer de pénétrer le mystère qui enveloppera alors fatalement l'activité passée, l'incarnation la plus intéressante du grand Instructeur dont ils annoncent le retour?

DEUXIÈME PHASE

Beaucoup de théosophes en ont été surpris, et Mme Besant a été pressée de questions sur ce point. Elle s'est efforcée d'y répondre dans une récente conférence, « Les aspects du Christ » Londres (13 juillet 1912), dont la traduction a paru dans le *Bulletin Théosophique* de février 1913. « D'abord, dit-elle, le côté historique. Sur ce point, l'occultisme parle clairement, tel que nous l'avons appris des Maîtres de la Loge Blanche par le messager qu'ils nous envoyèrent, H.

P. B., confirmé par les études de ceux qui travaillèrent depuis. Et cet aspect s'appuie fortement sur l'Histoire du passé et sur un ou deux enseignements dignes d'être considérés dans le Nouveau Testament même. C'est l'histoire d'un jeune Hébreu, né environ un siècle avant l'ère chrétienne, élevé en partie en Egypte, en partie dans les monastères Esséniens, qui, vers l'âge de 30 ans, commença à enseigner................., quelquefois l'amour enthousiaste de la foule, quelquefois la haine furieuse, entraînant le danger de mort; et, finalement, dans cette ville de Jérusalem, dans la cour même du Temple, l'émeute qui éclate, une pluie de pierres qui lapident, le Christ qui remonte à sa place, le meurtre du corps dans lequel il était demeuré un temps, l'arrestation du corps, la mise en croix par dérision de ce qu'ils avaient tué. Telle est l'histoire de ce passé, confirmée par les traditions conservées par les Juifs, traditions qui parlent de ce jeune instructeur qui prêcha et enseigna, qui fut tué et crucifié (1) sous le règne de la reine Salomé. Et c'est confirmé par ces paroles de Saint Pierre,

---

1. — Mme Besant, dans l'original anglais, n'emploie pas le mot « crucifier ». Elle dit « hanged on a tree », ce qui signifie « pendu à un arbre ».

La traduction française a dû égarer les lecteurs davantage encore que ne le fait le texte correctement rapporté.

dans les actes des Apôtres, quand, parlant avec reproches aux Juifs de son temps, il parle de « *Jésus que vous avez tué et crucifié* ».

Il semble qu'au saut brusque que Mme Besant fit, au début, du domaine des recherches occultes sur le terrain du Christianisme historique, succède à présent une tentative de concilier ces deux domaines, en invoquant des documents historiques et religieux en faveur d'une identification du Christ historique avec le « Jésus » de ses recherches occultes.

Mais cette tentative n'est pas heureuse. Les faits que Mme Besant essaye *d'introduire* dans la Vie du Christ pour établir cette « unification », sont inconciliables avec l'histoire aussi bien qu'avec le texte des Evangiles. Ces faits sont : la naissance 105 avant J.-C., la lapidation, enfin la pendaison ou la crucifixion *après* la mort.

La naissance du Christ historique en l'an un de l'ère chrétienne est démontrée par le récit de Tacite, qui vécut lui-même trois quarts de siècle seulement après les événements de Palestine.

Les « Annales » de Tacite, intitulées dans les manuscrits « Ab excessu divi Augusti », ne commencent l'histoire romaine qu'à la mort d'Auguste, survenue 14 ans après J.-C. On ne saurait donc essayer de reporter cent ans en arrière l'époque historique de la vie du Christ, d'autant plus que Tacite rapporte précisément l'origine du Christianisme à cette personnalité qu'il

nomme Christus et qui aurait été mise à mort par ordre du procurateur Ponce-Pilate entre 26 et 36 après J.-C. (*Grande Encyclopédie,* vol. 21, page 136). Il existe donc, sur ce point, un accord parfait entre l'histoire et les Evangiles, sans même invoquer les témoignages de Suétone et de Pline le jeune, tous deux concordants.

Mme Besant parlait tout à l'heure d'un aspect historique « qui s'appuie fortement sur l'histoire du passé ». L'histoire romaine, nous le voyons, infirme son interprétation historique. Mme Besant, en outre, en appelait aux traditions conservées par les Juifs parlant de ce jeune Instructeur qui fut lapidé et pendu à Jérusalem sous le règne de la reine Salomé.

Mme Besant ne cite pas les textes et cela est regrettable, Nous allons le faire à sa place, en empruntant en même temps à l'un des orientalistes les plus célèbres du XIXe siècle les commentaires qu'ils lui ont inspirés.

Dans son « *Essai sur l'Histoire et la Géographie de la Palestine,* d'après le Talmud, etc. » (1), M. J. Derenbourg, membre de l'Institut, consacre une note intitulée « Jésus et ben Sotada » à l'étude approfondie de l'hypothèse qui voit dans Jésus ben Sotada le Christ des Evangiles (p. 468 et suiv.).

---

1. — Imprimé en 1867 par l'Imprimerie Nationale. Le volume se trouve à la Bibliothèque Nationale.

Le développement de cette étude nous en interdit la reproduction complète. Mais certains extraits, comprenant surtout les textes des deux Talmuds, justifieront les conclusions de ce savant, nettement opposées à cette hypothèse.

« Dans J. Sanhédrin, VII, 16 où on lit, à la suite de la procédure décrite au commencement de cette note, les mots « ainsi l'on fit pour ben Sotada à Lydda, on cacha, pour l'épier, deux savants, puis on l'amena devant le tribunal où il fut lapidé », rien ne trahit encore la pensée qu'il puisse être question de Jésus, puisque dans ce cas on n'aurait pas seulement déguisé le nom de la personne, mais on aurait encore *mis Lydda pour Jérusalem* et *changé l'exécution par le crucifiement en celle de la lapidation*. Le Talmud de Babylone, J. Sanhédrin, VII, 67a, remplace tout ce qui se trouve après le nom de ben Sotada par les mots « et on le pendit à la veille de Pâques ». Dans cette addition perce évidemment déjà l'idée d'une confusion avec Jésus. Enfin la confusion paraît complète dans la discussion qui s'engage ensuite au même endroit : « Pourquoi le nom de ben Sotada, puisque c'était le fils de Pandéra?... » (1) Puis M. Derenbourg dit encore : « Pourquoi le nom de Jésus, qui se trouve vingt fois dans les Talmuds (dans les éditions non expurgées bien entendu) aurait-il été, dans une

1. — D'autres auteurs écrivent : Pandira.

occasion, remplacé par le pseudonyme de ben Sotada ? Cette question reste encore sans réponse... »

Enfin M. Derenbourg conclut par ces mots : « Je crois qu'après ce que nous venons de dire on reconnaîtra avec nous que, quelque temps avant ou après la destruction du Temple, il y eut à Lydda l'exécution d'un faux prophète qu'on a plus tard confondu avec Jésus... » Il importe d'ajouter qu'aucun des passages rapportés par M. Derenbourg ne parle d'une lapidation dans la cour du Temple.

De même que les Annales de Tacite, les textes des deux Talmuds, aussi bien que l'avis autorisé d'un grand orientaliste, viennent s'opposer à la prétention de Mme Besant d'identifier Jésus ben Sotada ou ben Pandéra avec le Christ. Et nous pouvons ajouter ici que les recherches occultes du Dr. Steiner reconnaissent également en Jésus ben Pandéra une personnalité entièrement distincte de celle du Christ.

Seule contre tous, en dépit du sens littéral des textes romains et juifs, et tranchant sur leur interprétation raisonnée, Mme Besant affirme *sur la foi,* dit-elle, *de Documents historiques — lesquels?* — que Jésus ben Pandéra est le Christ. Jusqu'à présent les documents historiques lui opposent un démenti absolu.

Si Mme Besant n'en soutient pas moins sa thèse avec succès, sans l'appui des citations du

Talmud, c'est que son auditoire lui accorde la plus grande *confiance*. Il ne soupçonne pas que les citations du Talmud la démentiraient et qu'elle fût capable de passer sous silence le témoignage gênant de Tacite.

Mais Mme Besant a invoqué un troisième ordre de « preuve *historique* »: « un ou *deux* enseignements dignes d'être considérés dans le Nouveau Testament même ». Avant d'examiner le passage *unique* qu'elle invoquera, une remarque préalable s'impose sur la liberté dont Mme Besant use ainsi à l'égard des Evangiles. On sait que ceux-ci prétendent offrir un récit *historique* rigoureusement exact de la vie et de la mort du Christ: M. Leadbeater, et avec lui Mme Besant, déclarent ce récit inexact dans toutes ses grandes lignes, dans tous ses détails. Le Christ serait né un siècle avant l'ère chrétienne, les apôtres n'ont pas existé, le Christ n'est pas *mort* sur la croix, etc.

Or il n'est pas possible vraiment d'invoquer la *valeur historique* d'une ligne *unique* des Evangiles en faveur d'une thèse *dont l'exactitude infirmera aussitôt la valeur historique des quatre Evangiles tout entiers*. A l'encontre du point unique invoqué, représentant « un enseignement digne d'être considéré» le *contenu total* des Evangiles représentera ainsi « les enseignements qui ne seront *pas* dignes d'être considérés ».

Mme Besant ne voit-elle pas que le naufrage

des quatre Evangiles engloutirait aussi le point unique dont elle espère étayer sa thèse ?

L'artifice d'un semblable procédé n'échappera à personne.

Mais examinons cependant les enseignements dont Mme Besant espère tirer de semblables conclusions. Elle se borne à citer les paroles suivantes de Pierre, dans les Actes des Apôtres : « Jésus que vous avez tué et pendu à un arbre ». Cette citation est conforme à la traduction officielle de l'Eglise anglicane.

Cependant la traduction française d'Ostervald rapporte ainsi ces mots : « Que vous avez fait mourir, le pendant au bois. » Et la version de Bourassé et Janvier dit: « Que vous avez fait mourir en le suspendant à un bois. »

Dans un autre passage des Actes (IV, 10) Pierre dit uniformément, dans ces trois éditions : « Que vous avez crucifié. » Ailleurs encore (X, 40) Pierre dit, d'après la bible anglaise : « *Qu'ils* ont tué et pendu à un bois. » Mais ce passage aussi est traduit par Ostervald : « Ils l'ont fait mourir, le pendant au bois », et par Bourassé et Janvier: « Ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. »

On le voit, le choix est grand entre les interprétations du texte original, et il serait véritablement imprudent, en tout état de cause, d'en tirer un argument, comme veut le faire Mme Besant, en faveur de la thèse d'un Christ lapidé

d'abord et pendu ensuite ou crucifié. Mais puisqu'elle semble croire que Pierre a voulu exprimer cette pensée, rien ne sera plus facile que de lui démontrer son erreur. En effet, les Actes des Apôtres (III, 13) font parler Pierre ainsi qu'il suit : « ... son fils Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, quoiqu'il jugeât qu'il devait être relâché. Mais vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât un meurtrier ; et vous avez fait mourir le Prince de la Vie, que Dieu a ressuscité des morts. »

Pierre, on le voit, corrobore ici, sans la moindre équivoque, toutes les phases du drame telles que les rapportent les quatre Evangélistes: le jugement devant Pilate, son refus de condamner le Christ, le relâchement de Barrabas réclamé par la foule. Ces paroles ne permettent pas de supposer qu'il croit à un Christ lapidé dans la cour du Temple, au cours d'une émeute, et crucifié *après* sa mort.

On ne saurait s'y méprendre, nous percevons chez Pierre l'écho fidèle d'un récit *identique* à celui des quatre Evangélistes. *Comme dans chacun des quatre Evangiles,* nous entendons la foule crier à Pilate : « Crucifie-le, crucifie-le. » Pour Pierre aussi, le Christ est véritablement *mort* sur la croix. L'unanimité des Evangélistes et de Pierre ne saurait être mise en doute.

La tentative de Mme Besant de rendre les Evangiles complices de son interprétation de la

mort du Christ semble ainsi vouée à un irrémédiable échec.

Mais la direction de son effort est on ne peut plus significative : une interprétation, favorable à sa thèse, de cinq ou six mots recueillis dans les Evangiles qu'elle a *déclarés pure fiction, dans cette même conférence,* l'eût décidée à reconnaître la valeur *historique* de *ce passage utile!* Pour recourir à de semblables moyens il faut avoir perdu toute foi en la cause que l'on défend. Quelle aberration que de prétendre que les Evangiles *sont* authentiques tout juste dans la mesure où ils concourent à étayer une thèse *niant* leur authenticité! Ils le sont s'ils décrivent la vie d'un Christ vrai, ils ne le sont pas si le Christ dont ils nous entretiennent est mythique, si le seul Christ réel est antérieur d'un siècle et a été lapidé.

Et Mme Besant *affirme* que le Christ des Evangiles *est* mythique ; ou bien alors que signifient ces paroles, dans cette même conférence sur « les aspects du Christ » : « Lorsque ces pensées se répandirent, le Dieu-Soleil et la Croix furent identifiés. La vie de l'Esprit déversé sur le monde a comme symbole cette croix aux bras égaux. A mesure que nous avançons, nous la trouvons dans les mystères. Mais lorsqu'elle devait être représentée et *que le pouvoir de créer des formes vivantes eût disparu par ignorance, les mystères devinrent un drame qui fut joué, et alors le Dieu-Soleil n'apparut plus triomphant sur la sphère de*

l'espace, mais étendu sur la croix de la matière, crucifié dans la matière, et vous n'avez plus la croix aux bras égaux, mais la croix latine, dont le bras allongé *permettra au corps de l'homme crucifié d'y être représenté.* Et c'est ainsi que grandit l'*enseignement mystique,* et s'agrégea autour de la figure splendide du Christ. »

Il faudra pourtant bien que Mme Besant se résigne. Il faudra qu'elle cesse de se mettre en contradiction avec elle-même en niant et en invoquant d'une même haleine la valeur *historique* des Evangiles, selon l'intérêt de sa thèse.

M. Leadbeater reste conséquent avec lui-même lorsqu'il dit, dans le *Credo chrétien,* page 65, parlant des paroles du Credo : « ..... a été crucifié, est mort, a été enterré... »

« Ici encore nous sommes en présence d'un malentendu presque universel dont les proportions ont été colossales, et les résultats tout à fait désastreux. *La stupéfiante transformation d'une allégorie parfaitement raisonnable en une biographie absolument impossible* a eu une triste influence sur l'église chrétienne tout entière et sur la foi qu'elle a enseignée ; et l'immense sympathie dévotionnelle, provoquée pendant des siècles par le récit d'une souffrance physique *totalement imaginaire,* est, peut-être, dans les annales du monde, l'exemple le plus extraordinaire et le plus lamentable d'un gaspillage d'énergie psychique. »

Et page 78, « naturellement, les clous, le sang, les blessures, toutes les épouvantables laideurs de la forme moderne, sont simplement des additions dues à l'imagination *malade d'un moine...* »

Certes c'est une grave inconséquence de la part de Mme Besant que de revendiquer, pour son Jésus obscur et lapidé, le témoignage des Evangiles dans le but de lui conserver les prérogatives du vrai Christ qu'elle lui a indûment attribuées. Si cette prétention n'avait été nettement anéantie par les textes de Tacite, du Talmud et des Evangiles, M. Leadbeater serait là pour rappeler à Mme Besant qu'en agissant ainsi elle se met en contradiction avec lui et avec elle-même, et qu'une « adaptation » de leur Jésus au Christ vrai est tout simplement impossible. L'œuvre de l'imagination malade d'un moine ne saurait pourtant devenir un fait historique parce que la substitution de Jesu ben Pandéra au Vrai Christ, acceptée d'abord en toute confiance par les admirateurs de Mme Besant et de M. Leadbeater, commence à être soupçonnée depuis que l'enseignement du Dr. Steiner se répand dans le monde..... (1).

---

1. — Pour éviter toute nouvelle méprise, j'ajoute expressément que l'enseignement du Dr. Steiner, tout en enregistrant l'existence de Jesu ben Pendéra, un siècle avant notre ère, ne proclame nullement sa prochaine apparition comme Instructeur du monde.

..... Mettons les choses au point. Dans la première phase de son annonciation d'un faux Christ, Madame Besant semble avoir été, de bonne foi, la victime d'investigations occultes incompétentes, qui lui avaient fait croire sincèrement au « retour du Christ ».

Sa conférence « Les Aspects du Christ » révèle une tout autre attitude. Elle a entendu douter de l'exactitude de son message. Elle a été priée de s'expliquer plus clairement, et elle va recourir à une documentation historique.

Jusque là, il n'y aurait rien à dire. Mais, au moment où elle consulta ces documents, il est presqu'impossible que Mme Besant n'ait pas clairement reconnu qu'elle s'était trompée. Sa grande érudition nous contraint de croire qu'elle n'ignore ni les Annales de Tacite, ni les textes du Talmud, ni le passage des Actes où Pierre confirme le récit des quatre Evangélistes. Sa haute intelligence l'empêchera de penser sérieusement qu'elle fait œuvre de documentation *historique* en extrayant une ligne brève des Evangiles où *tout, pour elle, est mythe et allégorie*. Ce n'est plus notre bon sens qui sera offensé par l'inconséquence de semblables procédés. Malgré nous, inéluctable comme l'instinct logique, l'idée d'une grande ingéniosité, s'employant à la défense d'une erreur consciente, surgira dans notre esprit. Mme Besant semblerait savoir maintenant qu'un abîme profond sépare son Jésus du Christ vrai, elle semble

délibérément entreprendre de plaider le faux Christ, plutôt que..... d'avouer.

Je n'ignore pas que ce soupçon sera infâme tant qu'on n'aura pas démontré l'invraisemblance de toute autre hypothèse moins infamante... Mais *comment* expliquer, *autrement* qu'à l'aide de cette hypothèse, qu'une intelligence aussi pénétrante, désirant compulser *sincèrement* les documents historiques, ait pu passer sous silence les rapports concordants du plus grand historien de Rome et de deux autres écrivains de son époque, qu'elle puisse faire violence au texte du Talmud (car, d'après le Talmud, ce n'est pas à Jérusalem, mais à Lydda qu'a été exécuté Jésus ben Pandéra), qu'elle décide d'infliger sans preuves un démenti aux quatre récits concordants des Evangélistes, qu'elle tente, enfin, désespérément, de faire dire à Pierre ce qu'il n'a jamais dit ni voulu dire ? Chez un grand écrivain qui a fait ses preuves comme Mme Besant a fait les siennes, comment expliquer cette *accumulation* d'illogismes — *dont chacun constituerait une erreur grossière, même pour un intellect médiocre* — si ce n'est par *l'intention* qui les a tous volontairement groupés en vue d'une thèse qu'il s'agit de défendre à tout prix? — Et pourtant, dira-t-on, quel mobile inspirerait à Mme Besant une semblable détermination, un tel acharnement au service de l'erreur ? Dans quel but défendrait-elle ce qu'elle sait être faux ?

J'ai essayé de comprendre, le cœur en révolte contre les conclusions implacables de ma pensée, l'âme désespérément tendue vers la Vérité.... Est-ce de ma faute si un souvenir a surgi, un souvenir profondément gravé en moi, comme tant de pages de l'« Autobiographie » de Mme Besant que j'ai jadis lues et relues, qui m'ont fait palpiter d'admiration et d'enthousiasme, et qui vivent encore en moi? Oui, pendant que j'étais ainsi penché sur cet effroyable problème, j'ai entendu Mme Besant nous rapporter comment la jugeait Mme Blavatsky: « Child, your pride is terrible. You are as proud as Lucifer himself. » « Enfant, votre orgueil est terrible. Vous êtes aussi orgueilleuse que Lucifer lui-même. »

Aussi orgueilleuse que le Roi de l'orgueil, aussi riche en orgueil que la source unique de tout orgueil... Nous sentirons tous passer sur nos âmes un frisson de terreur et de compassion... De toutes nos forces, par un instinct soudain ravivé, nous enlacerons la Vérité, nous nous serrerons fidèlement autour d'elle, nous aspirerons de tout notre cœur vers l'Humilité qui sauve, nous l'implorerons pour Mme Besant..... Mais quel malheur pourtant, quel affreux malheur que cet enchaînement de la cause redoutable et de ses effets tragiques nous apparaisse si vrai, si concluant, si irréfutable..... Un orgueil indomptable, un orgueil dévastateur ne reculera devant RIEN évidemment, plutôt que de faire l'aveu humiliant d'une erreur.

Il faut le dire, *seul* l'orgueil *surhumain* évoqué par Mme Blavatsky oserait faire persévérer consciemment dans l'erreur, au moment où l'on tient entre ses mains le salut de milliers d'âmes, qu'on s'apprête à précipiter dans la plus tragique des confusions. Tout s'éclairerait ainsi, il est vrai. Mais quelle épouvantable clarté ! Et comme on voudrait qu'elle fut moins cruelle, moins impitoyable. Car elle paralysera avec une force souveraine tout l'attachement affectueux que nous nous obstinions de conserver à Mme Besant, elle nous montre que nous avons l'impérieux devoir d'arracher de notre cœur jusqu'au dernier vestige de l'ancienne solidarité, si nous voulons éviter d'être ses complices.

Quelle que soit notre douleur, il faut regarder la Vérité en face courageusement. Malgré les charges écrasantes réunies contre Mme Besant, je n'affirmerai pas qu'elle se soit rendue coupable de la proclamation délibérée d'un faux Christ; je respecterai le mystère insondable qui protège les pensées secrètes de tout être humain contre les indiscrétions de l'investigation psychologique. Mais, sans la moindre hésitation, j'affirmerai ceci: Notre raison nous contraint de dire que les choses se passent comme si Mme Besant, ayant elle-même cessé de croire à l'identité de son Jésus et du Christ, voulait continuer à y faire croire les autres. Lorsque nous essayâmes tout à l'heure d'éluder cette affligeante conclusion, Mme Bla-

vatsky elle-même s'est dressée devant nous; la fondatrice de la Société Théosophique, l'amie de Mme Besant, le guide de ses premiers pas dans la vie occulte, est venue défendre le verdict de la raison impartiale, en nous y ramenant de toute l'autorité que nous concédons à sa connaissance clairvoyante, à son affection protectrice pour Mme Besant. Elle nous fournit, hélas ! une clé psychologique qui semble révéler le secret de toutes les défaillances de notre Présidente. Son orgueil, son esprit de domination l'auraient poussée à cette croisade d'extermination contre l'enseignement du Dr. Steiner, ils lui auraient fait ramasser, sans le moindre souci du vrai, du juste ou des principes théosophiques, n'importe quelle arme capable de réduire l'adversaire : la calomnie, l'abus du pouvoir, le travestissement des faits, combinés en une tactique subtile. Et lorsqu'elle deviendra la victime d'une erreur au cours de ses investigations occultes — dont, en théorie pourtant, elle proclame sans cesse la faillibilité — c'est son orgueil encore qui viendra lui barrer le chemin des aveux, et qui l'asservira aux plus pitoyables machinations. Certes l'attitude de Mme Besant à l'égard de l'enseignement du Dr. Steiner et de sa personne est infiniment coupable et nous inspire une profonde réprobation. Mais elle n'atteint pas les proportions effroyables de sa faute dans cette proclamation d'un faux Christ. Ici les termes qui carac-

tériseraient ses responsabilités peuvent hanter notre pensée, mais ils se déroberont toujours à notre plume. Bornons-nous à dire que c'est un immense malheur d'entrevoir que Mme Besant a peut-être renfermé dans son âme l'aveu de son erreur, que l'orgueil lui ait suggéré une politique d'expédients si peu sincères, si lamentablement précaires. Une déclaration formelle et explicite, au contraire, rachetait, dans la mesure du possible, l'erreur initiale. En entreprenant de la défendre, Mme Besant a fait, de cette erreur, un désastre où sombrera, *de toute façon*, jusqu'au dernier vestige de la confiance qu'elle inspira jadis. Car si elle ne défend pas son erreur consciemment, à quel écroulement total de toutes ses facultés assisterions-nous alors ! Un indicible effroi nous saisira en évoquant la possibilité d'une confusion préméditée, aussi bien que l'hypothèse d'une soudaine insuffisance mentale aussi radicale, aussi totale que la révélerait cette conférence sur les aspects du Christ. La seule chose certaine, dans les deux cas, c'est que nous sommes en présence de la pire des catastrophes réservées, dans le domaine spirituel, à l'humanité contemporaine, si nous en envisageons les conséquences immédiates et lointaines.

Et pour que le drame soit complet, pour que nous goûtions jusqu'au bout les émotions les plus amères, nous voyons, en face de cette procla-

mation d'un faux Christ, se dresser la confiance éperdue des victimes.

La conférence de Mme Besant sur « les Maîtres » a servi, en Allemagne, comme pamphlet de propagande en faveur de l'Etoile d'Orient. (Düsseldorf, Ernst Pieper, Ring-Verlag). Cette conférence contient les lignes suivantes : « Celui que l'Orient nomme la grande Vérité, l'Instructeur du Monde, que l'Occident nomme le Christ, se réincarnera prochainement... » Un appel chaleureux termine la brochure, invitant le public de joindre l'Etoile d'Orient. Faisant allusion au passage cité, cet appel dit : « Des lèvres vénérées nous trahissent que cela est non seulement possible, mais certain. Avec un enthousiasme et une confiance qui dissolvent en allégresse tous les doutes et toutes les incertitudes, Mme Besant, l'auteur de cette conférence, nous annonce que le grand Maître nous dispensera à nouveau la bénédiction de sa présence et continuera l'œuvre du salut de l'humanité. Nous serions ainsi comblés de grâce à la face de milliers de générations. Le royaume des cieux descendrait de nouveau tout près de nous. S'il en est ainsi — *et il est difficile de ne pas croire une Annie Besant.....* »
..... La pensée chancelle en apercevant ainsi, face à face, la suprême mystification et la suprême confiance...

Et plus nous approfondirons, plus terrifiantes apparaîtront les responsabilités d'Adyar dans

cette triste machination. Car on peut encore désirer connaître l'origine d'une confiance aussi intrépide, indestructible au point de résister à l'éloquent langage des faits réunis ici et dont l'un ou l'autre, sinon tous, ont été à la portée du libre examen de ces membres professant pour Mme Besant cette enthousiaste confiance. La réponse à cette question formule une inculpation nouvelle, écrasante autant qu'inattendue.

Car cette confiance n'est nullement, chez toutes les victimes, le résultat d'un libre élan de leurs énergies intérieures. Elle est née, chez la plupart d'entre elles, sous l'empire d'une formidable suggestion délibérément organisée et savamment entretenue par les auteurs même de cette mystification, par M. Leadbeater qui écrit et par Mme Besant qui édite les lignes suivantes dans l'*Adyar-Album*, page 45 : « ... Que puis-je vous dire de votre Présidente que vous ne sachiez déjà? Son intelligence colossale, son *infaillible* sagesse, son éloquence inégalée, son merveilleux oubli d'elle-même, son infatigable dévouement au travail pour les autres, tout cela vous est familier. Cependant ces qualités et ces pouvoirs ne sont qu'une partie de sa grandeur ; ils sont à la surface ; tous peuvent les voir ; ils sautent aux yeux. Mais il y a d'autres qualités, d'autres pouvoirs dont vous ne pouvez rien savoir, car ils relèvent du secret de l'Initiation. Elle est une pupille de nos Maîtres; de la source de leur anti-

que sagesse jaillit la sienne propre ; les plans qu'elle exécute sont leurs plans visant le salut du monde. Considérez ainsi combien grand est l'honneur qui vous échoit en étant admis à travailler sous elle, car, le faisant, vous travaillez virtuellement sous eux. Pensez combien vous devriez veiller *à ne perdre aucune indication tombant de ses lèvres,* à vous conformer aux instructions *quelles qu'elles soient, qu'elle vienne à vous donner.* Souvenez-vous qu'en raison de son état d'Initiée elle sait bien plus que vous; et précisément parce que sa connaissance est occulte, donnée sous le sceau de l'Initiation, elle ne peut la partager avec vous. Ses actes seront ainsi constamment inspirés de considérations qui échappent à vos conceptions. Il y aura des moments où vous ne pourrez comprendre ses mobiles, car elle tient compte de bien des choses que vous ne voyez pas et dont elle ne doit rien vous dire. Mais *que vous la compreniez ou non,* vous serez sage en la suivant *implicitement,* tout simplement parce qu'elle sait. Tout ceci n'est pas de ma part une simple supposition ou une randonnée de l'imagination ; j'ai été, aux côtés de notre Présidente, en présence du suprême directeur de l'évolution sur ce globe, et je sais ce que je dis. Que les sages entendent mes paroles, et agissent en conséquence. »

On comprend que des âmes n'ayant pas développé à un degré considérable le sens critique, la

faculté instinctive qui discerne le vrai du faux, succomberont fatalement à ce formidable assaut. Ils ne s'apercevront pas que celui qui garantit ainsi l'infaillibilité de la sagesse de Mme Besant, aurait besoin d'un garant lui-même — nous examinerons cette question tout à l'heure — avant qu'on n'obéisse à son étrange conseil de suivre Mme Besant qu'on la comprenne ou non, de la suivre *implicitement* — c'est-à-dire *uniquement parce qu'elle le demande.*

Je ne pense pas que les religions ou les cultures humaines, même aux âges les plus primitifs, aient jamais institué de façon plus directe et plus résolue la superstition dans sa forme la plus monstrueuse. Car si l'humanité suivait alors un chef sans réflexion, la pensée, à ces époques reculées, n'était pas développée : les documents que nous ont légués ces cultures le démontrent. M. Leadbeater, au contraire, réclame la suppression *consciente* de la pensée devenue majeure, il en sollicite l'*aveugle* soumission *consciemment* acceptée, il propose l'étouffement volontaire de toutes les protestations de notre sentiment intime... Et cet abêtissement délibéré qu'il préconise, au profit de Mme Besant, il s'empresse d'y faire appel lui-même immédiatement, en nous parlant du « Suprême directeur de l'Evolution sur ce globe ». Quel est ce personnage administratif, avec qui l'identifier dans le plan de l'évolution tel qu'il nous a été présenté par Mme Be-

sant et M. Leadbeater eux-mêmes ? Mais M. Leadbeater évidemment ne se soucie pas de nous faire *comprendre,* au moment où il essaie de ranimer tout le résidu des forces de l'obscurantisme qui peuvent encore sommeiller au fond de l'âme humaine...

Quelle puissance secourable nous délivrera du cauchemar qui nous oppresse ? Quel Dieu vengeur viendra foudroyer ce prophète impie qui tente de ravaler l'humanité au rang d'un troupeau d'automates dociles reniant leur raison, refoulant leurs impulsions intimes qui les avertissent peut-être que Mme Besant se trompe et les trompe ? Une voix douce et persuasive monte du fond de mon être, infiniment rassurante. A son approche, je sens, comme par enchantement, se dissiper l'épais brouillard qui menaçait d'ensevelir nos âmes dans les brumes d'une ignorance servile. Une irrésistible clarté éclate, triomphante. Jugé sans recours et exécuté sur le champ, M. Leadbeater entend prononcer son verdict par le Bouddha lui-même : « Ne croyez pas ce que vous « avez entendu dire ; ne croyez pas aux tradi- « tions parce qu'elles ont été transmises par de « nombreuses générations ; ne croyez pas une « chose parce qu'elle est répétée par beaucoup de « personnes ; ne croyez pas uniquement parce « qu'on vous a produit un ouvrage d'un ancien « sage ; ne croyez pas aux conjectures ; ne « croyez pas ce à quoi vous êtes attachés par

« habitude; *ne croyez pas uniquement sur l'au-*
« *torité de vos Maîtres et de vos aînés.* APRÈS
« OBSERVATION ET ANALYSE, *lorsqu'un principe*
« *est conforme à la raison et conduit au bien et*
« *à l'avantage de tous,* acceptez-le et tenez-
« vous-y. » Bouddha (Anguttura-Nikaya).

Quel refuge souverain, quel noble appui que les paroles de ceux qui sont vraiment grands ; elles sont la constante sauvegarde de l'humanité.

Nous avons vu qu' « après observation et analyse », l' « infaillible » sagesse de Mme Besant n'a plus été qu'un amas d'inconséquences, d'injustices, de procédés sectaires dans la vie exotérique, d'erreurs et de mystifications dans les proclamations ésotériques; que loin de « mener au bien et à l'avantage de tous », cette « infaillible » sagesse mène à la mutilation de la Société Théosophique, au plus misérable asservissement des âmes, à l'émasculation des intelligences, à l'exaltation d'une épouvantable erreur. Et nous sentirons tous, à ce moment précis, que nous ne nous rendrons dignes des sages exhortations du grand Etre que fut le Bouddha, qu'en dénonçant explicitement les aberrations lamentables de ces deux occultistes, afin d'arracher le plus d'âmes possible à leur influence pernicieuse. Tendus vers ce but et fidèles à ce devoir, nous poursuivrons calmement et fermement l'examen des faits.

Fort heureusement les affirmations de Mme Be-

sant et de M. Leadbeater ont atteint tout récemment un tel degré d'extravagance qu'elles jettent au bon sens le suprême défi, un défi que relèveront même les intelligences les moins ombrageuses et les cœurs les plus complaisants.

TROISIÈME PHASE

Un livre vient de paraître : *Man, Where-How-Whither,* écrit en collaboration par Mme Besant et M. Leadbeater.

La substitution d'un faux Jésus au Christ des Evangiles s'étaye à présent de documents nouveaux. Au cours de leurs investigations, ces occultistes explorent, d'une part, les incarnations passées de celui que Mme Besant nomme « le Maître Jésus », c'est-à-dire du Jésus né 105 ans avant Jésus-Christ ; d'autre part, les vies antérieures de l'être qu'elle nomme le « Seigneur Maitreya, le Bodhisattva actuel, l'Instructeur suprême du monde », dont l'Ego aurait, à un moment donné, remplacé celui de Jésus, réalisant ainsi la dernière incarnation du « Christ » dont elle annonce aujourd'hui le retour.

Citons d'abord les incarnations de « l'Instructeur suprême », de celui qu'elle croît être « le Seigneur Maitreya ».

Dans le chapitre sur les « Débuts de la Chaîne lunaire », page 34, nous lisons :

« Il y a là une hutte où vit un homme de la lune, sa femme et ses enfants ; nous les connaîtrons plus tard sous les noms du Maître M. et du Maître K. H., de Gautama qui devint le Bouddha, et du Seigneur Maitreya. Un nombre de singes (1) vivent autour de la hutte, et offrent à ses propriétaires la dévotion de chiens fidèles ; parmi ces singes nous reconnaissons ceux qui seront plus tard M. Leadbeater, Mme Besant, J. Krishnamurti et Mizar (frère de ce dernier). Nous pouvons leur donner leurs noms futurs afin de mieux les reconnaître, quoiqu'ils ne soient pas encore humains. » (2)

Dans la quatrième race-racine, nous trouvons encore le personnage supposé être « Maitreya » comme époux de l'Ego que Mme Besant croit pouvoir identifier avec le « Maître K. H. »

Mme Besant est de nouveau de la famille, comme leur fille, sœur aînée du « Maître M. ». « Maitreya », le futur Instructeur du monde dont

---

1. — « Monkey-creatures » en anglais.

2. — Dans son récit, Mme Besant emploie pour tous ses personnages des noms d'emprunt, comme par exemple : Herakles pour elle-même, Sirius pour M. Leadbeater, etc. Un tableau spécial en tête du volume en renferme la clé. Nous avons introduit dans nos citations les équivalents portés à ce répertoire.

on nous promet le retour, était alors chef de tribu (p. 113).

Nous le retrouvons (p. 252) comme fille d'Alcyone avec, comme sœur, « Jésus » lui-même.

Dans la sous-race Iranienne, il est à la tête de la religion de l'Etat (p. 298).

Il est Grand Prêtre dans les Indes méridionales, 18875 avant J.-C. (p. 328).

3.000 ans plus tard, en Egypte (p. 330), il est, dans la même qualité, le conseiller d'un Pharaon.

Nous arrivons ainsi aux environs de l'an 15000 avant J.-C..... et puis — est-ce croyable — on cesse de nous parler des incarnations ultérieures de celui qu'on prétend pourtant avoir été l'Instructeur du monde, au début de notre ère.

On explore sa vie d'époux, de père, de fonctionnaire et de prêtre, et l'on tourne le dos à la seule incarnation qui serait d'un intérêt vital, primordial pour l'univers tout entier.....

Mais voyons si les incarnations du « Jésus » de Mme Besant comblent cette lacune, si elles éclaireront ce point essentiel resté obscur.

Nous le rencontrons pour la première fois, au commencement de la cinquième race-racine, comme fille d'Alcyone-Krishnamurti et sœur de « Maitreya » (p. 252).

Puis comme épouse, en secondes noces, de Jules César, 18875 avant J.-C. (p. 328). Il (ou plutôt elle) était veuve à ce moment-là de Vulcain (connu sous le nom de Sir Thomas More dans sa

dernière incarnation). Mme Besant et Alcyone (p. 494) étaient alors ses frères.

Il figure ensuite au nombre des immigrants Aryens en Inde (p. 333).

Il est également identifié, paraît-il, comme fille d'Alcyone-Krishnamurti (son père) et de M. Fabrizio Ruspoli (1) (sa mère), parents également, à la même époque, du futur « Instructeur du monde, Maitreya » (alors leur jeune fille). Ceci se passait 72000 ans avant notre ère, au bord du lac de Gobi.

Nous retrouvons Jésus, en 15910 avant J.-C., comme petit-fils de « Maitreya », et comme père et grand-père d'une nombreuse famille où figurent, comme dans tous les autres cas examinés, des membres actuels de la Société Théosophique seulement ; on n'y trouve cependant que les fidèles amis d'Adyar, à l'exclusion de tous les autres (2). Dans cette famille, en y ajoutant les

---

1. — M. Ruspoli est un théosophe italien, résident actuel d'Adyar, chez qui M. Leadbeater a séjourné en Italie.

2. — Il est d'ailleurs remarquable qu'en dehors de ceux-ci aucun personnage, dans notre vaste Univers, n'ait jamais pénétré dans ces communautés familiales auxquelles on attribue le rôle de pionniers dans toutes les civilisations passées. Et pourtant on nous fait assister à des mariages qui se chiffrent par *milliers*... mais *toujours* les *mêmes* noms revien-

gendres et les brus, ces membres sont au nombre de 33 (p. 496).

En l'an 12800 avant notre ère, le « Jésus » de Mme Besant fait encore partie d'une famille infiniment nombreuse, toujours composée de façon identique et qui renferme, parmi les noms connus dans le monde théosophique, Mme Marie-Louise Kirby (théosophe italienne, résidente d'Adyar), qui fut sa sœur. Jésus fut alors père de Miss S. Maud Sharpe (l'ancien Secrétaire général de la Section anglaise), de Jules César et de T. Subba Raw ; le Teshu Lama était alors sa fille... etc., etc. (p. 499).

Enfin, 13500 avant J.-C., ce Jésus est l'épouse d'un empereur de l'Inde méridionale.

Mais, encore une fois, nous allons être déçus. Car le silence le plus complet règne sur les incarnations de Jésus *ultérieures* à ces époques, comme il régnait sur celles de « l'Instructeur du

---

nent, et, pourtant, *tous* les membres de *toutes* les familles sont identifiés.

Cette singulière oligarchie des amis et fidèles d'Adyar à travers l'évolution de notre terre méritait peut-être d'être signalée, d'autant plus que M. Leadbeater, en parlant, dans son coup d'œil sur le XXVIIIe siècle, des pionniers de la sixième race future, remarque malicieusement : « Nous savons qui n'en sera *pas* » (p. 342). Il met en italiques le mot *pas*, préoccupé, sans doute, de dénoncer l'indignité foncière des autres théosophes...

monde ». Aucun détail ne nous est donné sur la vie de Jésus au moment du changement de notre ère.

A l'heure qu'il est, il faut le dire, ces renseignements n'apparaîtront plus indispensables à personne. Maintenant que nous savons que « l'Instructeur du Monde » de Mme Besant est un homme ordinaire de la Chaîne lunaire, dont Mme Besant fut d'abord l'animal domestique (1) et ensuite la sœur, et qui, dans le passé de notre terre, fut tantôt fille du jeune Krishnamurti ou de Monsieur Ruspoli, qui imaginerait encore qu'il puisse s'agir ici, autrement qu'en une plaisanterie impie ou démente, du Christ Vrai, dont l'Evangile de Saint-Jean proclame, ainsi qu'il suit, la nature divine et la stature cosmique:

« *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu; et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu.*

Toutes choses ont été faites par lui; et rien de ce qui est n'a été fait sans lui.

. . . .

Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi

---

1. — L'enseignement du Dr. Steiner n'attribue pas au singe le rang d'un ancêtre humain. Les animaux sont, pour lui, des formes humaines dégénérées. Celles qui ressembleraient tant soit peu aux animaux actuels ne remonteraient guère plus loin que les périodes centrales de l'Atlantide.

nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité. »

Je voudrais m'excuser d'avoir osé citer ici ces paroles sacrées, d'avoir osé les proférer en une même haleine avec ces formidables extravagances.....

Courbons la tête un instant, en un respectueux recueillement. Et nous n'aurons plus qu'une sereine et inaltérable pitié pour ceux qui oseraient persister à mesurer leur Jésus, cet homme lunaire qui fut le frère, la sœur et le mari des uns et des autres dans ses précédentes incarnations, au *Verbe Créateur fait chair*, au *Verbe qui était Dieu* et par qui *toutes choses ont été faites*, et qui était *Au Commencement*. S'ils continuent encore à dire que ce Jésus-là est le vrai Christ, c'est que leur raison aura sombré, car on ne pourra jamais admettre une pareille profanation du Divin, consciente et délibérée, de la part d'occultistes qu'on suppose croire sincèrement à l'existence d'un principe divin dans l'Univers. Et c'est avec une sombre ironie que leurs proclamations orgueilleuses vont maintenant se retourner contre eux-mêmes, lorsqu'ils oseront dire (p. 459) dans leurs « Visions du XXVIII[e] siècle » : « Il reste encore un petit nombre d'hommes représentant la forme la plus ancienne du Christianisme; ceux qui, au nom du Christ, *refusèrent de le recevoir lorsqu'il revint sous une forme nouvelle*. La majorité considère ces gens comme désespérément

rétrogrades..... » En vérité, on n'est pas plus cruel... envers soi-même. Car, d'un seul coup, Mme Besant et M. Leadbeater réussissent ainsi à discréditer le résultat de *toutes* leurs recherches auprès de ceux qui auront, à l'aide des citations réunies ici, percé cette grotesque mise en scène du retour d'un faux Christ.

Tels sont les trois aspects du faux Christ de Madame Besant et de M. Leadbeater. Espérons qu'ils ne commettront plus, dorénavant, l'erreur, l'inconséquence, le sacrilège enfin de revêtir *leur* Jésus de l'auréole divine qui resplendit, dans l'âme occidentale, autour de la figure du Christ historique. C'est une mystification atroce d'égarer ainsi les âmes aimant le Christ. Et le regard résolument fixé sur les responsabilités karmiques encourues par Mme Besant, je prononcerai ici, en une pensée d'indissoluble fraternité humaine, les paroles qu'elle devrait prononcer elle-même.

« A propos du retour du Christ, devrait-elle dire, je vous prie de distinguer nettement entre le Christ des Evangiles et la personnalité que je vise. Tout ce qu'ils ont en commun, c'est le prénom de Jésus.

« Le mot « Christ », dans mes discours, ne se rapporte pas à l'individualité *réelle* ayant vécu dans le passé, et dont parlent les Evangiles. Ce nom, pour moi, n'indique qu'un caractère, un emploi, celui d'Instructeur du Monde. N'ai-je pas

dit, dans ma conférence sur les aspects du Christ: « ..... Qu'importent les noms... Appelez-le le Christ ou le Bouddha, ou du nom que vous voulez....., le Christ répond à tous les noms. » Or il me plaît d'accorder ce titre à une personnalité absolument étrangère aux événements historiques de la Judée. Puisque ce nom, dont je me sers, est susceptible de provoquer une équivoque, il est nécessaire de bien souligner que le Jésus dont je vous annonce le retour ne doit à aucun degré être confondu avec votre Christ. Votre foi en sa Divinité, en son rôle capital dans l'Evolution humaine, résulte de votre foi dans le récit de sa vie et surtout de sa mort, rapportées par ses disciples, les apôtres de sa religion. Or, autant que je sache, ces apôtres n'ont jamais existé et le récit de sa vie et de la leur est de pure imagination. Si vous voulez croire au retour du Christ dont je vous entretiens, il suffira que vous admettiez l'existence d'un être nommé Jésus ayant vécu un siècle environ avant l'époque où l'on place les soi-disant événements de Palestine, qui n'ont jamais eu lieu. De ce Jésus dont j'annonce le retour je ne sais rien. Le Talmud en dit à peine quelques mots en passant, et je n'ai pas encore entrepris les recherches occultes permettant de reconstituer sa dernière incarnation d'Instructeur. Je puis, par contre, vous renseigner sur son passé plus lointain: il fut mon frère lorsqu'il était chef de tribu, d'autres fois il vécut comme fils

d'Alcyone et de M. Ruspoli. Vous trouverez ses vies passées constamment associées à celles des plus fervents amis d'Adyar.....

« D'ailleurs, si vous restez fidèles à vos Ecritures saintes dont je repousse, quant à moi, l'authenticité, elles vous garantiront contre ceux qui tenteraient d'établir une confusion entre le prophète que je vous annonce et le Christ des Evangiles. Celui-ci ne dit-il pas explicitement, en s'adressant au Père: Je vous ai glorifié sur la terre; *j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez chargé de faire*. (St-Jean, XVII, 4). Il ne semblerait donc pas qu'il dût se réincarner pour parfaire l'œuvre dont il affirme qu'elle est achevée sur terre. Bien au contraire, vos Ecritures annoncent son retour « sur les nuées » (Actes des Apôtres, I, 9 à 11; Apocalypse, I, 7; Saint-Mathieu, XXIV, 30). Les nuées consistent en une substance pénétrable à toute autre substance, elles possèdent des formes en constante transformation..... ce sont là les deux attributs permanents des mondes subtils, ainsi que je vous l'ai enseigné..... Vous aurez ainsi compris que votre Christ, selon vos Ecritures, a parfait son œuvre sur terre, et qu'il apparaîtra à présent sur d'autres plans de l'Etre, comme le prétend le Dr. Steiner, dont les recherches occultes confirment, paraît-il, le sens littéral et le sens profond de chaque mot de ces Evangiles fantaisistes..... »

Seulement, si Mme Besant tenait ce langage, il

est à craindre qu'on ne lui réponde ceci: « Si nous vous avons bien compris, l'essor du Christianisme, la civilisation occidentale qu'il a enfantée, riche en génies dans tous les domaines — pensée, arts, littérature, technique — tout cela serait construit sur le néant, sur quelques centaines de pages d'une prose de hasard due à des rédacteurs obscurs et médiocres ? C'est ce qui semble logiquement résulter de vos communications. Puisque vous accueillez cette idée, nous ne pourrons être surpris que vous prétendiez rattacher un âge nouveau, une nouvelle civilisation, à un être obscur et inconnu, stérile dans le passé, n'ayant de commun avec le Christ vrai que le prénom de Jésus. Mais souffrez que nous ne partagions pas votre avis. Le respect des générations qui nous ont précédés, autant que notre bon sens, nous défendent de croire à la vertu génératrice d'une compilation de textes fantaisistes.

Pour produire l'épanouissement de Vie spirituelle qui a caractérisé les siècles écoulés, il a fallu une force *réelle*, une énergie *positive* et d'essence divine: le Christ même dont vous niez la vie et la réalité. Votre Jésus insaisissable dans le passé comme Instructeur du Monde, apparaissant seulement comme votre sœur ou le fils ou le frère de vos amis, ne nous inspire aucune confiance. Nous refusons de vous suivre. D'ailleurs, nous avons été prémunis par la parole du Christ lui-même contre le danger que vous représentez :

« Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes; ils feront de grands signes et des prodiges, jusqu'à séduire, s'il était possible, même les élus. Voilà que je vous l'ai prédit. » (Saint-Mathieu, XXIV, 24). Vous voyez, madame, vous aurez beau nous vanter la prétendue descente du Saint-Esprit lors d'une distribution de diplômes par le jeune Krishnamurti, nous sommes entièrement fixés sur son compte. Notre bon sens et nos documents religieux nous protègent tour à tour contre vos erreurs et contre vos séductions. »

Si Mme Besant avait tenté d'éviter la confusion au lieu de la susciter et de l'entretenir, on voit qu'il ne serait plus guère intéressant de savoir si le Jésus dont elle annonce le retour s'incarnera ou non dans le corps du jeune Krishnamurti : ce serait là un fait divers insignifiant, elle ne pourrait pas « parader avec ce jeune homme sous les yeux de l'Univers entier comme avec le Christ futur », ainsi qu'à un certain moment écrivait le Dr. Hübbe-Schleiden, président de l'Ordre de l'Etoile d'Orient en Allemagne (*Mitteilungen*, mars 1913, page 6).

Aussi a-t-on eu recours à ce funeste quiproquo qui tend à faire croire que Mme Besant et M. Leadbeater préparent cet adolescent à devenir une incarnation du Christ *vrai*. C'est avec un sentiment d'immense tristesse que nous penserons à toutes les victimes qu'a suggestionnées l'irrésistible éloquence de Mme Besant, à toutes ces âmes

trop confiantes qui, sans s'en douter, reportent sur un autre personnage leur amour du Christ, qui ancrent leurs énergies de foi et d'espérance en un être qui n'est pas le Christ. Quel qu'il soit, par le fait même qu'il est un autre, le suppléant sera foncièrement et radicalement indigne de ces hommages, car entre lui et ses adorateurs il y aura le crime de captation frauduleuse inconsciente ou d'imposture préméditée.

Les Causes profondes

CERTAINES MÉTHODES OCCULTES

Cependant la parodie est déjà tristement amorcée. M. Krishnamurti a écrit, sous le nom d'Alcyone, un petit livre, — « de grande valeur » nous dit Mme Besant dans le *Theosophist* de janvier 1911 — intitulé « Aux pieds du Maître ». Les enseignements qui s'y trouvent, déclare Mme Besant dans la préface, lui furent donnés par son Maître lorsqu'il se préparait à l'Initiation. Dans un procès intenté actuellement à Mme Besant par le père d'Alcyone, celui-ci allègue d'ailleurs qu'il a des raisons de considérer ce livre comme une compilation émanant de M. Leadbeater. Son fils, dit-il, ne saurait écrire convenablement une lettre anglaise et est absolument incapable de produire un pareil ouvrage. Aussi pense-t-il que ces procédés menacent de faire dévier la nature morale de son fils, etc. (Plainte de J. Narayaniah devant la cour de Madras.)

Dans le traité en question on peut lire les lignes suivantes: « Si tu vois quelqu'un contrevenir aux lois du pays, tu dois en informer les autorités ».

Sans aucun doute, dans tous les pays où résident des membres de l'Etoile d'Orient, la police se réjouira de ce renfort gratuit de collaborateurs convaincus. Mais il est à craindre que l'opinion publique ne méprise le prophète qui élèvera ainsi la délation, la dénonciation à la hauteur d'une institution religieuse. En France, dans tous les cas, on peut lui prédire un échec certain.

On objectera peut-être que c'est là, dans ce petit livre médiocre et inoffensif, la seule infraction grossière à la morale. Elle n'en restera pas moins significative. Nous savons qu'une seule dénonciation, même fortuite, dépréciera à nos yeux le caractère de son auteur. Que penser alors d'un *organisateur* de dénonciations *systématiques,* dont la cécité morale sera assez complète pour instituer ce système... *au nom de la morale la plus élevée!* En le faisant, il aura signé sa propre déchéance morale. Au reste, à ceux qui ne comprendraient pas, je suggérerais d'aller prendre des leçons de peinture chez un daltonien? Je ne pense pas vraiment devoir discréditer ici davantage encore l'Initiation vraie en discutant ce précepte. Ne fût-ce que pour protester contre le grave et constant abus du nom des Maîtres, il faudrait dire ici que Mme Besant, dans la préface de ce petit livre, non seulement leur impute de

semblables enseignements, mais insiste tout particulièrement sur ce point. « La plus grande partie de cet ouvrage, dit-elle, est une reproduction des propres paroles du Maître; ce qui n'est pas reproduction verbale est encore la pensée du Maître enrobée dans les paroles du pupille. Deux phrases omises ont été rétablies par le Maître. Dans deux autres cas, un mot oublié a été ajouté. » Quel contraste avec les grandes traditions du mouvement théosophique, formulées par H. P. Blavatsky dans la *Clé de la Théosophie:* « Nos *meilleurs* théosophes préféreraient de beaucoup que les noms des Maîtres n'eussent jamais paru dans aucun de nos livres » et, plus loin, « je le répète, tout théosophe *sincère* regrette aujourd'hui, du fond du cœur, que ces noms sacrés aient jamais été mentionnés en public. » Et ce serait le moment de dire, avec Mme Blavatsky: « Les noms de deux d'entre les Maîtres ont été blasphémés de toutes sortes de manières... » (page 400).

Que penser, en effet, de semblables « Maîtres », d'une semblable « Initiation »! Mais quel est donc, en fin de compte, cet occultisme qui produit le mépris du vrai et la calomnie dans la vie quotidienne, la plus effroyable mystification dans le domaine de la clairvoyance, et provoque enfin notre répulsion unanime par des conseils de cette espèce?

Cet occultisme a ses méthodes, comme toutes les Ecoles d'Occultisme ont les leurs, car l'occul-

tisme consiste en un entraînement méthodique vers la connaissance des mondes supérieurs. Et lorsqu'une méthode donne de semblables résultats, n'est-il pas légitime de s'inquiéter de l'origine même d'aberrations aussi graves et aussi nombreuses ? Dans une question d'une importance aussi capitale, gardons-nous cependant d'exprimer une « opinion ».

Sur ce point comme sur tous ceux que nous avons examinés, nous citerons en témoignage les textes originaux, les appréciations de ceux-là même qui enseignent leur propre méthode. On sait que c'est M. Leadbeater qui est le technicien de l'Occultisme d'Adyar. Dans « l'Occultisme dans la Nature », en parlant des centres astraux dont l'épanouissement, nous le savons, développe la clairvoyance, il s'exprime en ces termes, page 344 : « J'ai entendu émettre cette idée que chacun des pétales de ces centres de force représente une qualité morale, et que le développement de cette qualité met le centre en activité. Je n'ai encore rencontré aucun fait qui confirme cette assertion, et je ne puis même voir comment cela pourrait être, puisque cette disposition est produite par certaines forces bien définies et très aisément reconnaissables, et que les pétales de chaque centre sont, ou non, actifs, selon que ces forces ont, ou n'ont pas, été éveillées; *leur développement me paraît donc n'avoir pas plus de rapport avec la moralité que n'en a le développe-*

ment du biceps ». Il sera intéressant de voir Mme Besant, dès les premières lignes de la préface de *Man, Whençe, How and Whither,* exprimer le même sentiment sur les rapports entre la clairvoyance et la moralité. « La clairvoyance n'est pas aujourd'hui universellement admise, ni même de façon quelque peu générale. Cependant une minorité intelligente, sans cesse plus nombreuse, considère la clairvoyance comme un fait, comme une faculté absolument naturelle qui se généralise au cours de l'évolution. Ils ne la regardent pas comme un don miraculeux, *ni comme l'effet d'une haute spiritualité, d'une intelligence élevée, ou d'un caractère pur.*

« ... Ils savent que c'est là un pouvoir latent en tout homme, susceptible d'être développé..... » Mme Besant partage donc entièrement, sur ce point, les vues de M. Leadbeater.

Maintenant, quelle est la méthode différente de la sienne à laquelle se rapportaient, tout à l'heure, les paroles de M. Leadbeater? C'est celle du Dr. Steiner. Le collaborateur et ami de M. Leadbeater, M. Van Manen, nous l'apprend dans le *Theosophist* de septembre 1910, p. 1634:

« Nous avons, au sujet de ces centres, deux enseignements différents: l'un (celui du Dr. Steiner) prétend qu'ils sont en rapport avec certaines qualités morales et intellectuelles; l'autre (celui de M. Leadbeater) affirme le contraire. »

Ainsi la calomnie, le sectarisme, le mépris du

vrai dans la vie quotidienne, le spectacle d'aberrations de plus en plus graves dans le domaine spirituel, nous ont insensiblement dévoilé le ressort central de tous ces faits: le vice de la méthode.

Tout vraiment s'explique. M. Leadbeater a probablement raison, et l'on doit pouvoir développer, puisqu'il le dit, une certaine clairvoyance (il conviendrait d'ajouter: une clairvoyance inférieure, subalterne) sans faire concourir à ce développement un entraînement moral et intellectuel. Mais qui oserait prétendre que le résultat obtenu sera exactement le même dans les deux cas? Qui soutiendra que, *sans* purification morale, nous aurons le *sentiment moral* qui nous dictera une conduite noble et belle, et qui nous fera haïr le mensonge? Qui viendra dire que sans un entraînement intellectuel ardu nous distinguerons, dans nos visions astrales, l'illusion de la réalité? Il est logique, il est inévitable que les perceptions astrales, surgissant dans une âme entraînée à la clairvoyance à l'aide d'une semblable méthode, ne seront pas clairement comprises faute de discernement intellectuel; et cette âme sera le jouet de ces forces incomprises, si l'orgueil, ou toute autre passion humaine, y règne encore par suite d'une purification insuffisante.

Et si nous examinons à présent, en sens inverse au chemin parcouru, l'énoncé des faits que nous déplorons, en allant cette fois du

centre à la périphérie, de la cause à l'effet, nous percerons le secret de cette « Initiation », de ces préceptes de morale, de ces « Maîtres », de ce « retour du Christ », de toutes ces lamentables aberrations dans tous les domaines. Nous comprendrons aussi cette persécution passionnée d'un enseignement divergent à l'aide de la calomnie, au détriment de la vérité : un entraînement occulte qui se déclare indépendant de la moralité au même titre que l'entraînement physique des biceps peut produire tout cela, et pis encore.

Assurément, Mme Besant et M. Leadbeater n'ignorent pas les dangers du développement occulte sans moralité. Mais c'est tout autre chose que de professer cette théorie, ou même de tendre à la moralité au cours du développement occulte, *à l'aide de bonnes intentions et de généreuses aspirations, sans cesse évoquées en un langage pathétique,* que de procéder au développement des centres à l'aide d'*exercices expressément organisés de façon à faire intervenir la pratique même de la morale et de la vérité et l'effort logique* dans le nombre des facteurs énergétiques déterminant la réorganisation des corps subtils qui produit la clairvoyance. C'est cette particularité de la méthode du Dr. Steiner qu'ont relevée M. Leadbeater et M. Van Manen dans les passages ci-dessus rapportés. C'est sur ce point qu'existe entre les deux méthodes une divergence de principe fondamentale, dont il est impossible

d'exposer ici par le détail les conséquences *directement opposées* et *pratiquement illimitées*.

Il n'est pas difficile d'établir les caractéristiques des attitudes distinctes qui résulteront nécessairement de la pratique de ces deux méthodes.

Celle qui dissocie les aspirations morales et intellectuelles du développement occulte et tente de les cultiver séparément n'entraînera pas de progrès moraux, puisque la nature *profonde* n'est pas transmuée. Mais cette méthode produira en revanche une véritable débauche de phrases évoquant ces aspirations. Car au lieu de pénétrer, au moyen d'exercices appropriés, dans les couches profondes de l'âme, ces aspirations surnageront pour ainsi dire constamment à la surface de la conscience. Leur présence y produira une sorte d'ivresse psychique provoquant parfois, chez l'occultiste, une idée tellement élevée de sa stature morale et intellectuelle, qu'il sera capable de se prendre pour un saint pendant qu'il accomplira les actes les plus méprisables. Pendant ce temps, en effet, la moralité dans l'action montrera une régression parallèle très notable, si nous la comparons à la conduite antérieure au développement. Car celui-ci *multiplie et intensifie toutes les tentations: tous* les occultistes sont d'accord sur ce point. Il réclamerait ainsi un accroissement de moralité *agissante*, si l'on veut éviter un déséquilibre redoutable.

L'autre méthode produira l'effet inverse. La

sobriété dans l'invocation publique de principes moraux et de devises intellectuelles s'accentuera à mesure que les résultats même de l'entraînement occulte auront révélé le seul sens vrai de l'effort moral et mental, *entièrement stérile tant qu'il reste l'objet de dissertations déclamatoires, fécond seulement lorsqu'il est incorporé aux actes.* Voici ce qui semble devoir résulter de chacune de ces deux méthodes si nous consultons leurs procédés.

Les faits justifient-ils ces prévisions? Ceux qui sont exposés dans cette brochure répondent affirmativement. On trouvera partout, chez Mme Besant et M. Leadbeater, sous la *façade théorique* de hautes aspirations morales et intellectuelles, la réalité d'une *chute* morale ou intellectuelle *positive.* On parle avec emphase de « liberté de pensée » et l'on prêche, nous l'avons vu, la véritable désertion intellectuelle, en conseillant l'obéissance aveugle à « la moindre indication tombant des lèvres de Mme Besant, et l'entière soumission à ses instructions « quelles qu'elles soient », « qu'on les comprenne ou non ». Et Mme Besant, après s'être livrée à l'égard du Dr. Steiner et de la Section allemande, au nom de la liberté de pensée, à la persécution la plus atroce, après avoir foulé aux pieds les principes de la morale exotérique et ésotérique, prononce ces paroles touchantes: « Je vous en prie, vous qui m'aimez, ne souillez pas de haine votre amour.

Vous ne rendrez pas outrage pour outrage, ni insulte pour insulte. Montrez à ces intolérants la tolérance qui est l'un des « six joyaux » des « qualifications ». S'ils haïssent, vous, vous enverrez plus d'amour. S'ils insultent, vous, vous pardonnerez. S'ils outragent, vous, vous bénirez » (1).

Tous savent que rien ne serait plus facile que de multiplier les exemples. Chaque conférence de Mme Besant, chacun de ses articles du *Theosophist* ne renferment-ils pas des passages où elle invoque de façon émouvante les beautés morales, les perfections intellectuelles?

On le voit, les fruits sont entièrement ceux que faisait prévoir la nature du germe: les dangers terribles de cette méthode ne sauraient être niés ou méconnus. Aussi soyons bien résolus de ne pas prêter une oreille complaisante aux discours ensorceleurs qui, dans cette école, se substituent tout naturellement à l'acte probe et droit, et détournent ainsi l'attention de la laideur morale

---

1. — La note émotionnelle n'émane pas du traducteur. Voici le texte original: « Do not, I pray you who love me, pollute your love with hatred. Do not return railing for railing, nor reviling for reviling. Show to these intolerant ones the tolerance which is one of the « Six Jewels » of the « Qualifications ». If they hate, do you send out more love. If they insult, do you pardon. If they revile, do you bless. » *Theosophist*, mars 1913, p. 809.

des actes commis. Le proverbe a bien raison qui dit que le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. Sans en étendre le sens, on pourrait ajouter que ce chemin retentit encore d'acclamations éperdues vers le plus haut idéal intellectuel, et de la pathétique invocation de ces fameuses « bonnes intentions » elles-mêmes. Si nous désirons éviter tous ces pièges, nous fermerons notre cœur aux accents sentimentaux exaltant sans cesse de pures et belles « intentions » morales. Nous demanderons des *actes* moraux. *Seuls les actes démontrent la moralité, non les formules attendrissantes qu'improvise sans effort le talent littéraire ou oratoire.* La proclamation incessante de la liberté de pensée, de la fraternité humaine, ne saurait nous impressionner lorsque les actes de ceux qui s'y complaisent asservissent la pensée, persécutent le mérite, tentent d'empoisonner les âmes par de frivoles et trompeuses proclamations spirituelles.

Résolument, implacablement, nous leur dirons: Assez de déclamations, assez de phrases pompeuses. *Agissez* moralement. Le mal que font vos actes, vous le centuplez en éblouissant, en aveuglant vos victimes par l'éclat de vos prestigieux discours.

C'est un pénible devoir que d'insister sur ce point avec autant de détermination.

Mais lorsque nous envisagerons à présent les conséquences de la méthode Leadbeater sur la

mentalité du clairvoyant, nos avertissements, en présence de ces ravages encore plus formidables, ne paraîtront pas exagérés.

Nous savons que les régions supérieures des mondes invisibles sont celles où l'état « conscient » se traduit en tout premier lieu par les sensations les plus intenses de beauté morale.

Puisqu'il en est ainsi, une culture de la clairvoyance, dissociée de la culture morale, ne saurait jamais atteindre qu'une clairvoyance dans les domaines inférieurs du monde astral. Les régions astrales supérieures et le monde dévachanique lui resteront infailliblement fermés. De même qu'un daltonien, sans être aveugle, ne pénètre pas le monde des couleurs terrestres par suite d'une infirmité des organes visuels physiques, les organes de clairvoyance développés à l'aide de certaines méthodes seront aveugles à la silhouette *morale* des mondes subtils et *seront ainsi retranchés de tout leur contenu véritablement spirituel. Leur champ d'expérience sera limité aux régions inférieures du plan astral.*

Et ce sont ces visions subalternes, *conscientes le plus souvent en raison de leurs affinités avec les éléments non encore purifiés des véhicules de l'investigateur,* qui seront présentées comme les figures les plus sublimes des mondes supérieurs. Car ce clairvoyant est dépourvu de la haute moralité qui est le moteur « sympathique » guidant nos corps subtils vers des Entités véritablement

spirituelles. Privé du terme de comparaison que celles-ci constituent, il sera la victime de toutes les illusions d'un monde qui en est la véritable patrie, puisque les erreurs humaines n'en sont que le faible reflet. Et comme le sens de la responsabilité, qui est d'essence essentiellement morale, lui fera également défaut, il n'éprouvera aucun scrupule à faire partager ses illusions à tous en divulguant ses expériences chimériques, d'autant moins d'ailleurs que les puissances dont il devient le jouet l'y poussent irrésistiblement. Ne sont-elles pas, en effet, les adversaires même du plan divin de l'Evolution, les créateurs et les propagateurs universels de l'Erreur et de l'Immoralité ?

Nous aurons ainsi évoqué, dans leurs grandes lignes théoriques, les répercussions incalculables que le vice de la méthode Leadbeater introduit dans la vie intérieure, dans les paroles et dans les actes de ceux qui lui abandonnent leur âme et en deviennent les zélateurs convaincus.

L'exposé des inéluctables effets de cette méthode nous a fourni l'interprétation intégrale des fautes et défaillances de toutes sortes relevées chez Mme Besant, qui en est le plus fervent protagoniste. La physionomie réelle des faits accomplis nous est apparue tellement conforme au déterminisme théorique des conséquences impliquées dans la méthode qu'on eût pu, en quelque sorte, prévoir ces faits avec une certitude scien-

tifique: c'est ce qui, en effet, est arrivé, ainsi que nous allons le voir.

On se rappelle « l'affaire Leadbeater » qui, en 1906, avait soulevé une réprobation morale unanime au sein de la Société Théosophique et bien au-delà de ses frontières. Cette affaire avait fourni au Dr. Steiner l'occasion d'établir, entre ses méthodes et celles de M. Leadbeater, une distinction identique à celle que nous signalaient tout à l'heure MM. Leadbeater et Van Manen. Voici un extrait de la circulaire envoyée alors (en mai 1906) aux membres de la Section allemande par le Dr. Steiner. « Je puis parler d'autant plus librement de cette affaire Leadbeater qu'il m'a toujours semblé nécessaire de repousser les méthodes qui lui octroient ses connaissances occultes et dont il préconise la diffusion. L'Occultisme que je représente m'impose ce point de vue. En l'exprimant, je ne me prononce ni pour ni contre l'exactitude de ce que M. Leadbeater présente comme vérités occultes. En occultisme, un petit nombre de connaissances peuvent être acquises à l'aide de méthodes dangereuses, favorisant à tout moment certains égarements (1).

---

1. — J'ai cru devoir demander au Dr. Steiner si son attitude à l'égard des écrits de M. Leadbeater ne s'était pas modifiée depuis la rédaction de cette circulaire. Il m'a répondu que les ouvrages de M. Lead-

« Je me vois ainsi contraint de ramener le cas Leadbeater à ses causes profondes, et je dois déclarer que personne ne saurait se garantir contre l'éventualité de graves aberrations en adoptant les méthodes employées pour son travail occulte par M. Leadbeater. Ce point de vue de principe étant le mien, le cas Leadbeater ne m'a causé aucune surprise. Mais je ne pense pas que ceux qui approuvent les procédés d'investigation de cet occultiste aient le droit de le condamner en ce moment. Ou bien la circulaire envoyée aux membres devait stipuler clairement que les charges établies contre M. Leadbeater sont étrangères aux choses de l'occultisme, ou bien elle entraînera l'écroulement de tout son système occulte. Quant à moi, je suis entièrement fixé sur ce système ; aussi ai-je exposé ici mon point de vue pour suppléer à l'absence d'une déclaration officielle dans la note exécutive. »

Notre démonstration théorique avait correspondu avec précision à la configuration des faits. Cette circulaire, *parue en 1906*, ne fournit-elle pas une preuve nouvelle et irréfutablement concluante de l'exactitude absolue des appréciations que nous avons formulées? Voici cependant

---

beater parus depuis sortaient complètement du cadre restreint des renseignements exacts se trouvant à la portée de son système d'investigation.

d'autres faits encore qui équivalent à d'éloquentes confirmations.

Démissionnaire de la S. T. en raison de cette affaire, M. Leadbeater y est, depuis, rentré à nouveau, sur l'initiative de Mme Besant. Et « l'insouciance » morale que développe l'occultisme de M. Leadbeater chez ceux qui s'y abandonnent surgit à nouveau à propos des incidents qui entourèrent cette rentrée. M. Steiner avait refusé de voter en faveur de la réadmission de M. Leadbeater ; il s'était abstenu du vote. Comme le vote tendait à « inviter » M. Leadbeater à redevenir membre de la Société, l'abstention était suffisante, si elle se généralisait, pour empêcher M. Leadbeater de reprendre sa place. En raison de la forme même de la question sollicitant le vote, l'abstention renfermait une réponse *plus correcte* que le vote négatif, *sans en comporter le caractère offensant.* Elle était claire et efficace, la passion agressive y était remplacée par une nuance délicate de fraternité humaine que tous ceux qui comprennent le véritable occultisme se réjouiront d'y rencontrer.

Mais Mme Besant ne l'entendit pas ainsi. Elle répondit au Dr. Steiner qu'elle interprétait son vote comme *favorable* à la rentrée de M. Leadbeater, puisqu'il n'était pas négatif. Et le Dr. Steiner dut expédier à Adyar une longue dépêche pour éviter que son vote ne figurât, dans les délibérations du Conseil général, comme favo-

rable à la rentrée de M. Leadbeater. Mme Besant insista encore une fois en répondant par télégramme: « Vous êtes le seul Secrétaire général agissant ainsi ». Cette affirmation était fausse, car le Secrétaire général de la section Scandinave s'était également abstenu du vote. En fin de compte, tout cela n'empêcha pas Mme Besant, dans sa biographie de M. Leadbeater (*Theosophist* nov. 1911, page 310) d'écrire « qu'un vote unanime des Secrétaires généraux des Sections de la Société, dans le monde entier, invita » M. Leadbeater à rentrer à nouveau dans la S. T. C'est ainsi qu'on rencontre, de quelque côté qu'on regarde, les effets désastreux de l'occultisme d'Adyar: le sens même du mot Vérité semble avoir disparu.

Les méthodes, les principes de M. Leadbeater ont-ils changé depuis qu'il a repris son rôle d'instructeur parmi nous? Il nous renseigne lui-même sur ce point dans une lettre écrite après « l'affaire » sur la demande expresse de Mme Besant de « définir sa position », au moment où elle inaugurait la campagne bien connue en faveur de sa réadmission. (*Theosophist,* février 1908.)

« Vous me demandez, dit M. Leadbeater, de vous écrire une lettre précise que vous puissiez montrer au besoin, exposant mon point de vue actuel au sujet du conseil que je donnais il y a quelque temps à certains jeunes garçons. Je n'ai guère besoin de dire que je maintiens ma pro-

messe de ne pas répéter ce conseil, car je me range à votre avis qui le croit *dangereux*. Je reconnais aussi pleinement que vous-même qu'il le *serait* s'il était généralisé (promiscuously given), et je n'ai jamais songé à le donner ainsi. »

Dans cette déclaration, M. Leadbeater reconnaît d'abord le danger de son conseil, puis rétracte aussitôt cet aveu par des réserves qui en affirment l'innocuité dans les cas qu'on lui reproche. Il n'a donc pas changé d'avis. Mais le fait capital, c'est qu'il ne parle que de « danger », et nullement d' « immoralité ». *Son point de vue moral antérieur à l'* « *affaire* » *subsiste donc sans altération, après comme avant l'affaire.*

Et quel est ce point de vue? Mme Besant l'apprécie ainsi, dans une lettre de juillet 1906 (*Theosophical Voice*, Chicago, May 1908) : « M. Leadbeater parut devant le Comité de la Section britannique; des représentants des Sections françaises et américaines étaient présents et votaient. Le colonel Olcott présidait. M. Leadbeater ne nia aucune des charges proférées contre lui; au contraire, en répondant à certaines questions, il les aggrava considérablement, car il déclara avoir lui-même... (1). Ainsi le conseil de... (1) installait en réalité des idées corrompues dans l'esprit de garçons innocents de toute impulsion

1. — Ici des détails que nous préférons passer sous silence.

sexuelle... Il était concevable, ainsi qu'on le supposait, que le conseil en question avait été donné dans une intention pure; cette présomption s'imposait à l'égard d'un précepteur de morale théosophique; toute autre idée paraissait incroyable. Mais le conseil qui fut en réalité donné, une intervention de ce genre auprès de jeunes garçons, avant l'éveil de l'instinct sexuel, ne pouvait avoir été donné dans une intention pure que par un être atteint, sur ce point, d'aliénation mentale.

« Je désirerais mettre bien en évidence mon opinion sur cet enseignement. Je déclare qu'il mérite la plus sévère réprobation, même s'il s'adressait à des hommes, et raison de plus lorsqu'il s'agit d'innocents enfants. Il déforme et pervertit l'impulsion sexuelle, implantée dans l'homme en vue de la préservation de la race; il dégrade les idées de mariage, de paternité et de maternité, qui sont l'idéal humain le plus sacré; il corrompt l'imagination, souille les émotions et mine la santé. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que tout cela puisse être enseigné au nom de la Sagesse Divine, étant, au contraire, essentiellement terrestre, sensuel, diabolique. »

Mme Besant jugeait alors l'immoralité de M. Leadbeater assez grave pour qu'un dérangement mental seul lui semblât pouvoir atténuer sa responsabilité. Et pourtant, la promesse contenue dans la lettre que nous avons citée, et qui n'ex-

10

prime aucun repentir moral, ni même la plus légère préoccupation de cet ordre, a suffi à Mme Besant pour ramener au sein de la Société un Instructeur qu'elle avait ainsi jugé! Peut-on demander une preuve plus définitive de l'anarchie morale que développe cet Occultisme?

Un procès récent, intenté par les parents du jeune Krishnamurti réclamant leur enfant, évoque une fois de plus la question morale, même si nous écartons tous les anciens sous-entendus qui surgissent à nouveau et qui raniment l'ancienne « affaire ». En effet, l'instance pendante formule nettement l'accusation de débauche, appuyée de témoignages. Nous n'avons pas à examiner la valeur de ces témoignages, puisqu'une question de morale toute différente se dresse préalablement: Quelles raisons, dignes de figurer dans un code de morale élevée, peut-on opposer à un père réclamant, sous de pareilles accusations, ses enfants mineurs à la femme à qui il les a confiés? Aucun contrat écrit ne saurait prévaloir contre cette demande, dès l'instant où un père de la caste des Brahmines, qu'on a jugé digne de remplir les fonctions de secrétaire-correspondant adjoint de l'Ecole Esotérique jusqu'au moment où éclatèrent les difficultés, exprime sa méfiance en formulant cette demande. La seule attitude digne et droite sera de rendre les enfants à leur père, immédiatement et sans discussion.

Peu importe, dans une affaire de cet ordre,

que les tribunaux anglais donnent tort ou raison à Mme Besant. Peut-être se laisseront-ils impressionner par la défense de Mme Besant qui, pour obtenir que les enfants ne soient pas rendus à leur père, demande à la Cour « qu'elle protège ces deux garçons contre le renouvellement d'influences qui leur feraient haïr les Anglais au lieu de les aimer ainsi qu'ils le font à présent, et qui en feraient de mauvais citoyens ». (Page 9 de la défense présentée par Mme Besant à la Cour et publiée par elle-même.) Dans un pareil débat, cette spéculation sur les passions politiques des juges est bien imprévue, bien singulière..... et, hélas, bien significative. On conçoit sans peine qu'un esprit capable de jeter dans la balance un argument politique dans une affaire de mœurs sera forcément insensible à la question de *respect humain* qui domine tout ce procès. Mais la conscience occidentale sera inévitablement du côté des parents et partagera leurs souffrances et leur émoi en évoquant la nature de leurs griefs, l'ancienne « affaire » Leadbeater, et leurs appréhensions pour l'avenir.

On perçoit nettement, dans tous ces actes, une déformation chronique du point de vue moral, déformation d'autant plus grave que la morale ésotérique ne saurait être autre chose qu'une extension, un raffinement, une exaltation de la morale exotérique, et en aucun cas son déclin, sa dégradation, ou sa négation. Et si nous dési-

rons nous rendre compte à quel degré cette conception de la morale peut s'égarer sous certaines influences, nous n'aurons qu'à écouter Mme Besant dire de M. Leadbeater (*Theosophist*, novembre 1911, page 308) : « ..... Par son labeur patient et ardu, il a conquis des récompenses..... jusqu'à ce qu'il se tint debout « sur le seuil de la Divinité ».

Cette conception de la « Divinité », qui devrait être la plus haute expression de la moralité, n'a pas davantage besoin de commentaire, semblerait-il, que cette « déification » publique d'un occultiste par son collègue..... qui reconnaissait encore cinq ans auparavant que ses enseignements étaient assez immoraux pour suggérer l'idée d'un dérangement mental. Une simple citation suffit. Et cependant, comment ne pas se rappeler ici les propos irrités de ce « nouveau » Dieu contestant la réalité de la Vie et de la Mort d'un Dieu véritable, comment oublier ses conseils diamétralement opposés à ceux du Bouddha? On comprendra peut-être un peu mieux toutes ces choses en se souvenant que cet occultiste, s'il contredisait le Bouddha, déifiait en revanche à son tour Mme Besant, ou à peu près... Il se peut qu'en considérant cet échange de bons procédés on comprenne même très bien, et sans effort, le sens de ces « déifications »...

Conclusion

Nous venons d'assister aux fautes les plus graves peut-être qui furent jamais associées à des questions d'un ordre aussi élevé, tellement élevé qu'elles imposaient à tout occultiste sérieux un redoublement de sens critique, une sévérité morale exceptionnelle, une pieuse et solennelle véracité. Mme Besant, au contraire, en restituant à M. Leadbeater son ancienne influence sur elle-même et sur les destinées de notre Société, a fait preuve d'une vigilance morale et d'un discernement intellectuel insuffisants à l'égard d'une méthode dont elle devint ainsi la première victime. Et les contradictions frivoles qui pénétrèrent par là dans son message spirituel, l'insouciance absolue de la vérité qui s'en suivit, lui dictèrent des paroles et des actes entraînant cette fois un nombre incalculable de victimes, trompées par leur noble confiance en Mme Besant. Sa responsabilité est, en vérité, tout à fait effroyable. Et cependant, ne pensons à elle qu'avec amour et pitié car elle n'a pas voulu le mal, elle en est

elle-même l'aveugle et malheureuse victime, dont le discernement et le sens moral semblent avoir péri dans cette lamentable aventure. Cherchons à réparer pour elle tout ce qui, dans le milieu où se meut chacun de nous, peut-être réparé encore — car le désastre est grave.

Pour nous tous qui sommes dans le rang et qui n'encourons pas une responsabilité aussi écrasante que notre Présidente, une grande leçon se dégage de ces faits, un grave devoir surgit. A travers ces épreuves, nous avons appris qu'aucun compromis n'est possible avec la vérité ; la mépriser dans les faits exotériques de la vie quotidienne, ratifier les inexactitudes qui la déforment, c'est s'exposer à accueillir les pires erreurs dans le domaine des recherches ésotériques, qu'il s'agisse de notre propre clairvoyance ou de l'acceptation des résultats de recherches étrangères. C'est pour nous une certitude, plus inébranlable que jamais, que les vérités spirituelles restent cachées à ceux dont le cœur n'est pas pur, dont la volonté n'est pas droite. Nous comprenons maintenant l'échec fatal de Mme Besant en parcourant les enregistrements du monde spirituel à la recherche du Christ vrai, nous comprenons toutes ses erreurs et toutes ses fautes. Et notre douleur elle-même se transmuera en une impulsion consciente vers le culte exclusif et passionné du Vrai. Riches de ces expériences, nous abandonnerons *tout* plutôt que la vérité, car si nous la

trahissions, nous aurions trahi non seulement la S. T. et son idéal, mais l'humanité tout entière, puisque nous croyons fermement que notre Société est le levier de ses progrès spirituels.

Définitivement éclairés sur la portée du dilemme qui oppresse notre conscience, nous entendrons le devoir parler haut et ferme. Si nous nous solidarisons avec Mme Besant par une loyauté aveugle s'inclinant devant tous ses actes, applaudissant à toutes ses paroles, nous aggraverons encore son Karma, déjà si lourd, de tout le poids du nôtre et de la ruine morale de la Société Théosophique, à laquelle nous aurons ainsi contribué. Si, au contraire, scrupuleusement fidèles à notre idéal de vérité et de beauté morale, nous comprenons qu'il est de notre devoir de proclamer cette fidélité en protestant hautement contre les tristes défaillances auxquelles nous assistons, nous aurons littéralement volé au secours de Mme Besant. Son être éternel, son être vrai nous en sera reconnaissant, et nous aurons fait de notre mieux pour sauver une œuvre qui nous est chère par dessus tout — l'œuvre théosophique dans le monde — qui court le plus grand péril, qui court à sa perte.

Et c'est ainsi qu'après de longues années d'enthousiastes suffrages, j'en suis venu à considérer l'activité de Mme Besant — et celle aussi de M. Leadbeater, cela va sans dire — comme un ferment de destruction, de décomposition au sein

de la S. T. Non pas que sa prospérité extérieure sur le plan physique n'apparaisse menacée: nous savons tous d'ailleurs qu'elle ne traduit nullement la puissance effective, la vigueur vraie de notre Société. Ce qui s'étiole, ce sont les forces vives, la sève spirituelle qui lui permettaient de remplir sa mission dans le monde. Ces énergies ne jaillissent que d'une seule source : de la *Vérité* — la devise de la S. T. nous le dit bien.

Quand les yeux de Mme Besant se tournent vers les splendeurs de la Rome papale, vers la richesse de ses églises et le nombre de leurs fidèles elle pense que la puissance spirituelle n'est pas en fonction du décor et de l'organisation extérieurs. De même, l'essor d'Adyar et le nombre, quelque considérable qu'il soit, des membres de la S. T. ne comptent pas, hélas ! lorsqu'on envisage la valeur spirituelle de notre Société. Seul le culte sacré de la Vérité justifie le présent et garantit l'avenir. En dépit de la prospérité extérieure la plus rassurante, la Société Théosophique, si son idéal n'est pas respecté par ceux qui dirigent ses destinées, peut courir à l'effondrement spirituel. *Elle peut même, hélas ! en traverser l'effroyable expérience pendant qu'Adyar voit se multiplier ses machines à imprimer ultra-modernes, ses édifices et ses jardins, pendant que son autorité s'étend sur un nombre grandissant d'âmes dociles.*

Et l'on ne peut se défendre d'une inquiétude

croissante en voyant Mme Besant, dans ses articles mensuels du *Theosophist* « On the Watch Tower », signaler inlassablement, avec une satisfaction si considérable et si visible, les moindres agrandissements, embellissements ou enrichissements matériels du siège d'Adyar.

M. Leadbeater partage cette joie. En parlant de Mme Besant, dans l'*Adyar-Album*, page 7, il vante longuement le développement matériel d'Adyar... « sous son règne, le domaine ne s'est pas enrichi de moins de six propriétés de valeur... » Ainsi la puissance temporelle apparaît bien comme la préoccupation dominante d'Adyar. Et l'on songe involontairement aux paroles du Christ qui caractérisent si bien la grandeur *spirituelle* : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Mme Besant ne comprend pas ainsi la spiritualité, puisqu'elle « règne », comme un prince de ce monde, sur un domaine qui s'accroît par ses conquêtes ; et le héraut qui les célèbre semble bien dévoué au même idéal. Car cette même préoccupation poursuit M. Leadbeater jusque dans ses explorations occultes du XXVIII[e] siècle, où il perçoit « une espèce de somptueux palais avec un dôme énorme à la place du quartier général actuel ; la partie centrale semble être une imitation du Taj Mahal à Agra, mais sur une échelle beaucoup plus grande. Dans ce vaste édifice, certains endroits sont marqués de colonnes et d'inscriptions commémoratives telles que :

« ici fut écrit tel livre... » Il y a même des statues de *certains d'entre nous.* »

Cette dernière révélation n'est-elle pas, peut-être, un peu trop transparente pour être..... modeste ? Elle semble bien indiquer l'état d'esprit animant l'explorateur de ces âges futurs. Mais d'autres détails encore — vastes acquisitions de terrains recouverts d'édifices, Adyar devenu lieu de pélerinage universel, etc., etc. — viennent justifier ces appréhensions. Elles nous rappellent une fois de plus l'écueil formidable de l'orgueil, et que seules la recherche et la pratique constantes de la Vérité, écartant avec force les conseils des ambitions personnelles de toutes sortes, fécondent la croissance spirituelle et conditionnent une croissance matérielle véritablement saine.

En démissionnant de la S. T., je crois avoir obéi à un devoir indiscutable *envers le monde,* envers *les membres de la S. T.,* envers *Mme Besant* et envers *moi-même.* Je désirerais m'expliquer successivement sur ces différents points.

Au moment où la Présidente de la Société Théosophique en exile pour ainsi dire la Théosophie, il est indispensable d'apprendre à ceux qui, du dehors, assistent à ce spectacle, que le naufrage moral de la Société Théosophique ne saurait entraîner le naufrage de la Théosophie elle-même, que ses principes immortels trouveront toujours des âmes pour les défendre. Dans « La clef de la

Théosophie » Mme Blavatsky, ce noble esprit, écrivait (page 82), « La Théosophie est le Soleil fixe et éternel et la Société sa comète fugitive qui cherche à se fixer un orbite, afin de devenir planète, et qui tourne toujours dans l'attraction du Soleil de vérité ». Lorsque cette Société perd son rythme, cesse de graviter autour du Soleil de vérité, qu'elle redevient comète errante après avoir été planète le temps que dura l'impulsion donnée par ses généreux fondateurs, les âmes fascinées par la Vérité, prises de nostalgie, abandonneront la comète errante. Elles émigreront, elles construiront un nouveau foyer, ardemment attachées à l'orbe de la Vérité divine. « Le *progrès moral* est ce que notre Société exige *avant tout* » écrit encore Mme Blavatsky, dans le même ouvrage (page 75). Nous le voyons, sans risquer de *compromettre devant le monde la Théosophie elle-même,* on ne saurait plus, en ce moment, demeurer membre de la S. T.

Quant aux *membres de la S. T.*, tous sincèrement dévoués à son idéal de vérité, j'ai considéré comme un impérieux devoir de leur soumettre un exposé traduisant en toute impartialité le sens clair et formel de faits irrécusables et contrôlables, car ils sont renseignés par des rapports incomplets, inexacts, tendancieux. J'ai voulu faire retentir un cri d'alarme qui les mît en mesure d'agir à leur tour et de répudier les

actes de leur Présidente, lorsqu'ils auront reconnu l'exactitude absolue de tout ce qui précède.

J'ai dit déjà quel service je pense rendre à *Mme Besant* en agissant comme je le fais.

Quant à *moi-même,* un irrépressible besoin de propreté intérieure et de loyauté publique m'a contraint de dénoncer toute solidarité avec l'orientation actuelle imprimée par sa Présidente à la S. T.

Mon attachement à Mme Besant était ancré dans le sanctuaire le plus intime de mon âme, il était inséparable de mes aspirations les plus élevées. Je n'ai pu éluder les injonctions de ma conscience, malgré les luttes cruelles qui m'ont déchiré pendant que j'écrivais ces pages. J'ai agi selon le meilleur de mon discernement, obéissant à mon amour du vrai, en une fidélité entière à notre cause sacrée que j'espère fermement servir en agissant comme je le fais. C'est notre idéal de théosophie *vécue* que je voudrais rappeler à ceux qui me jugeront, et les liens qui m'unissent à tous les vrais théosophes à travers le monde ne subiront chez eux non plus aucune atteinte. C'est dans cet esprit que je me retire momentanément de la S. T., jusqu'au jour où elle aura de nouveau à sa tête un Président scrupuleusement dévoué à la Vérité, et pénétré de la responsabilité des paroles qu'il prononce et des actes qu'il accomplit, fût-ce en sa qualité d'Instructeur ou à titre de Président. Ce jour se

lèvera-t-il jamais? Seule l'intervention plus ou moins énergique de nos membres en décidera. En attendant, la situation apparaît presque désespérée.

Je déplore ici, publiquement, que Mme Besant se soit inféodée à une méthode de développement occulte dont la moralité est au moins facultative, et ait ainsi déchaîné sur notre Société des fléaux de toutes sortes.

Je déplore publiquement que Mme Besant, usant des prérogatives d'un Instructeur, qui lui imposaient le devoir d'un contrôle sévère et minutieux, s'en soit au contraire servi pour créer une lamentable équivoque entre le Christ vrai et une personnalité obscure, et pour confisquer au profit de celle-ci les élans intimes de l'âme humaine attachée à son Rédempteur.

Je déplore publiquement que Mme Besant, s'appuyant sur une accusation malveillante et insoutenable, ait osé proscrire 2.400 membres, alors qu'un recours à la Section libre, cadre administratif en vigueur, eût tout arrangé, même si ses griefs, au lieu d'être injustes, eussent été fondés ; et que Mme Besant ait ainsi déchiré notre charte de fraternité, et monopolisé au profit de M. Leadbeater et au sien propre le principe de liberté d'enseignement inscrit dans notre Constitution.

Je déplore enfin que, par la voix de notre Présidente s'adressant à l'Assemblée plénière, toutes

Sections réunies, une calomnie — c'est-à-dire non pas seulement une inexactitude, une contre-vérité quelconque, mais bien la plus répugnante parmi toutes — ait pu être accréditée auprès de vingt-cinq mille âmes ardemment dévouées à la Vérité. Elles vont être trompées, ces âmes, parce qu'elles ont confiance en Mme Besant, et soulevées d'indignation contre un homme qui pourtant est un Instructeur éminent, un homme irréprochable, et qu'il faudrait placer haut entre tous, ne connût-on même, comme Mme Besant, de son œuvre si vaste et si magnifique, que les traductions parues en langue anglaise. Mais puisqu'il y a eu outrage et diffamation, il sera permis à l'un de ceux qui connaissent et l'œuvre et son auteur, d'attester ici que sa personnalité apparaît, dans toute la force du terme, comme la réalisation même de l'idéal de vie placé sous nos yeux dans ses écrits. Et qu'il soit permis ensuite de répliquer à la détractation de l'œuvre par le tribut d'une admiration et d'une vénération infinies, allant à cet édifice de science occulte si merveilleusement concluant, prodigieux de puissance et de beauté, souverainement harmonieux malgré ses gigantesques proportions.

Sur les méthodes de développement occulte du Dr. Steiner, M. Leadbeater et M. Van Manen nous ont déjà renseignés. Son livre *L'Initiation* expose d'ailleurs sa méthode et ses principes. Nul ne trouvera auprès du Dr. Steiner des conseils sus-

ceptibles de développer la clairvoyance sans spiritualité, sans croissances morale et intellectuelle concomitantes.

Et son œuvre elle-même est le témoignage le plus éloquent des résultats d'une semblable méthode *appliquée.*

Dans cette œuvre, un enchaînement logique indestructible justifie la moindre affirmation et réunit les parties au Tout. Ce n'est pas au prix d'une négation de l'existence historique du Christ et à l'aide du mépris des Evangiles, c'est au moyen d'une étude respectant les plus subtiles nuances de leurs physionomies à tous deux que le Dr. Steiner documente l'exactitude de ses communications, fruits d'investigations préalables et d'expériences directes dans les mondes spirituels.

Et le clair récit de ces observations précises embrasse l'évolution tout entière de notre Univers. Il nous apporte ainsi de nouvelles facilités de contrôle au moyen d'une consultation des Ecritures Sacrées plus anciennes, allant des Védas, à travers les philosophies indoues, la Bhagavad-Gita et le Bouddhisme, jusqu'aux Mystères, aux mythologies et aux philosophies de tous les temps, jusqu'aux physionomies même des civilisations successives, jusqu'aux faits acquis de la science moderne. Et toute affirmation du Dr. Steiner au sujet d'un fait quelconque des mondes spirituels — qu'il s'agisse de l'absurdité d'une réincarnation physique du Christ

ou de tout autre point de son enseignement — se trouve invariablement d'accord avec *toutes* ses autres affirmations, avec *tous* les documents historiques ou scientifiques à la portée de notre érudition, avec les exigences de notre raison ou les aspirations les plus nobles du cœur humain.

De sorte que, par exemple, les incarnations de Krishna et du Bouddha, d'après les Ecritures Orientales scrupuleusement respectées, concourent, avec la vie du Christ telle que la rapportent les Evangiles, à une synthèse suprême où chaque être et chaque événement, dans le cadre commun, évoluent en une harmonie impeccable et sublime, avec l'ordre rigoureux et la parfaite coordination qui caractérisent, dans un organisme vivant, l'opportunité des fonctions et la collaboration des organes. Tous ceux qui connaissent l'enseignement du Dr. Steiner savent qu'une compréhension réelle et approfondie de la nature de Krishna et du Bouddha corrobore de façon éclatante son interprétation des événements de Palestine et de la nature du Christ, autant que le contenu des Evangiles eux-mêmes. L'œuvre du Dr. Steiner est en réalité unique dans les annales de l'humanité et elle y restera ineffaçablement inscrite.

Et c'est une immense amertume de penser que celles-là même, parmi les âmes actuellement incarnées, qui devaient être les mieux préparées et les plus aptes à comprendre un semblable enseignement, que les vingt-cinq mille théoso-

phes en ont été détournés par les efforts de celle qu'ils avaient précisément choisie pour les guider vers une connaissance vraie des mondes spirituels, par les efforts de leur Présidente.



MEMENTO

De toutes ces épreuves, *la Théosophie* sort purifiée et fortifiée.

Car l'orage est venu abattre *ses ennemis* les plus redoutables: *le culte personnel de ses instructeurs, et la politique d'accommodements avec les principes moraux.*

Plus profondément qu'aucun autre événement dans le passé de la S. T., la crise actuelle aura gravé dans nos cœurs *l'Amour du Vrai,* dont la *pratique,* pour l'étudiant sincère des lois de l'Univers, aboutira toujours et infailliblement à la *pureté morale* et au *discernement intellectuel. La Théosophie, l'Immortelle Sagesse Divine, est et restera à jamais invulnérable.*

Mais que deviendra la *Société Théosophique,* la comète errante qui tournoie vers l'abîme ?

Tout dépendra de *l'initiative individuelle* de *chacun* de ses membres. Aussi la *responsabilité de chaque membre isolé* de la S. T. est-elle, en ce moment, *immense.* A cette heure, le Passé, le Présent, l'Avenir leur adressent de solennelles objurgations. Tous les Dieux à la fois et tous les Hommes ont un égal, un intérêt incommensurable à ce que chacun fasse *tout son devoir.*

TABLE DES MATIÈRES

